IMPACT

85

CINÉ - TÉLÉ - VIDÉO



SCREAM QUEENS

NEVE CAMPBELL, COURTENEY COX, DREW BARRYMORE... HUIT FEMMES POUR L'ASSASSIN !



AMERICAN PSYCHO

LES CADAVRES PORTENT DES COSTARDS !

X-MEN

DE LA BD CULTE AU GRAND ÉCRAN, LES SUPER-MUTANTS PARTENT EN GUERRE !

Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts - Suisse : 8 F

M 3226 - 85 - 25,00 F - RD



MISSION TO MARS
Le big bang de Brian De Palma

HYPNOSE
Le Grand Prix de Gérardmer

X-MEN
Super-photos pour super-héros

FAUST
Le mythe à la sauce comics

RESIDENT EVIL 3
Le jeu gore de chez gore

SCREAM 3

Le retour du «mask murderer» !

Espagne : 700 Pts
Belgique : 180 FB - Suisse : 8 F
Canada : 7,50 $ - RCI : 2800 CFA



SOMMAIRE


X-MEN : P. 10.

10 X-MEN

Après plusieurs décennies de poisse dès lors qu'il s'agissait d'adapter leurs comics à l'écran, la *Marvel* semble tenir le bon bout. Dans la foulée de **Blade**, ce sont les cultissimes **X-Men** qui ont l'honneur de voir leurs aventures transposées au cinéma. Réalisateur d'**Usual Suspects**, Bryan Singer nous donne les premières infos sur un blockbuster qu'il promet *«pas comme les autres»*.


SCREAM QUEENS : P. 14.

14 SCREAM QUEENS

Souvent ringardes, les bruyantes Scream Queens sont devenues avec la trilogie de Wes Craven incontournables à Hollywood. Portrait des comédiennes victimes du célèbre tueur masqué, avec à la clé une évidence : aujourd'hui dans le cinéma, il faut crier pour réussir !

20 AMERICAN PSYCHO

A l'impossible, nul n'est tenu, et surtout pas Mary Harron qui s'est battue contre vents et marée pour adapter le best seller réputé inadaptable de Bret Easton Ellis, «American Psycho». Le résultat n'est pas le film du siècle naissant mais, fidèle dans les grandes lignes au roman, **American Psycho** trace le portrait, souvent drôle et parfois saisissant, d'un abominable homme sans ombre.

26 A TOMBEAU OUVERT

Le duo Martin Scorsese/Paul Shrader (**Taxi Driver**) se reforme pour les besoins de cette virée nocturne dans les rues de Hells Kitchen, à bord d'une ambulance conduite par Nicolas Cage. Comme souvent chez le réalisateur de **La Dernière Tentation du Christ**, il est question de crise de foi...

30 AFM 2000 : LA REVANCHE DES B-MOVIES

Notre rédacteur en chef préféré est allé dans son Disneyland à lui, l'American Film Market, royaume du flyer alléchant, de la série B explosive, du Z ultime, de la bimbo californienne et des acheteurs vidéo. Il a fait son marché à sa façon et il raconte.

36 FANTASTIX 3

Suite et fin du tour du monde du film de fesse fantastique, avec les délires visuels d'un pornographe esthète et la fugace apparition d'une momie sexy.

40 ACTUALITÉS

De l'actualité à forte tendance tricolore avec deux films de serial killer français (**Six Pack** et **Scènes de Crimes**) et la sortie triomphale de **Taxi 2**. A côté de ça, les has been Oliver Stone et Wim Wenders relèvent la tête avec **L'Enfer du Dimanche** et **Million Dollar Hotel**, pendant que Dennis Rodman et Filip «des 2 Be 3» jouent (?) dans le très improbable **Simon Sez**.


AMERICAN PSYCHO : P. 20.

EDITO

«Les mois d'avril sont meurtriers» nous suggérait il y a treize ans Laurent Heynemann au détour d'un polar... Niveau météo, rien n'a vraiment changé depuis. Les mois d'avril ressemblent de plus en plus à ceux de décembre, quelques rayons de soleil timides en plus. Et ce ne sont pas les sorties salles qui vont faire remonter le baromètre ! Car rayon cinéma, les mois d'avril sont surtout morts. Dans la période qui sépare les Oscars du Festival de Cannes, il ne se passe strictement rien. Pas d'événement, pas de blockbuster qui pointe le bout du nez. D'ailleurs, quand on appelle Didier Allouch, notre correspondant, pour prendre la température de l'autre côté de l'Atlantique, il répond d'un ton blasé : «Bof, c'est tranquille chez nous à cette époque de l'année. Des gros films ? Ouais, cet été». Fin de la discussion. Aux Etats-Unis comme ici, la planète cinéma s'arrête quasiment de tourner. Il faut dire que là-bas, les Oscars, qui étaient au départ une simple cérémonie, sont devenus une véritable institution. Il ne faudrait donc surtout pas détourner l'attention des spectateurs au moment où l'occasion se présente de se faire quelques millions supplémentaires sur le dos de films qui en ont déjà rapporté plusieurs dizaines voire une centaine. En France, la situation est similaire, mais la raison différente. Les distributeurs préfèrent attendre le mois de juin, qui accueille depuis maintenant quelques années ce qu'il est coutume d'appeler «La Fête du Cinéma», une période où la fréquentation des salles redouble, où des milliers de spectateurs frustrés de ne pouvoir assister à la séance de leur choix se ruent en désespoir de cause vers l'écran le plus proche, un des derniers n'affichant pas encore «complet». C'est donc l'occasion pour tous les films, du meilleur au moins bon, de connaître un certain succès. Sans cesse repoussés, le film d'horreur français **Promenons-nous dans les Bois**, l'adaptation du roman culte de Bret Easton Ellis «American Psycho» (bien en avance dans ce n°), le slasher australien **Cut**, le polar **Reindeer Games**, la série B **Freeway 2** et bien d'autres sortiront donc dans deux mois. De notre côté, plutôt que d'aller voir des films qui ne sont pas encore montrés, on regarde plein de bandes annonces en boucle pour patienter. Celle de **Battlefield Earth**, le projet chéri de John Travolta d'après l'inventeur de scientologie Ron L. Hubbard, qui promet d'être un sommet de Z hilarant. Celle, très prometteuse, de **L'Homme sans Ombre**, le prochain Verhœven, avec son homme invisible mal intentionné qui profite de sa transparence pour peloter Elisabeth Shue pendant son sommeil. Celle, impressionnante, de **Gladiator**, le péplum de Ridley Scott, qui s'annonce finalement beaucoup moins ringard qu'on pouvait le craindre. Et enfin celle des **X-Men**, l'adaptation du célèbre comics *Marvel* par Bryan Singer, le réalisateur d'**Usual Suspects**, qu'on imaginait mal aux commandes d'un film de super-héros jusqu'à ce qu'on en découvre les premières images. Surtout ce plan sur les griffes de Serval ou cette scène pendant laquelle Magneto fait la démonstration de ses pouvoirs en faisant trembler plusieurs voitures stationnant dans une rue. Fidèle à la bande dessinée, dans l'esprit et la manière de filmer, **X-Men** pourrait donc créer la surprise. Vivement le 16 août !

Damien GRANGER

IMPACT Une publication **Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris.
Tél.: 01 48 74 70 83. Fax : 01 40 23 95 69.

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Damien Granger **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert
comité de rédaction Rafik Djoumi - Damien Granger - Vincent Guignebert **collaborateurs** Marc Bruimaud - Cédric Delelée - Alexis Dupont-Larvet - Stéphane Moïssakis - Alexandre Nahon - Hélène Nunez - Sandra Vo-Anh - Erich Vogel
correspondant à Los Angeles Didier Allouch **maquette** Vincent Guignebert **régie publicitaire** Gilles Sebbah
composition Scream Kings **photogravure** Start Plus **impression** SIEP **distribution** NMPP **dépôt légal** avril 2000 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°85** tiré à 60.000 exemplaires
remerciements Michèle Abitbol-Lasry - Rachel Adler - Anaïs - Fabien Baron - Cat's - Nathalie Dauphin - D.D.D Conseil - Marie-Laure de Frescheville - Françoise Dessaigne - Michael Dwyer - Elysées Editions Communication - François Frey - Laura Gouadain - Séverine Lajarrige - Anne Lara - Frédéric Le Bihan - Henry Lenique - Corinne Licoppe - Fanny Louie - Bruno Maccarone - Emilie Maison - Floriane Mathieu - Elizabeth Meunier - Céline Petit - Private France - Alexis Rubinowicz - Christopher Shaw - Ed Shields - Sidonis Productions - Studio 21 Mars - Lydie Vincent - Patrick Zilberman



■ *Matthew McConaughey (au premier plan) dans U-571* ■

EXPRESSO

■ par Didier ALLOUCH, Cédric DELELÉE & Damien GRANGER ■

U-571

L'époque des **Canons de Navarone, de Quand les Aigles Attaquent** et autre **Commando de sa Majesté** semblait malheureusement révolue. C'était sans compter sur l'obstination de Jonathan Mostow (**Breakdown**). Ecrit il y a dix ans par le réalisateur avec son co-scénariste attitré Sam Montgomery, et rangé dans un tiroir en attendant qu'Hollywood se soit remis du flop **Waterworld**, **U-571** peut enfin faire surface. Pendant la Seconde Guerre Mondiale, un commando de soldats américains investit un sous-marin allemand endommagé qui stagne dans les eaux territoriales ennemies, afin de s'y emparer d'une information codée vitale pour les forces alliées. La mission se déroule sans accroc, jusqu'à ce que les nazis, alertés par un signal de détresse lancé par leur bâtiment, envoient du renfort chargé à bloc d'artillerie lourde. Les Américains se retrouvent encerclés par l'ennemi, sans que personne ne puisse venir à leur secours...
Produit par Dino De Laurentiis pour 60 millions de dollars et tourné à Malte et à Rome, **U-571**, contrairement aux apparences, n'a que très peu de rapport avec **A la Poursuite d'Octobre Rouge** et **USS Alabama**. Mostow situe plutôt son film dans la lignée du **Bateau** de Wolfgang Petersen. Une approche réaliste donc, cautionnée par la participation de véritables sous-mariniers au peaufinage du script. Niveau équipage, Matthew McConaughey, Bill Paxton, Jon Bon Jovi et Harvey Keitel se partagent la vedette. Mais bien plus qu'un film de guerre à l'ancienne, **U-571** constitue pour Jonathan Mostow un véritable défi, puisqu'après avoir démontré une stupéfiante maîtrise des grands espaces dans **Breakdown**, le voilà qui se retrouve dans un lieu clos. Un changement d'optique radical, à mettre en parallèle avec celui effectué par George Miller, qui passa brillamment des routes à perte de vue de **Mad Max 2** à l'avion de **Cauchemar à 2000 Pieds**, le meilleur sketch de **La Quatrième Dimension**, où sa caméra allait cogner contre les parois de l'appareil dans un incroyable squash cinématographique. A la lumière de **Breakdown**, on espère que Mostow saura égaler le vertige claustrophobique transmis par son aîné, d'autant qu'il s'est déjà fait les dents sur les espaces confinés dans un épisode de la série *De la Terre à la Lune*. En d'autres termes, **U-571** pourrait bien marquer la consécration d'un grand réalisateur.

D-TOX

Personne n'a oublié **Copland**, formidable western policier à la Howard Hawks qui marqua le retour de Sylvester Stallone en authentique comédien, grâce à un rôle en or massif jouant sur sa vulnérabilité à fleur de peau. **D-Tox** semble être du même tonneau, Sly menant sa carrière de façon nettement plus clairvoyante que son ex-rival Arnold Schwarzenegger, qui persiste à enchaîner les actioners ramollis du bulbe. Stallone incarne ici Jack Malloy, un agent du FBI devenu alcoolique suite aux meurtres de sa fiancée et de son coéquipier, abattus par un tueur de flics au cerveau dérangé. Malloy est interné dans une clinique spécialisée perdue dans les vastes étendues du Wyoming afin d'y suivre une cure de désintoxication, en compagnie de neuf autres policiers aussi mal en point que lui. Mais sa convalescence vire rapidement au cauchemar. Alors que la clinique est coupée du monde extérieur par une violente tempête de neige, Malloy est hanté par des visions malsaines et des voix surgies de nulle part, tandis qu'autour de lui les patients disparaissent un par un dans des circonstances mystérieuses. Malloy comprend alors qu'un tueur se cache parmi eux et entreprend de le démasquer...
Thriller psychologique intense situé dans un décor à la **Shining**, **D-Tox** est réalisé par Jim Gillespie (**Souviens-toi... l'Eté Dernier**) et s'honore d'un casting de tronches puisqu'on y retrouve Kris Kristofferson, Robert Patrick, Tom Berenger et Jeffrey Wright, la douceur féminine étant assurée par la jolie Polly Walker.
Alors qu'on attend avec impatience le remake de **Get Carter**, Stallone est en outre attaché à trois autres projets. D'abord **Morton Orwell**, où il serait un braqueur de banques traqué par un agent fédéral et par un officier des renseignements qui tente de manipuler sa proie et son confrère. Ensuite, il y a deux films se déroulant dans le milieu des courses automobiles, le karting pour l'un (**Cart**) et la Formule 1 pour l'autre (**Champs**, que pourrait réaliser Renny Harlin). Pas de doute, Sly poursuit dans sa volonté de négocier un virage artistique qui ne peut que s'avérer payant.



■ *Sylvester Stallone (à gauche) dans D-TOX* ■

● Elle est bien loin la période où Sean Connery voulait éviter les rôles à la James Bond. Dans **Endgame**, il incarnera un agent de la CIA accusé d'être impliqué dans un complot antigouvernemental, et devant faire équipe avec un jeune collègue afin de prouver son innocence. Un sujet a priori peu excitant, mais c'est John Dahl (**Last Seduction, Les Joueurs**) qui se trouve derrière la caméra. Il reste donc un peu d'espoir..

● Dans **Ocean's Eleven**, remake de **L'Inconnu de Las Vegas** avec Frank Sinatra, George Clooney, Brad Pitt, Johnny Depp, Julia Roberts et Mike Myers sont les membres d'un gang de braqueurs qui se mettent en tête de dévaliser onze casinos de Vegas le soir du nouvel an. L'occasion rêvée pour le réalisateur Steven Soderbergh de corriger l'erreur **Erin Brokovich** et de retrouver la pêche de **Hors d'Atteinte**.

● Malgré le flop de **La Fin des Temps**, Peter Hyams enchaîne les projets et retrouve à cette occasion le producteur Moshe Diamant (**Mort Subite, TimeCop**, mais aussi Simon Sez). Il y a tout d'abord **D'Artagnan**, un film de cape et d'épée écrit par Gene Quintano d'après Alexandre Dumas, auquel fut un temps attaché Jean-Claude Van Damme. Suivra **The Pegasus Option**, où une escadrille de pilotes de chasse tente de stopper un dictateur qui vend du plutonium aux terroristes. Il y a des fois, on se demande si Hyams ne fait pas des films exprès pour qu'on en parle dans *Impact* !

● Quand il aura terminé son film sur le golf, Robert Redford devrait revenir à des choses plus alléchantes avec **Spygame**, actuellement en cours de réécriture pour satisfaire aux exigences de la star. Il y sera un agent de la CIA proche de la retraite qui vole au secours de son jeune collègue après que celui-ci ait a capturé par la mafia chinoise. On espère que le résultat sera plus proche des **Trois Jours du Condor** que des **Experts** !

● Dennis Rodman, l'ex-basketteur reconverti dans le cinéma décalé (**Double Team, Simon Sez**), vient de se trouver une série télé. Dans ***The Consultants***, il tiendra le rôle d'un stratège expert en arts martiaux, chef d'une équipe de détectives interprétés par Rena Mero, Jeff Speakman et l'ex-catcheur Jeremy Williams.

● Tom Twyker (**Cours, Lola, Cours**) retrouve son actrice fétiche Franka Potente pour **The Princess and the Warrior**, qui n'a rien d'un film médiéval puisqu'elle y tient le rôle d'une infirmière dans un hôpital psychiatrique. Déconnectée de la réalité extérieure, fragilisée par son métier, elle tombe folle amoureuse d'un gangster qui lui sauve la vie lors d'un accident mais qui rejette son désir. Alors que celui-ci est traqué par la police, elle le cache dans l'hôpital, bien résolue à le garder auprès d'elle et ce par tous les moyens...

LORD OF THE RINGS

Episode 3 : Tournage

La saga médiatique continue. Mais voilà qu'on commence à passer sous silence le nom de Peter Jackson lorsqu'on évoque la Trilogie de l'Anneau. Quelques veinards ont bien été invités à voir de brèves images des premières scènes montées, avant d'en faire des rapports dithyrambiques bourrés de superlatifs ; les gazettes, elles, préfèrent s'exciter sur les rebondissements de casting (Ethan Hawke parti ? Uma Thurman pas choisie ?...) ou encore Liv Tyler (8ème au générique) et ses déboires féodaux (la pauvre !, elle a failli blesser un cheval avec son épée). Déjà qu'on a voulu prouver que Di Caprio et Céline Dion avaient assuré seuls le succès de TITANIC ! Désolé de décevoir, mais les deux acteurs sur lesquels repose véritablement ce premier épisode sont Elijah Wood (DEEP IMPACT) pour le rôle de Frodon et Ian McKellen (RICHARD III, X-MEN) pour celui de Gandalf le magicien. Il leur a été permis de s'exprimer sur leur travail tout en respectant les clauses de secret auxquels ils sont tenus. En voici un aperçu...

Episode 4 : Frodo et Gandalf



■ *Les hobbits avant maquillage : de gauche à droite, Sean Astin (Sam), Billy Boyd (Pippin), Elijah Wood (Frodo) et Dominic Monaghan (Merry)* ■

CARACTERES

Elijah Wood : «*Je vois Frodo comme un personnage très fort. De tous les hobbits, il est le moins marqué. Il n'est pas vraiment marginal, mais son oncle, Bilbo, est vu au village comme un excentrique, pour avoir vécu ces histoires folles dans des lieux étranges et lointains. Et Frodo est fasciné par cela. Aussi, il s'exclut progressivement du groupe. Il apprend beaucoup de Gandalf, le langage des elfs, les bonnes manières. Je ne peux m'empêcher de l'admirer lorsqu'il prend la décision d'entamer sa quête, car il le fait pour le bien de la Terre du Milieu, même s'il sait qu'il y peut y laisser la vie. C'est une décision courageuse, indiscutablement honorable. Ce qui va lui arriver tout au long de cette quête m'intéresse particulièrement, en tant qu'acteur, puisqu'il tombe progressivement sous l'emprise de l'anneau. C'est également un être vivace, plein d'entrain. Même s'il ne nous est pas donné de le constater vraiment, on en perçoit des bribes dans le premier épisode. D'habitude, on travaille environ deux mois sur un film. Dans le cas présent, nous faisons les trois films à la suite, dans un ordre relativement chronologique, ce qui vous permet de réellement faire l'expérience du personnage.*»

Ian McKellen : «*Dans un sens, Gandalf est assez similaire au Dr Cuza que j'interprétais dans* **La Forteresse Noire** (Michael Mann, 1985). *Il y a une dualité entre son apparence et sa puissance réelle. Gandalf le Gris est un vieux magicien mais il renferme en lui le futur Gandalf le Blanc, plus jeune et plus puissant, qui mènera toute une armée. La plus grande difficulté, pour l'instant, tient à l'accentuation. De tous les personnages, Gandalf est celui dont l'accent doit être le plus proche de celui du Pr Tolkien lui-même. On m'a donc fait étudier des enregistrements de ses lectures. Andrew Jack, notre «dialect coach», m'a appris à maîtriser la prononciation «elfique», à accentuer, par exemple sur un nom comme Palantir, la deuxième syllabe plutôt que la dernière comme on le fait généralement. Je sais qu'il est tout à fait impossible que mon interprétation de Gandalf satisfasse tous les fans. Je réalise la responsabilité qui nous incombe. Nous ne sommes pas au théâtre où une pièce peut être réinterprétée indéfiniment. La trilogie de Jackson est unique, et en ce sens elle va imposer ses partis pris pour des décennies à venir.*»



■ *Une mystérieuse photo du magicien. Le secret reste entier* ■

MAQUILLAGES

E.W.: «*Chaque matin, je commence par deux heures et demie de maquillage. On vient me chercher aux alentours de 5 h et j'arrive sur le plateau où j'enfile mes faux pieds, ce qui peut me prendre une heure supplémentaire. Au départ, j'étais tout excité de devoir porter faux pieds, fausses oreilles et postiche, mais ça prend un temps infini à enfiler. Ça a au moins l'avantage de vous permettre de plonger dans le personnage.*»

I.McK.: «*On vient me chercher avant l'aube et je retrouve Rick Findlater, déjà attelé à mon maquillage* (qui lui demande en tout chaque jour 3 heures de préparation). *L'image de Gandalf, tel qu'elle apparaît dans l'édition complète du «Seigneur des Anneaux» de Harper Collins, a tant marqué les esprits qu'il est impossible de l'ignorer. John Howe, le designer, en a donc tiré une peinture qui a servi de ligne directrice. Il nous a fallu faire un nombre considérable d'essais pour trouver la bonne barbe, les bons sourcils. Nous sommes passés par toutes les phases — Raspoutine, hippie, gourou..., avant de trouver notre Gandalf idéal.*»

CASTING

E.W.: «*Nous avons eu six semaines de préparation pour les hobbits, ce qui nous a rendu proches les uns des autres. Dans les premières scènes, il n'y avait que nous qui intervenions. C'était le film de hobbits par excellence. A l'heure actuelle, ils nous séparent et chacun se retrouve sur des portions différentes du film. Comme on commençait à former un groupe de potes assez soudés, on est maintenant un peu perdus chacun dans notre coin.*»

I.McK.: «*Lorsque Gandalf rencontre Bilbo ou Frodo dans leur intérieur* (designé par Alan Lee), *je suis dans un décor de petite taille. Je cale ma tête sur une sorte de chevron, pour la garder bien en position, et je joue face à Kiran Shah* (un des nains de Legend). *Ensuite, dans une réplique agrandie de ce plateau, Ian Holm ou Elijah Wood jouent devant ma doublure Paul Webster, qui est un véritable géant. Ceci pour dire qu'il n'y a guère que lorsque nous sommes filmés en gros plan que nous nous donnons réellement la réplique. Je redoutais mes scènes avec Christopher Lee du fait qu'il soit rattaché à des personnages qui m'ont marqué. Lorsque je me suis retrouvé à jouer face à lui, et bien qu'il soit terrifiant, je n'avais heureusement pas l'impression d'être face à Dracula, Sherlock Holmes ou Fu Manchu. En fait, il est très gracile dans son costume, il dégage même une impression de sainteté.*»

PETER JACKSON

E.W.: «*J'ai voulu travailler avec Peter Jackson dès le jour où j'ai vu* **Créatures Célestes**. *Quand on m'a proposé une lecture pour* **Le Seigneur des Anneaux**, *j'étais intéressé mais pas emballé. Mais quand j'ai appris que Peter Jackson était aux commandes, je me suis vraiment accroché au projet. Ce qu'il y a d'extraordinaire avec lui et Frances* (Fran Walsh, co-scénariste et femme de Jackson), *c'est qu'ils tiennent ces réunions où tout le monde peut donner son avis sur les scènes et les personnages. Du coup, le projet appartient un peu plus au groupe. Certes, ils ont des idées extrêmement précises sur ce qu'ils recherchent, mais leur ouverture aux interventions nous impliquent vraiment dans le processus.*»

I.McK.: «*C'est le film le plus fou et le plus ambitieux sur lequel il m'ait été donné de travailler. Imaginez quatre équipes différentes gravitant sur le plateau, autour d'un Peter Jackson totalement calme. Si vous voulez savoir à quoi ressemble un hobbit, c'est lui qu'il faut aller voir. Il ne donne sa version définitive que lorsqu'il s'est assuré que Fran, Philippa Boyens* (co-scénariste), *Alan Lee ou Peter Owen* (maquilleur) *approuvaient. C'est un réalisateur qui aime vous impliquer, et il encourage la participation.*»

ANTICIPATIONS

E.W.: «*Bien que les personnages de Tolkien se retrouvent tôt ou tard confrontés à leur versant le plus sombre, nous n'y sommes pas encore. En réalité, ce premier film est le plus «léger» de la trilogie. Nous avons joué certaines scènes du troisième épisode, et le personnage y devient si sombre que ce n'est plus vraiment Frodo. C'est vraiment l'anneau qui parle à travers lui.*»

I.McK.: «*J'ai adoré tourner les premières scènes dans le village des hobbits, mais je réalise que le plus dur est à venir, au moins sur le plan physique. Viendra le moment où je devrais affronter Christopher Lee/Saruman, et le maître d'armes Bob Anderson m'a déjà montré les rudiments du combat qui se prépare. Mais je suis très confiant sur le résultat à venir. Jackson a commencé un montage grossier des séquences qui nécessitent le moins de post-production. Il nous l'a projeté dans les studios* WETA. *Au départ, c'était une ambiance de film familial, chacun commentant son dur labeur et le résultat à l'écran, puis tout doucement, c'est dans un silence recueilli que nous avons assisté à la mort de Boromir, aux hobbits pleurant la disparition de Gandalf sous les griffes du Balrog. Même sur les membres de l'équipe, l'ambiance du film s'est totalement imposée.*»

■ Propos traduits et mis en forme par **Rafik DJOUMI** ■

Prochain épisode : Effets Spéciaux





■ Jennifer Lopez & Vincent D'Onofrio dans THE CELL ■

THE CELL

Retour sur les écrans de Jennifer Lopez (**Hors d'Atteinte**), dont la carrière s'est trouvée singulièrement freinée suite à sa liaison avec le rappeur Puff Daddy, prétendument impliqué dans une affaire de meurtre. Dans **The Cell**, une production *New Line*, la belle Jennifer interprète le docteur Catherine Deane, une scientifique qui travaille sur le cas d'un patient schizophrène atteint d'un virus qui le plonge dans un coma aussi profond qu'inexplicable. Un sommeil perturbé par le fait que l'esprit du malade évolue dans un monde parallèle, où ses peurs et ses angoisses deviennent réalité. Après des recherches intensives, le docteur Deane parvient à pénétrer dans le cerveau de l'endormi par le biais de connexions informatiques et de drogues hallucinogènes. Elle espère ainsi découvrir ce qui peut bien provoquer son état végétatif. Le FBI fait appel à ses compétences après avoir arrêté Carl Stargher, un serial-killer responsable de nombreux meurtres et du kidnapping d'une jeune femme, Julia Hickson. Celle-ci demeure introuvable, malgré le fait que les fédéraux aient découvert chez Stargher, outre un attirail du parfait sadique, une télévision reliée à une chambre des tortures spécialement conçue pour qu'il puisse y assouvir ses déviances malsaines. Sur l'écran, Julia Hickson agonise dans ses chaînes, et mourra noyée si elle n'est pas localisée dans les quarante-huit heures. Seul détenteur de l'information, Stargher sombre subitement dans un mystérieux coma. C'est là qu'intervient Catherine Deane, seule apte à entrer dans l'esprit du tueur afin d'apprendre où il a caché sa victime. Elle va mener un combat mental qui a toutes les chances de lui faire perdre la raison contre l'alter-ego maléfique de Stargher, en allant l'affronter sur son propre terrain, celui du cauchemar...
Réalisé par le clippeur Tarsem, à qui l'on doit «Losing my religion» du groupe REM, et également interprété par Vince Vaughn (**Psycho**) et Vincent D'Onofrio (**Men in Black**), **The Cell** promet son lot de visions fantasmagoriques, d'expériences qui virent à la catastrophe et de décors putrides où suintent l'humidité et la pourriture, sans oublier une bonne dose de sadisme glauque. Et même si on ne sort pas du trip sous-**Seven** précédemment effectué par **Copycat**, **Le Collectionneur** et **Bone Collector**, ce voyage-là pourrait bien nous emmener là où le Mal est enfoui.

CECIL B. DEMENTED



■ Melanie Griffith & Stephen Dorff dans CECIL B. DEMENTED ■

Autrefois apôtre du mauvais goût cinématographique (**Pink Flamingos**, **Polyester**), John Waters s'est depuis considérablement assagi en signant des comédies certes gratinées mais aussi très consensuelles, histoire d'intégrer le système sans y perdre complètement son âme (**Cry Baby**, **Serial Mom** et **Pecker**). La provocation méchante a fait place au poil à gratter là où ça ne fait pas forcément très mal. Son nouveau film, **Cecil B. Demented**, apparaît dès lors comme une véritable opération commando. Waters y conte la croisade subversive dudit Cecil (Stephen Dorff), un jeune réalisateur aux méthodes terroristes à la tête d'une équipe de techniciens barges. Il kidnappe Honey Whitlock (Melanie Griffith), une star hollywoodienne bon teint, et la force à jouer dans son film. Celui-ci, intitulé «**Raving Boy**», met en scène un cinéaste d'art et essai qui décide de punir tous les fans de mauvais films (ça doit faire pas mal de monde !). Syndrome de Stockholm opérant, Honey prend fait et cause pour son ravisseur et laisse exploser toutes les frustrations accumulées au cours des années passées à subir les exigences du star-system...
Même si on renifle fortement l'influence d'Ed Wood dans ce portrait d'un réalisateur en marge, **Cecil B. Demented** est en fait quasi-autobiographique, puisque de nombreuses scènes sont vaguement inspirées des premiers tournages de Waters. La plus déjantée nous montre cent figurants en pleine action masturbatoire dans une salle de cinéma porno, ou encore une horde de fans de films d'action déchaînés qui s'en prennent à des familles paisiblement installées dans leurs fauteuils. N'épargnant ni les stars hollywoodiennes, ni les cinéphiles prosélytes, ni les révolutionnaires post-sixties, boosté par une bande-son gangsta rap co-écrite par Waters lui-même, **Cecil B. Demented** a des chances d'être le film qui prouvera que le réalisateur s'est coulé dans le système pour mieux le dynamiter de l'intérieur en rendant hommage aux dingues qui font du cinéma un art militant, Cecil allant jusqu'à forcer des passants à jouer sous la menace de son flingue !
Détail amusant, **Cecil B. Demented** est le nom attribué à Waters par la presse américaine.

jeu vidéo

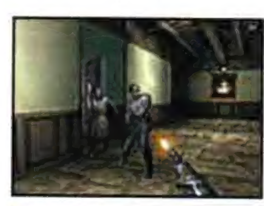
MEDAL OF HONOR

Editeur : Electronic Arts. Développeur : DreamWorks Interactive.



Après leurs succès à la télé (*Spin City*, *Urgences*) et au cinéma (**American Beauty** multi-oscarisé), *DreamWorks* et Steven Spielberg viennent de faire un joli carton dans l'univers du jeu vidéo avec **Medal of Honor**. Lancé à la suite d'**Il Faut Sauver le Soldat Ryan** par le réalisateur lui-même, ce titre se déroulant durant la Seconde Guerre Mondiale a bénéficié des conseils de Dale Dye, vétéran de l'armée américaine en poste sur de nombreux films hollywoodiens, et dont on peut apprécier les méthodes de travail dans un générique très drôle. Malins, les développeurs de *DreamWorks Interactive* se sont souvenus qu'il y a dix ans, ils passaient des nuits blanches devant leur ordinateur à buter du nazi. Hit mondial sur PC et Macintosh, **Wolfenstein** proposait de partir à la recherche d'Hitler, maintenu en vie dans une sorte de caisson cryogénique, d'éradiquer ses disciples fanatiques (dont des SS vampires !) planqués dans un dédale de couloirs, et d'en finir une fois pour toutes avec le führer. Egalement en vue subjective, **Medal of Honor** ne constitue donc rien d'autre qu'une version «réaliste» de **Wolfenstein**. Les missions, la plupart de sabotage, s'inspirent de faits historiques comme vous le rappellent (ou vous l'apprennent, c'est le côté pédagogique du jeu) les séquences d'introduction. Pour «détruire le puissant canon Greta» ou «attaquer l'imprenable Fort Schmerzen», vous incarnez donc Jimmy Patterson, une pointure de l'OSS, les services secrets américains. Comme le prouvent ses dossiers de l'université militaire, Patterson excelle dans toutes les disciplines... sauf en allemand ! Cela ne l'empêchera évidemment pas de se jouer des des agents de la Gestapo, des soldats de la Kriegsmarine ou des scientifiques du IIIème Reich (sans oublier les bergers allemands) pour parvenir à ses fins et gagner pratiquement à lui tout seul la guerre.
Si **Medal of Honor** n'apporte rien de neuf d'un point de vue graphique (c'est même assez moche), ni du côté du gameplay (c'est un **Doom**-like basique), il représente une petite révolution au niveau sonore. L'utilisation d'une musique symphonique originale et de bruitages lointains créant aussitôt un environnement réaliste dans lequel le joueur s'immergera au premier degré, constamment sur ses gardes, comme «à la guerre». Un sentiment renforcé par le soin apporté aux ennemis. Leur comportement varie suivant la partie du corps dans laquelle vous tirez (leur casque part souvent en vrille quand vous visez la tête !), ils shootent dans les grenades ou — carrément — vous les renvoient, se mettent à couvert dès que l'occasion se présente, appellent du renfort, déclenchent des alarmes, et quelques-uns lèvent les mains en l'air pour se rendre : mitraillez-les sans hésitation, c'est une ruse. Rappelons le code de l'éthique des jeux avec des nazis : «un bon nazi est un nazi mort» !









■ Du pain sur la planche pour Jimmy Patterson ! ■

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum Jr. est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !

■ Il fallait bien que ça arrive ! Jusque là, Luc Besson, notre trésor culturel national, volait les idées de ses scripts à des gens pauvres et inconnus qui pouvaient s'estimer heureux d'avoir été spoliés par un esprit immortel. Mais hélas, emporté par l'extase, notre divin génie commet une maladresse qui relève de l'inconscience (ah ! ces artistes !). En effet, dopé par l'estime que lui portent nos confrères outre-Atlantique (parce que Besson là-bas, c'est quasiment Bergman, peut-être une version un peu plus double-whopper cheese, mais quand même...). Luc, donc, détourne à son profit une idée de Kathryn Bigelow pour un film sur **Jeanne D'Arc**. Une broutille en fait, à peine cinq ou six années de travail, pas de quoi en faire un ulcère. Et pourtant, cette hystérique d'Américaine s'énerve et lâche son avocat. Le problème, c'est que Bigelow n'est pas vraiment un gardien de parking. En plus de quelques films pas vraiment obscurs, elle a tout de même été la maîtresse de quelques-uns des gars les plus puissants d'Hollywood, et question poursuites judiciaires, elle s'y connaît. Mais, conscient qu'il est très difficile de prouver le vol d'une propriété «intellectuelle», l'avocat de Bigelow va préférer monter son dossier en déterrant la batterie de litiges que Luc a essaimés depuis le début de sa carrière. Si son immunité médiatique en France coupait généralement court à tout débat, on pouvait faire confiance à ces salopards de yankees pour remuer la merde (et il y en a). Du **Dernier Combat** à **Taxi**, en passant par **Léon**, les accusations de vol, détournement et plagiat commencent à tomber. Pour l'instant, curieusement, **Le Cinquième Elément** n'est pas incriminé, bien que Besson se soit vanté de l'avoir écrit en 82, et que celui-ci pompe pas très adroitement trois films sortis le même mois de cette même année (c'est pas malin quand même, il donne des pistes !). Quant à **Nikita**, pas de problème, puisque les films de Hong Kong n'ont jamais existé et que de toute façon cette colonie britannique ne figure sur aucune carte. Reste **Le Grand Bleu**, sur lequel moi, Choumchoum Jr, apporte une pièce de plus à verser au dossier, voir ci-dessus ce magnifique ouvrage racontant l'histoire d'un mineur chinois qui tient des heures sous terre sans remonter à la surface, et l'amitié qui le lie, durant la révolution culturelle, à un couple de bourgeois décadents réfugiés dans les sous-sols (notez que le pictogramme désignant «bourgeois décadent» est le même que celui de «dauphin»). Mais fi de ces histoires de plagiat, je monte également un dossier compromettant visant à prouver que les films de Besson provoquent de violentes diarrhées suivies d'une perte totale de conscience cinématographique. J'ai déjà recueilli 3.846 témoignages accablants et je vous invite à me faire part de vos traumatismes respectifs. Ecrire à la rédaction qui transmettra.



■ *Une pièce de plus à verser au dossier de l'avocat de Kathryn Bigelow. Merci qui ?* ■

■ On pouvait craindre qu'après leur petit incident, du type gunfight, au Club New York (cf Choumchoum Jr du n° précédent), le formidable couple formé par Jennifer Lopez et Sean Combs (dit «Puff Daddy», dit «Puffy», dit «La Castafiore groovy») ne se liquéfie peu à peu. En effet, leurs versions respectives données au District Attorney différaient complètement. Lopez prétendait s'être engueulé avec Puffy (dit «Pouf-pouf») et avoir quitté les lieux avant l'incident. De son côté, Sean (dit «Flouss Daddy») affirmait que sa belle avait fait un deal avec les autorités, pour l'accuser lui, et s'en sortir à peu de frais. Réponse de Lopez qui avoue que son crétin de mec (dit «Flush Papy») l'a incluse dans l'histoire uniquement pour s'attirer les faveurs des jurés latino (et des hommes tout court pourrait-on ajouter). Ce genre d'événements étant chauds pour leur carrière, nos Bonnie & Clyde de la variétoche prirent tout de même soin de se présenter bras-dessus-bras-dessous à la cérémonie des Grammy Awards de la chanson. Jennifer, en robe de soirée hyper short, type «un sparadrap sur chaque orifice», en mit plein la vue à l'assistance, notamment au pauvre David Duchovny qui ne put s'empêcher de lâcher un authentique «Her ass is good ! Her ass is good !». Quant à Puffy (dit «Sean tout de même un Combles»), il resta digne devant les vannes bien lourdes (et pour cause) de la présentatrice Rosie O'Donnel (exemple : Puff Daddy like to Sing Sing). Moralité : If you want my love nana, na na na na...

■ Dans la famille merveilleuse du show-biz, je voudrais le père et le fils. Il y a trente ans, Richard Pryor a été tout à la fois Eddie Murphy, Chris Tucker, Martin Lawrence, Will Smith, Andrew Dice Clay et tous les persos de ***South Park***. Drôle, vulgaire, provocateur, il a donné naissance à un fils lâche, pleutre et bête comme ses pieds, joyeusement appelé Richard Jr, qui atteint aujourd'hui ses 38 ans. Or ce dernier a récemment fait pression afin de récupérer le pactole de son père, n'hésitant pas à le qualifier de sénile, d'handicapé, d'irresponsable, crachant sur Jennifer Lee, femme du papa, et l'accusant d'avoir dilapidé la fortune qui devait lui revenir, etc... Le papa Richard s'est donc retrouvé à devoir prouver sa bonne santé mentale avant d'entamer les démarches visant à déshériter son rejeton débile. Il y a trente ans, il en aurait tiré un super sketch.

Voilà, c'est fini. Je tiens à remercier toutes celles et ceux qui sont parvenus à cette ligne sans vomir une seule fois.

■ **John CHOUMCHOUM Jr** ■

ABONNEMENT

«Si vous ne commencez pas mon abonnement au prochain numéro, je vous préviens, je crie !» Neve C.

Faites comme cette gentille lectrice : abonnez-vous à votre revue préférée pour préserver vos cordes vocales. Et recevez en cadeau une K7 ou un DVD du PROJET BLAIR WITCH, ou un collector AMERICAN PSYCHO : affichette ou bande originale (*Edel France*) ; ou un collector A TOMBEAU OUVERT : affichette ou bande originale ou t-shirt ; ou encore un numéro de MAD MOVIES ou d'IMPACT manquant à votre collection.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à IMPACT, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM ______________________

PRÉNOM ______________________

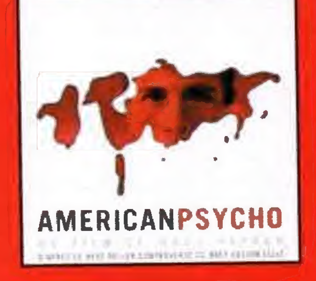
ADRESSE ______________________

____

CODE POSTAL ______________________

VILLE ______________________

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à *Impact*.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international





L'abonnement à *Impact* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

IMPACT, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

● David Koepp, scénariste des **Jurassic Park** et de **Mission : Impossible** et réalisateur du récent **Hypnose**, a décidément la cote. *Columbia* vient de faire le forcing en investissant quatre millions de dollars dans l'achat de son dernier script, **Panic Room**, où une femme divorcée et sa fille sont contraintes de se cacher dans une pièce de leur nouvelle maison afin d'échapper à des intrus, tout ça pour découvrir que la chambre en question est bien plus dangereuse que ce qui les attend à l'extérieur. Koepp développe d'autre part une adaptation de «The Sea Wolf», une aventure maritime destinée à Ron Howard.

● Phillip Noyce (**Bone Collector**) va bientôt revenir à ce qu'il sait faire, à savoir adapter Tom Clancy (**Jeux de Guerre**, **Danger Immédiat**). Dans **The Sum of all Fears**, Jack Ryan (Harrison Ford, fidèle au poste) tente de stopper des terroristes qui veulent faire sauter un stade le jour du Superbowl. Noyce travaille actuellement sur **Bloodline**, un film de guerre où s'affrontent deux frères lors du conflit Tchetchène, et projette d'adapter «The Quiet American», roman d'espionnage de Graham Greene. On parle également de lui pour le prochain **James Bond**. Mais comment va-t-il faire ?

● En attendant le prochain **James Bond** qui devrait se dérouler en Irlande, Pierce Brosnan s'apprête à produire et interpréter Burnt Sienna, tiré du nouveau roman de David Morrell (**Rambo**). Il y incarne un ex-Marine installé au Mexique et reconverti dans la peinture. Une paisible activité qu'il est forcé d'interrompre lorsqu'il refuse de peindre le portrait de l'épouse du caïd local, qui lui fait vigoureusement part de son mécontentement. Brosnan rejoint alors la CIA dans une expédition punitive contre son nouvel ennemi. C'est John Boorman qui pourrait se retrouver derrière la caméra.

● Kevin Costner serait-il suicidaire ? Le voilà qui projette de retrouver son vieil ami Kevin Reynolds (**Robin des Bois**) pour **Orca Coke**, un film de pirates où il incarnera un officier de la Marine britannique en disgrâce qui se lance à la poursuite de Barbe Noire afin de regagner sa place à la proue des navires de Sa Majesté, évitant ainsi à sa carrière militaire de faire trempette. Sachant que Costner et Reynolds ont également commis ensemble **Waterworld**, et que **L'Ile aux Pirates** a eu pour effet de couler la maison de production *Carolco*, on se demande vraiment ce qui a bien pu passer par la tête de la star. Reste à trouver un producteur prêt à fournir les 80 millions de dollars nécessaires, ce qui est loin d'être gagné.

RULES OF ENGAGEMENT

Absent du grand écran depuis le décevant **Jade**, William Friedkin effectue son come-back avec **Rules of Engagement**, d'après une histoire signée Stephen Gahan, producteur sur la série juridique ***The Practice*** et scénariste non crédité sur **Souviens-toi... l'Eté Dernier 2** (mais qui aurait envie d'être crédité sur un machin pareil ?). Le buriné Tommy Lee Jones y interprète le colonel Haye Hodges, un Marine blessé au Vietnam et reconverti dans le métier d'avocat militaire. Il est amené à plaider la cause du colonel Terry Childers (Samuel L. Jackson), accusé d'avoir donné l'ordre à ses troupes de tirer sur des civils alors que ceux-ci forçaient l'entrée d'une ambassade US d'un pays du tiers monde. Un dossier délicat, que Hodges n'est pourtant pas en position de refuser, Childers lui ayant sauvé la peau au Vietnam lors d'une mémorable action de bravoure. Entre justice et dette d'honneur, Hodges va devoir trancher.
Construit en flashes-back guerriers lors d'un procès, **Rules of Engagement** semble se rapprocher dangereusement du très moyen **A l'Epreuve du Feu**. Cela dit, on le sait, la justice est un sujet qui passionne Friedkin depuis toujours. L'homme a débuté en réalisant un documentaire qui permit d'innocenter un condamné à mort (lequel s'avéra plus tard être coupable). On lui doit en outre de tétanisantes scènes de prétoire dans **Le Sang du Châtiment**, film qu'il remonta après avoir changé d'avis sur la peine capitale. Enfin, Friedkin a signé récemment l'excellent remake télé de **Douze Hommes en Colère**, qui suivait les délibérations d'un jury à huis-clos. On fait donc confiance au cinéaste pour ce qui est d'affirmer vigoureusement ses convictions. En partie tourné au



■ *Tommy Lee Jones & Samuel Jackson dans RULES OF ENGAGEMENT* ■

Maroc pour des scènes d'action particulièrement violentes, **Rules of Engagement**, où se croiseront également Ben Kingsley, Guy Pearce, Bruce Greenwood et Dale Dye, pourrait bien marquer la rédemption du metteur en scène. Parce qu'il est impossible que l'auteur de **French Connection**, **L'Exorciste**, **Le Convoi de la Peur**, **Cruising** et **Police Fédérale Los Angeles** ait perdu sa hargne et sa lucidité. ■

objectif net

NOSTALGIA FACTORY
http://www.nostalgia.com/

DAS FILMPOSTER ARCHIV
http://online.prevezanos.com/

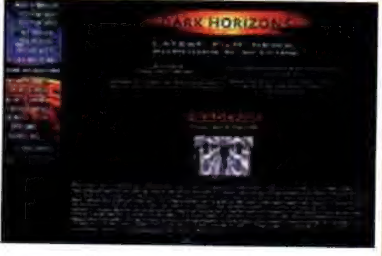


Si vous avez épuisé toutes les boutiques de cinéma du pays, à la recherche de la perle rare en état quasi-parfait, essayez donc ces deux sites de vente d'affiches par correspondance. *Nostalgia Factory* est particulièrement bien fourni mais fait la part belle, pays oblige, aux films américains et aux posters de même nationalité. Il fallait jusque là se fier avant l'achat aux descriptions qui côtoyaient le titre, mais ses propriétaires sont dorénavant en train de référencer leur stock, sous forme de petites pics, à faible résolution, histoire de se faire une idée globale du produit. *Das Filmarchiv* est bien moins complet, mais il offre par contre un catalogue plus international et, surtout, permet de télécharger des pics généralement bien définis de toutes ses affiches. Rien que pour décorer son bureau ou se faire quelques jolis imprimés, ça vaut le coup d'apprendre l'allemand (ben ouais parce que pour la recherche des titres, ça vaut mieux). Ces deux sites sont en contrat avec *The Internet Movie Database*, l'indispensable base de données du cinéma dont nous vous parlions déjà dans cette rubrique. La consultation de films sur *IMDB* vous indiquera généralement s'il existe des affiches correspondantes sur ces deux sites, un pont bien utile pour compléter toute info avant l'éventuel achat, ou simplement histoire de se mater le visuel pendant qu'on détaille la fiche technique (c'est vrai quoi zut !, l'internet sans acheter ça existe aussi !)

DARK HORIZONS
http://www.darkhorizons.com/

COMING ATTRACTIONS
http://corona.bc.ca/films/mainFramed.html

Elle est fraîche ma news, elle est fraîche ! Ami lecteur, toi qui en a marres de t'en remettre aux sorties françaises pour suivre l'actualité du bon gros cinoche US qui débourre, toi qui attends plus **The Hollow Man** de Paul Verhœven que la suite d'**Astérix et Obélix**, voici de quoi remplir ton disque dur d'items à fantasmer pour les mois à venir. *Coming Attractions* et *Dark Horizons* (ce dernier basé en Australie) rapportent au jour le jour toute news, photo ou bande annonce grappillée sur le Net. Fréquenté par des accros de la primeur, ces sites sont également le plus souvent choisis par les studios pour tester leur «marchandise». Il n'est donc pas étonnant que le trailer de **Mission : Impossible 2**, par exemple, se retrouve d'abord en ces lieux, avant d'être disponible sur le site officiel. L'autre intérêt de ces adresses est qu'elles évitent de longues et pénibles excursions à travers les différents sites de majors, puisqu'elles servent de portail et renvoient aux pages les plus neuves des sites pré-cités. Choisissez néanmoins vos horaires car à certaines heures de la journée, le téléchargement d'une bande-annonce ultra-attendue peut s'avérer aléatoire, en tout cas long (pour les **X-Men** par exemple, on attendra que les Américains soient au lit). Si le site de *Dark Horizons* est sans doute le plus fourni en bandes annonces, on appréciera, chez *Coming Attractions*, la possibilité de s'abonner à la newsletter et recevoir une fois par semaine ou même chaque jour (selon la formule) les derniers événements chroniqués, sur son e-mail, bref un magazine bien informé et carrément gratuit. Ça se refuse pas.



SITES FILMS

ROMEO MUST DIE (WARNER BROS.)
http://www.romeomustdie.net/

REINDEER GAMES (MIRAMAX)
http://www.checkout.com/promotion/0,,1832672,00.html

MISSION TO MARS (BUENA VISTA)
http://movies.go.com/m2m/index.html

THE SKULLS (UNIVERSAL)
http://www.theskulls.net/

PITCH BLACK (USA)
http://www.pitch-black.com/

THE WHOLE NINE YARDS (WARNER BROS.)
http://www.thewholenineyards.net/

THE ROAD TO EL DORADO (DREAMWORKS)
http://www.roadtoeldorado.com/

ERIN BROCKOVICH (UNIVERSAL)
http://www.erinbrockovich.com/

THE FILTH AND THE FURY (FINE LINE)
http://www.filthandfury.com/

■ **Rafik DJOUMI** ■

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES







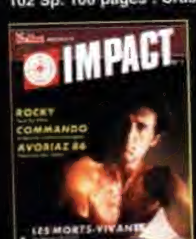




27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Etrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5è Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98
112 Vampires, Sphere, Gattaca, Le Loup-garou de Paris
113 Dark City, Un Cri dans l'Océan, Wishmaster, Blade
114 Scream 2, Armageddon, X-Files, Millennium, La Mutante 2
115 Godzilla, X-Files le film, Truman Show, Rétro gore, Ugly
116 Blade, Halloween : 20 ans après, Buffy, Dossier séries TV
117 Star Wars Episode 1, Psycho, 1001 Pattes, Gérardmer 1999
118 Dossier Slasher, La Fiancée de Chucky, Cube, Matrix
119 Matrix, Wild Wild West, Star Wars, The Faculty, Mon Ami Joe
120 La Momie, Wild Wild West, Le 13ème Guerrier, Blair Witch
121 La Menace Fantôme, Jin-Roh, Perfect Blue, Mononoke
122 Sixième Sens, La Fin des Temps, Tarzan, Dossier «trouille»
123 Sleepy Hollow, Peur Bleue, Mononoké, Gérardmer 2000

IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchaüsen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : BD/ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Ile aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir A Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal
73 Un Tueur pour Cible, Carrière Di Caprio, U.S. Marshals
74 L'Arme Fatale 4, Sexcrimes, Cannes 98, Jackie Chan
75 Chapeau Melon... (ciné et TV), Godzilla, Duchovny, Ryan...
76 Le Masque de Zorro, Snake Eyes, Carrière Nicolas Cage
77 Soldier, Rush Hour, Ennemi d'Etat, Oz, Carrière Shane Black
78 Star Wars, Un Plan Simple, 8mm, Dossier «Oh les filles !»
79 Stanley Kubrick, Payback, Le 13ème Guerrier, spécial previews
80 Matrix, Le Corrupteur, Cannes 99, Oz, poster Index n°1 à 79
81 Dossier Buffy, spécial séries télé, Le 13ème Guerrier
82 Austin Powers 2, previews an 2000, Fight Club, FantastiX
83 La Fin des Temps, Sleepy Hollow, The Practice, Three Kings











ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

ILS RE-REVIENNENT ET CRAIGNENT UN MAX !

Le 3ème volume enfin sorti : 216 pages entièrement inédites sur les Singes Géants, Zombies, Momies, Monstres Marins, Gorgones et Lutteurs Masqués Mexicains ! Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 240 F (port compris). Egalement disponibles, les deux premiers volumes au prix unitaire de 240 F.



Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 26, 28, 31, 35, 43 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ PRÉNOM ____________

ADRESSE ____________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38 39 40 41 42 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123

IMPACT 1 2 3 4 6 7 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

Le plus culte des comics adapté à l'écran par le réalisateur de USUAL SUSPECTS. Ça promet !



■ Jean Grey (Famke Janssen), Storm (Halle Berry) et Cyclope (James Mardsen) : les célèbres mutants sur grand écran ■

■ Serval (Hugh Jackman) menacé : gare aux griffes en Adamantium ! ■



Las Vegas, début mars. Tous les exploitants d'Amérique du Nord se réunissent pour leur convention annuelle : le Showest. Là, les studios hollywoodiens ne ratent pas l'occasion de faire du pied à ceux qu'on peut présenter comme les premiers consommateurs de cinéma, c'est-à-dire les patrons de salles. Ainsi, après un déjeuner copieux, la projection en avant-première des bandes annonces des films les plus prestigieux attendus pour cet été peut commencer. Cette année, les plus remarquées furent celles de THE PATRIOT, HOLLOW MAN et... X-MEN.

La Fox, sachant qu'elle tient un produit délicat entre les mains, a décidé de sortir le grand jeu pour séduire le directeur de cinéma. Dans le même temps, le studio a annoncé clairement qu'il comptait faire de ***X-Men*** *le film-événement de l'été 2000. Toute l'équipe de* ***X-Men*** *était donc présente à Las Vegas, sauf Ian McKellen (excusé pour cause de grand âge) et Patrick Stewart (retenu sur les planches à Londres). Famke Janssen, James Marten, Anna Paquin, Tyler Mane et tous les autres membres du casting ont été présentés sur scène par Bryan Singer lui-même, après la projection de cinq minutes très prometteuses du film. Visiblement, Singer semble vouloir traiter le plus sérieusement du monde des X-Men : pas d'humour gras, pas de clin d'œil complice, aucune trace d'un regard ironique sur le mythe. A en juger par ce qui a été montré ce jour-là, le film de Bryan Singer est une adaptation respectueuse de ce que d'aucuns considèrent comme la meilleure série de comics jamais publiée. La réaction de la salle ne s'est pas fait attendre : un véritable tonnerre d'applaudissements !*

L'affaire ***X-Men*** *sent bon. De quoi rassurer la Fox qui a misé 130 millions de dollars sur un «blockbuster» sans star, sur une adaptation de bande dessinée risquée tant on sait que les fans sont terriblement exigeants et peuvent tout faire capoter si le résultat n'est pas à la hauteur de leur attente (voir* ***Batman et Robin****), et sur un metteur en scène qui n'a jamais eu un bébé aussi gros dans les bras. Rencontre dans les couloirs de l'Hotel Paris, où ils logeaient, avec le réalisateur des* ***X-Men*** *et sa productrice Lauren Schuller-Donner.*

le comics, c'est du sérieux !

BRYAN SINGER

Le succès de USUAL SUSPECTS a propulsé Bryan Singer parmi le gratin des jeunes réalisateurs américains, les studios voulant absolument s'attacher les services du nouveau petit génie d'Hollywood. Mais lui se montrait peu intéressé par les propositions qu'il recevait. Singer aurait par exemple refusé une séquelle d'ALIEN (il refuse de citer laquelle, mais un petit calcul rapide et on s'aperçoit que sans son refus, Jean-Pierre Jeunet n'aurait jamais fait le voyage à Los Angeles). Le jeune cinéaste préfère donc se consacrer à UN ELÈVE DOUÉ, un petit budget dans les normes hollywoodiennes, comme pour crier haut et fort que les grosses productions, très peu pour lui. Deux ans plus tard, le voilà pourtant sur le plateau des X-MEN, avec un budget de 130 millions de dollars à gérer, une bande dessinée mythique à adapter, et des millions de fans à travers le monde à satisfaire...

Quand vous avez décidé de réaliser *X-Men*, pensiez-vous que l'attente autour du film serait aussi énorme ?

À vrai dire, je savais que j'allais être attendu au tournant par les fans du comics, mais pas à ce point. En fait, je vis ce que Tim Burton a vécu quand il a fait **Batman**, mais à la puissance dix. Parce qu'à l'époque, il n'y avait pas Internet ! Chaque décision que nous avons prise sur **X-Men** a été décortiquée par les internautes. Le casting, les costumes, les détails du scenario — dont je me demande encore comment ils ont pu atterrir aussi vite sur le web — tout donnait lieu à des commentaires sans fin. Au début, j'ai eu un peu de mal à vivre cette situation. J'avais l'impression d'être jugé à l'avance, d'être observé sans cesse, d'avoir des responsabilités énormes sur mes épaules. Et puis, j'ai compris qu'il n'était pas question d'acharnement systématique, mais plutôt d'une déclaration d'amour des fans pour le comics. Je dois vous dire que j'ai un immense respect pour les fans, j'apprécie la façon dont ils expriment leur passion, quand cela ne dépasse pas les limites bien sûr. Je comprends donc leurs réactions, leur peur que le film ne soit pas à la hauteur du mythe qu'ils vénèrent. Je ne peux que leur dire que je prends les X-Men très au sérieux, que j'ai essayé de faire le meilleur film possible, et que je ne l'ai pas tourné pour l'argent.

Vous y allez un peu fort, quand même ! Ce n'est pas un petit film indépendant, mais un gros film d'action dont le budget a été estimé à 130 millions de dollars !

Je n'ai jamais considéré **X-Men** comme un «blockbuster» classique. Ce n'est pas un gros film d'action mais, nuance, un film avec de grosses séquences d'action. Attention, ce n'est pas **X-Men** par Woody Allen ou David Cronenberg, mais ce n'est pas non plus **X-Men** par Michael Bay. A mon avis, le public ne s'attend pas du tout à ce qui va lui être proposé dans le film.

Vous n'avez pas envie de décevoir les fans, mais étiez-vous un fan des X-Men avant de faire le film ? ■ ■ ■

■ ■ ■ Non, pas vraiment. Je connaissais assez mal l'univers de la BD. Mon associé, Tom DeSanto, est fan depuis longtemps. C'est lui qui m'a introduit dans le monde des X-Men. Et j'ai tout de suite été séduit, ça ressemble tellement à ce que j'aime. L'atmosphère y est sombre, les histoires complexes, les personnages multi-dimensionnels... Les X-Men forment un ensemble aussi riche et difficile à appréhender que les personnages d'**Usual Suspects**. Je me suis en fait assez vite reconnu dans l'univers des X-Men.

C'est quand même étrange que vous vous soyez retrouvé à la tête d'un projet aussi énorme, alors que vous n'êtes même pas un véritable passionné du comics ?

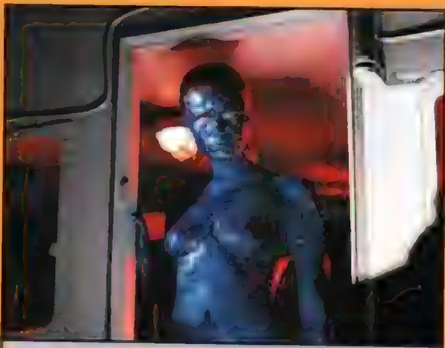
Parce que vous croyez que Joel Schumacher a déjà lu un «Batman» dans sa vie ?! Ce sont les producteurs qui sont venus me chercher. Lauren Schuller-Donner a reconnu dans mes films précédents la complexité et la profondeur des X-Men. Elle a vu qu'il existait beaucoup de similitudes entre mon univers et celui de la bande dessinée. Au début, j'étais un peu perplexe. Je suis allé à une réunion organisée par Lauren avec les gens de chez *Marvel*. Ils m'ont présenté les X-Men, et progressivement, en les écoutant, je me suis laissé envahir par ce monde qui n'est finalement pas aussi éloigné que cela du mien. A la fin du meeting, je leur ai proposé de travailler sur un scénario avec Tom DeSanto. L'écriture de la première version fut une expérience passionnante. Plus nous écrivions, plus je comprenais pourquoi ces personnages ne vieillissaient pas malgré leurs 38 ans d'âge. Le scénario a plu à tout le monde, et j'ai été embauché. Avant de démarrer le film, je n'avais plus qu'à demander à Christopher McQuarrie, mon scénariste de **Usual Suspects**, de venir passer une dernière couche au scénario.

La BD est apparue en 1962, elle a connu de nombreuses transformations et de nombreux auteurs. Quelle période vous a le plus inspiré dans la confection du film ?

La première, incontestablement. D'abord parce que le film raconte la formation et les premiers exploits des X-Men, et surtout parce que c'est à cette période que le comics affichait le plus clairement son côté contestataire avec une allégorie politique et sociale évidente. Je ne voulais pas, évidemment, que le film se concentre uniquement sur ce point, mais je tenais quand même à ce que cette dimension soit présente. Le sénateur Kelly a ainsi un rôle important dans l'histoire. C'est un bigot facho, facilement comparable à au moins une figure politique célèbre dans n'importe quel pays du monde.



■ Cyclope : un mutant aux rayons oculaires destructeurs condamné à porter une visière ■



■ Mystique (Rebecca Romjin-Stamos) : vouée à la destruction des X-Men ■

En choisissant Patrick Stewart, ne craigniez-vous pas qu'il y ait confusion dans l'esprit du public entre le Dr. Xavier et l'autre icône de la SF qu'est le Capitaine Picard dans *Star Trek* ?

J'y ai pensé au début, mais Patrick Stewart a balayé toutes mes craintes. Il voulait donner vie à un personnage qui pourrait, comme le Capitaine Picard, perdurer dans d'autres films. J'ai rarement vu un acteur manifester autant d'intérêt, autant d'enthousiasme pour un rôle. Je ne pouvais pas résister ! En plus, ils se connaissent très bien avec Ian McKellen, l'interprète de Magneto ; ils ont longtemps joué ensemble sur les planches londoniennes. C'est mon deuxième film avec Ian après **Un Elève Doué**. Pareil pour Bruce Davison qui interprète le sénateur Kelly. J'aime bien retrouver mes acteurs, j'adore cet esprit de groupe. Pendant un moment, il a été question de prendre une superstar pour le film, genre 20 millions de dollars de cachet. Très vite, nous avons abandonné cette idée, et pas seulement à cause du budget. Nous voulions que les acteurs servent le mythe X-Men et non le contraire. Je tenais absolument à ce que le public reconnaisse les personnages du comics avant les comédiens qui leur prêtent leur visage. Le seul pari que je me suis autorisé, c'est Patrick Stewart. Mais je vous assure qu'il réalise un travail étonnant et que très peu de gens le compareront à Picard.

Vous êtes ici à Las Vegas, visiblement avec de peu de choses à faire. Doit-on en conclure que le film est terminé ?

Vous plaisantez ?! Je reprends l'avion ce soir et dès que j'arrive à Los Angeles, je fonce à la salle de montage. Je continue en parallèle de superviser tous les effets spéciaux, toutes les images de synthèse. Vu le travail qui me reste sur ce film, je pense qu'il ne sera complètement terminé que quelques heures avant sa sortie aux USA ! *(le 14 juillet 2000, et le 16 août en France. NDLR)*

Et ensuite, vous enchaînez avec *X-Men 2* ?

On n'en est pas encore là, mais c'est sûr que si celui-ci marche, il y a de grandes chances pour ça devienne une franchise. En ferai-je d'autres ? Je n'en sais rien. Mais quoiqu'il arrive, j'aurai réalisé le premier **X-Men**. Personne ne pourra me l'enlever et c'est la seule chose qui compte à mes yeux. Je vous ai dit que je ne faisais pas ce film pour l'argent !

■ Propos recueillis par **Didier ALLOUCH** ■

producing x-men

LAUREN SHULLER-DONNER

Productrice avisée, Lauren Shuller-Donner (Mme Richard Donner à la ville) s'est rendu compte assez vite que X-MEN ne serait pas un film comme les autres dans sa carrière. Des millions d'admirateurs attendent au tournant cette adaptation de la plus culte des bandes dessinées américaines. Plutôt que de caresser les fans dans le sens du poil, Lauren Shuller-Donner a décidé de confier les rênes du projet à un metteur en scène qui connaissait à peine la BD. Son but : créer un choc comparable à celui que la parution du comics provoqua il y a maintenant 38 ans. Rien de moins !

Le choix de Bryan Singer pour réaliser *X-Men* peut paraître étrange. Ce n'est pas un fan de la bande dessinée, il n'est pas vraiment habitué aux grosses machines de ce genre...

C'est justement pour ces raisons-là que nous le voulions absolument. «X-Men» n'est pas un comics comme les autres. Depuis 1962, c'est même une exception dans le monde de la BD américaine. Alors que les autres comics mettaient en avant les exploits de leur super-héros, «X-Men» créait des personnages aux dimensions multiples et révélait que la BD pouvait avoir une conscience politique et sociale. De la même façon, je voulais que **X-Men** soit le premier film d'une franchise différente de ce qu'Hollywood a l'habitude de produire en matière d'adaptation de bande dessinée. Pour cela, le choix de Bryan Singer me paraissait bon. Il sait montrer un groupe de personnages aux personnalités complexes et variées, voyez ce qu'il a fait avec **Usual Suspects**. Il se sent à l'aise dans des atmosphères sombres et denses, comme le prouve **Un Elève Doué**. Et le fait qu'il ne soit pas fan du comics me plaisait aussi. J'avais envie d'une approche un peu vierge du mythe. Il nous a apporté tout cela et bien plus. Il a réussi à s'imprégner des X-Men et à offrir sa propre vision du comics.

Dès qu'il est question d'une adaptation d'une BD culte, les fans sortent immédiatement leurs griffes et partent avec un a priori extrêmement défavorable. Ce fut le cas hier sur *Batman*, c'est le cas aujourd'hui avec *X-Men*. Comment comptez-vous les faire changer d'avis ?

Tout simplement en leur montrant le film. Je suis sûre que quand ils verront **X-Men**, ils comprendront que nous n'avons pas voulu de tirer un parti facile de ce qu'ils vénèrent par dessus tout. Notre adaptation est fidèle au comics et nous avons essayé d'aller un peu plus loin. Le film est en quelque sorte la suite logique du comics. Nous avons gardé les particularités qui ont fait son succès dans le monde de la BD, et nous les avons intégrées dans un univers purement cinématographique. Ainsi, l'accent est mis sur la dimension sociale, sur le sentiment de différence qui imprègne les héros, sur le combat contre l'intolérance. Et tout cela est intégré dans une logique de film d'action. Bryan et ses collaborateurs ont fait un travail extraordinaire dans ce sens. Notre but, c'est non seulement de séduire les fans du comics, mais aussi de faire comprendre à tous ceux qui ne connaissent pas la BD pourquoi les X-Men font encore aujourd'hui l'objet d'un culte à travers le monde.

Avez-vous l'intention d'utiliser Internet pour faire passer le message ?

Nous avons déjà commencé. Le site du film est l'un des plus visités du moment. Les internautes ne nous ont jusque là pas fait de cadeau. Chacune de nos décisions était commentée sur le web, souvent en mal. Nous avons donc décidé, nous aussi, d'utiliser le Net pour faire comprendre aux fans ce que nous voulions faire, qu'il n'était pas question de dénaturer l'objet de leur passion. Et petit à petit, ils ont compris et ont commencé à nous accorder le bénéfice du doute. Je parie qu'ils ne seront pas déçus par la version cinéma de leur comics préféré.

■ Propos recueillis par **Didier ALLOUCH** ■



■ Victor Creed (Tyler Mane) laisse sortir son alter-ego poilu Sabretooth ■

■ Le Professeur Xavier (Patrick Stewart) et Eric Magnus/Magneto (Ian McKellen) : le face à face des frères ennemis ■



SCREAM QUEENS

Par
Rafik
DJOUMI


■ Jenny McCarthy, victime pas consentante de Scream 3 ■

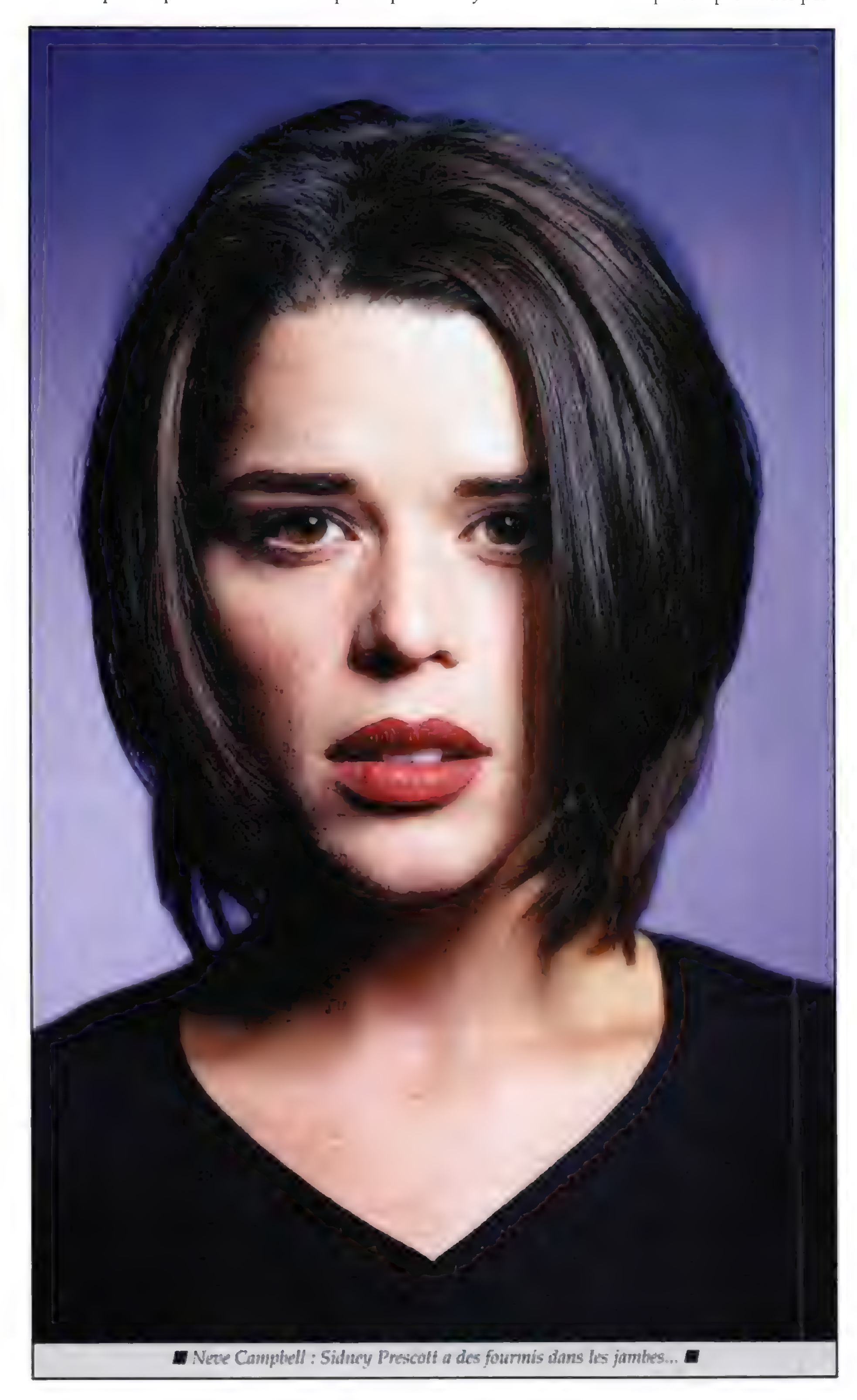
A l'époque où Jamie Lee Curtis plantait des cintres dans les yeux de Michael Myers, le terme «Scream Queen» désignait, entre les lignes, un début de carrière difficile, un peu minable. On imaginait des potiches s'époumonant devant le moindre danger, comme au bon vieux temps des serials des années 40 et 50. Cette vision des choses était bien évidemment stupide et, fort heureusement, le temps a fait son œuvre. A vrai dire, les Scream Queens sont aujourd'hui en passe de devenir les femmes fortes de la culture populaire, de celles qui envoient des coups de pied bien placés aux tueurs masqués qui leur cherchent des noises. Par un effet conjoncturel intéressant, ces rôles sont également devenus le passage quasi-obligé des jeunes actrices en voie de starification. La série des SCREAM en est la preuve, elle qui a vu passer, à quelques exceptions près, l'essentiel des actrices de moins de trente ans qui font aujourd'hui la une des gazettes hollywoodiennes.

Si l'on compte les rôles principaux détaillés dans ce dossier, il ne faut pas oublier les apparitions furtives de la «buffyesque» Sarah Michelle Gellar, de la «doomesque» Rose McGowan, de la «allymacbealesque» Portia DeRossi ou de la «urbanlegendesque» Rebecca Gayheart. Et c'est sans compter sur le film dans le film, la saga des STAB, qui s'est offert les services de Tori Spelling, Heather Graham ou Lori Thomas. Comme quoi, si dans le temps certaines n'osaient pas dire à leurs parents qu'elle n'étaient que de malheureuses Scream Queens, aujourd'hui elles veulent toutes en être. Les temps changent ma bonne dame...

NEVE CAMPBELL

Règle n°1 : «Ne pas coucher». Ce qui vaut pour survivre dans un slasher vaut également pour survivre au prime-time. Neve Campbell en sait quelque chose. Avec un contrat qui lui interdit toute nudité et lui impose une image médiatique lisse et propre sur elle, sa gestion de carrière tient de l'équilibrisme. «*On me propose aujourd'hui des films que je ne peux tout simplement pas faire. C'est une situation délicate mais je crois qu'il y a bien pire*» avoue-t-elle avec philosophie. Car Neve n'est pas dupe. Parvenue très tôt et très vite, elle devine la fragilité de sa position et connaît déjà la versatilité propre au milieu du showbiz.

Venue au monde le 3 octobre 1973 au Canada, plus précisément à Guelph, dans l'Ontario, Neve Adrianne Campbell baigne dès ses premiers jours dans le milieu du spectacle. Avec une mère qui anime des rencontres entre comédiens et un père qui enseigne la dramaturgie, ses repères sont vite établis. A six ans, la petite Neve décide d'être danseuse, étudie trois longues années, avant d'intégrer le prestigieux National Ballet of Canada : «*Je pratiquais de 8 h 30 du matin à 7 h du soir, puis je rentrais chez moi et travaillais tous les mouvements que je ne maîtrisais pas, avant de retourner à l'école le lendemain. C'était déjà une véritable carrière, dès l'âge de neuf ans !*». Avec un CV qui comprend des performances dans La Belle au Bois Dormant et Casse-Noisette, elle quitte l'école de ballet à 14 ans et se retrouve l'année suivante au casting de la comédie musicale du Fantôme de l'Opéra. «*J'étais entourée de personnes d'au moins dix ans de plus que moi. Ce qui au départ était difficile m'a finalement permis de mûrir beaucoup plus vite et de profiter de leur expérience*». Une centaine de représentations plus tard, ses ambitions d'actrice s'affinent, d'abord par quelques publicités, puis dans des téléfilms.



■ *Neve Campbell : Sidney Prescott a des fourmis dans les jambes...* ■

L'année 1994, particulièrement chargée, va être déterminante pour la danseuse-comédienne-chanteuse, puisqu'après le téléfilm **Paint Cans** (où elle joue une dénommée Tristesse), elle atterrit dans ***Catwalk***, une série déjà vieille de deux ans qui suit les parcours d'un groupe de musiciens. Elle est censée y montrer ses talents de chanteuse et de danseuse au travers du personnage intègre de Daisy Mc Kenzie. Celui-ci lui vaut la couverture du *TV Guide* canadien, et les producteurs jugent alors bon de transformer son personnage en sex-symbol. Ce n'est pas de l'avis de Neve qui quitte le show un an plus tard. Elle se sera entre-temps fait les dents sur le film de Corbin Bernsen, **I Know my Son is still Alive** (retitré **Web of Deceit**), et se sera psychologiquement préparée au grand saut : le pèlerinage à Los Angeles. Débarquée à la Mecque hollywoodienne à la suite d'un fameux tremblement de terre, Neve ne trouve qu'une succession de portes fermées. C'est la rencontre hasardeuse avec une certaine Arlene Forester qui va lui sauver la mise, puisque ce manager va pour elle s'improviser agent et lui décrocher, après moult négociations, le rôle de Julia Salinger, l'adolescente à problèmes de la série télé ***La Vie à Cinq***. Son regard vif et franc, son air boudeur à la limite du garçon manqué, vont lui garantir une reconnaissance publique immédiate. Elle se dépêche donc de transformer l'essai, d'abord avec les très oubliables **Bari** (1994) et **Love Child** (1995), puis avec le sympathique film d'horreur en forme de parabole adolescente **Dangereuse Alliance** (1996). Sa réserve naturelle lui fait perdre la vedette au profit de l'exubérante Fairuza Balk, aussi se méfie-t-elle du script pourtant peu banal qu'elle reçoit par la suite et pour lequel on lui propose pourtant un premier rôle. «*Je ne voulais pas être cataloguée au rayon horreur, mais d'un autre côté c'était un script vraiment bien écrit, imprévisible, inattendu, et le personnage qu'on me proposait y était bien plus étoffé qu'à l'ordinaire*».

Pour cette petite série B intitulée **Scream**, elle endosse donc, sans arrière-pensée, la peau d'une certaine Sidney Prescott. Quelques mois et 103 millions de dollars de bénéfices plus tard, elle est la reine du jour et les propositions affluent, sans oublier l'inévitable séquelle. Mais la série ***La Vie à Cinq*** continue et, avec elle, un emploi du temps chargé ainsi que le fameux contrat de réserve. Pourtant, désireuse de quitter ses frasques de fifille bien sage, Neve va jouer sur les mots et contourner ces clauses avec le compromettant **Sexcrime**. Suzie Toller, la délinquante brillante qu'elle y interprète (et pour laquelle elle s'inspirera d'une pensionnaire de la prison de Miami) joue les chaudes, les vilaines, s'offre des écarts bissexués sans jamais tomber le soutien-gorge. Cette escapade incorrecte va lui permettre de respirer un bon coup entre deux **Scream**. Elle ira même jusqu'à faire flipper ses fans en faisant mine de refuser le troisième épisode, mais se ravise in-extremis : «*Je leur devais bien ça, et puis on m'offrait à l'occasion un joli contrat pour faire d'autres films*» avoue-t-elle avec malice. Ses engagements remplis vis-à-vis de Sidney, et la promesse de pouvoir quitter ***La Vie à Cinq*** en fin de saison, ont transformé Neve en petite fille bouillonnante qui attend de pouvoir sortir tard le soir et faire ce qui lui plaît : «*J'ai envie de courir, de gueuler, de me battre... Donnez-moi des films d'action !*». Producteurs, à vous de jouer... ■

STAB GIRLS


■ Jenny McCarthy : hier playmate, aujourd'hui Scream Queen... Et demain ? ■

EMILY MORTIMER

«Angelina est une actrice ambitieuse qui ne reculera devant rien pour parvenir à ses rêves de notoriété». Voici le plus simplement du monde comment Emily Mortimer envisage son personnage d'Angelina Tyler, la Sidney Prescott de **Stab 3**. Un regard non dénué de dédain puisque cette Anglaise de 29 ans, qui a fréquenté les bancs d'Oxford avant de rejoindre le Moscow Arts Theatre School, envisage sa propre carrière d'une manière, disons, plus discrète. Car jusque là, on ne peut pas dire qu'Emily crève l'écran, ce qui ne l'empêche nullement de donner vie à des personnages consistants et crédibles, même sur un temps d'apparition limité.

Les amateurs de bonnes choses se souviennent certainement de sa silhouette, frêle et blanche vêtue, se faisant sauvagement démastiquer par un lion affamé dans une scène cauchemardesque de **L'Ombre et la Proie**. Elle y jouait la femme de Val Kilmer, et retrouva ce dernier le temps d'une courte séquence aérienne du Saint. Le grand public devrait garder d'elle l'image de la «fille parfaite» de **Notting Hill**, et les amateurs licencieux de costumes péplumesques se souviennent peut-être d'Esther dans la version télévisée de **L'Arche de Noë**. Pour l'instant anonyme, Emily devrait se faire remarquer prochainement puisqu'elle entame le **Love Labour's Lost** de Kenneth Branagh avant de donner la réplique à Bruce Willis dans **The Kid**, le prochain film de Jon Turtletaub. Ainsi, pas à pas, Emily se taille une carrière très british dans l'enceinte hollywoodienne.


■ Parker Posey : elle pique la place de Courteney Cox dans **Stab 3** ■

JENNY McCARTHY

Autant l'avouer, la présence de Jenny McCarthy, dans l'univers d'adolescentes quasi-asexuées de **Scream**, fait tâche. Si Neve Campbell n'a pas le droit de montrer le bout de ses tétons, Jenny, elle, a déjà exposé tous les recoins de sa généreuse anatomie. Née le 1er novembre 1972 à Chicago, Jennifer a trois sœurs, Amy, Lynette et Jojo (ma parole mais c'est comme dans ***Capitaine Caverne*** !), et on ignore quelle influence aura sur elle le film **Les Quatre Filles du Dr March**. Quoi qu'il en soit, dès ses premiers boutons d'acnée, elle se destine à être infirmière et finit bien vite par se rendre compte que ce métier ne correspond pas tout à fait à son tempérament (non sans blague), elle qui s'amuse tellement à envoyer des kicks dans ses cours intensifs de kickboxing et de karaté. Cette aptitude à lever la jambe va d'ailleurs lui être d'un grand secours puisqu'après une apparition éclair dans le feuilleton ***The Big Breakfast***, et une difficile carrière de mannequin, elle se retrouve dans les pages glacées et néanmoins moites du magazine *Playboy* en 1993. Elle y gravit quatre à quatre la hiérarchie mammaire puisqu'elle se retrouve playmate du mois l'année suivante et finit dans le Playboy Video Playmate Calendar de 1995.

Comme elle n'a pas non plus envie de passer le reste de ses jours à plat ventre sur un coussin, elle intègre les plateaux de *MTV*, d'abord sur l'émission «Singled Out» puis sur son propre show. Elle endosse quand même le costume d'infirmière pulpeuse sur **Dernières Heures à Denver**, joue les actrices pulpeuses dans **The Stupids** de John Landis, puis les arrivistes pulpeuses dans le poilant (sans jeu de mots) **BaseKetball** face à Trey Parker et Matt Stone. Aujourd'hui promue jeune fille respectable dans **Scream 3**, elle a fait disparaître de son CV tout un tas de paragraphes déshabillés et elle s'est poliment fait retirer ses implants mammaires en 1998. La verra-t-on désormais uniquement dans des films de nonnes ? Pas sûr.


■ Emily Mortimer : star du film (**Stab 3**) dans le film (**Scream 3**) ■

PARKER POSEY

Née le 8 novembre 1968 à Baltimore, Parker Posey grandit dans la ville de Laurel, dans l'Etat du Mississippi, avec pour unique distraction celle de voir son père vendre des voitures. L'avantage des trous à ploucs, c'est qu'il créent des vocations, et c'est ainsi que très tôt, la jeune Parker (Missy comme on l'appelle là-bas) désire étudier la comédie, une manière polie de crier qu'elle veut mettre les bouts. Elle intègre donc la North Carolina School of the Arts et se hisse jusqu'à la prestigieuse école de SUNY (elle y partage la chambre de Sherry Stringfield, future vedette d'***Urgences***). Un peu trop vive, elle est plutôt mal vue de son directeur, ce qui n'arrange pas ses affaires lorsqu'elle se barre sur la chaine *CBS*, trois semaines avant les examens, pour jouer Tess Shelby dans le récurrent ***As the World Turns*** (cf. Courteney Cox). Spike Lee la remarque et lui offre le rôle de la chipie Darla dans l'inédit **Dazed and Confused**

Dès lors, elle va cumuler les apparitions anodines, dans le psychotronique **Coneheads** (1993), puis **Mixed Nuts** (1994) — le remake intégralement débile du **Père Noël est une Ordure** — ainsi que deux présences dans l'univers méga-branchos de Hal Hartley, avec **Amateur** (1994) et **Flirt** (1995). Son rôle de Brandi dans le **Doom Generation** de Gregg Araki, bien qu'écrasé par Rose McGowan, lui vaut tout de même sa petite mention, et lui assure de futurs contrats sur des productions dans l'air du temps. L'année suivante (1996), elle enchaîne donc **Basquiat** à la production de Soderbergh **The Daytrippers**. Bien qu'élue «Reine du ciné indépendant» par *Time Magazine*, elle trouve sa carrière plutôt stagnante et s'essaie aujourd'hui au «mainstream». Après son apparition dans **Vous Avez du Courrier** (plus mainstream, tu meurs), voilà qu'elle interprète aujourd'hui, non sans humour, une Gale de fiction dans **Scream 3**, production mainstream issue elle-même du cinéma dit «indépendant». Décidément, elle n'en sort pas. ■

COURTENEY COX

La plus âgée de nos Scream Queens est, on s'en serait douté, celle dont la carrière a connu le plus de fluctuations, parcours typique d'une véritable intermittente du spectacle. Courteney Bass Cox est née le 15 juin 1964 à Birmingham, en Alabama. Quatrième enfant du couple Cox, elle hérita du prénom de sa mère. Fascinée par la décoration d'intérieurs (ben ouais, ça arrive), elle suit les cours d'architecture du Mount Vernon College de Washington. Mais le destin prend la forme d'un chasseur de visages qui la remarque alors qu'elle passe ses vacances à New York. Flattée par les propositions du bonhomme, Courteney opère un sérieux virage dans ses projets et signe aussitôt un contrat avec l'agence de mannequins Ford. De couvertures de magazines en spots de pub, elle va très vite atterrir à la télévision, en 1984, sur le soap-opera ***As the World Turns***, où elle interprète Bunny, peu de temps avant que Brian De Palma ne la choisisse pour exécuter quelques pas de danse face à Bruce Springsteen, dans le plus mauvais vidéo-clip au monde : **Dancing in the Dark**. Son visage aux traits anguleux, résolument «in» à l'époque, lui vaut même, un temps, de présenter une émission musicale habilement intitulée «This Week's Music» (elle est réputée très bonne percussionniste ; ok ça n'a rien à voir). Mais on ne lui demande rien de plus que de se mettre devant la caméra et de sourire. Cumulant les apparitions oubliables dans quelques téléfilms et autres séries télé (***Misfits of Science***), elle s'essaie au grand écran mais semble carrément mal conseillée. En enchaînant coup sur coup **Down Twisted, Les Maîtres de l'Univers** et **Cocoon le Retour** (que des chefs-d'œuvre), elle se garantit l'amnésie totale des producteurs et du public. Sa seule gloire d'alors, en fait, est d'être la première femme à avoir prononcé le mot «règles» à la télévision américaine, dans une pub pour tampax. Bonjour la notoriété !

Elle aurait probablement disparu si un casting heureux ne lui avait fait décrocher le rôle de Lauren Miller dans la série à succès ***Family Ties*** (celle-là même où Michael J. Fox devint une star nationale). Sa présence à l'antenne sur trois années consécutives va la prémunir d'un chômage qui la guette constamment. La preuve, à peine sortie de cette série, elle recommence à enfiler comme des perles les pires bides cinématographiques : **Shaking the Tree** et **Mr Destiny** en 1990, **Blue Desert** en 1991, **The Opposite Sex** en 1992, et, pour faire bonne figure, une reprise sur les planches du magnifique (et méconnu) film de Philippe de Broca **Le Roi de Cœur**. Tandis que son mec d'alors, Michael Keaton, accède au statut de vedette de premier plan, elle stagne lamentablement. Même sa présence dans le premier méga-hit de Jim Carrey, **Ace Ventura**, ne lui offre aucune notoriété. Il faut dire que les années ont passé, et que son look intégralement 80's la rend passe-partout. Mais, deuxième coup de bol, toujours sous forme de série télé, elle auditionne pour le rôle de Rachel dans le feuilleton ***Friends*** et est finalement retenue dans celui de Monica Geller. On connaît la suite : un méga-blast télévisuel international, suivi du rôle le plus épicé et probablement le plus intéressant du plus célèbre slasher de la décennie, j'ai nommé la saga **Scream**. C'est lors d'une soirée chez Wes Craven, qui précède le tournage du premier volet, qu'elle fait la connaissance de son futur partenaire, à l'écran comme à la ville, David Arquette. Rebaptisée peu après Courteney Cox Arquette (ce qui la change de C.C./en français Sissi, son surnom un peu infantile), elle profite aujourd'hui d'un succès qui, elle en est consciente, ne durera pas éternellement, et dépense une bonne partie de ses salaires à acheter des maisons qu'elle redécore avant de les revendre. Une manière bien à elle de redonner un semblant de cohérence à un parcours en forme de montagnes russes. ■



■ *Courteney Cox : un Scream entre deux saisons de* **Friends**... ■

DEAD FIRST


Drew Barrymore : première victime du premier **Scream**

DREW BARRYMORE

La mémoire cinéphilique étant ce qu'elle est, peu de spectateurs réalisent que Drew Barrymore descend de la plus prestigieuse lignée de comédiens américains du vingtième siècle, parmi lesquels les Lionel, John, John Drew et Ethel, qui régnèrent en maîtres à l'âge d'or des studios. La carrière de Drew débutant à un an (pour une pub), prenant une tournure professionnelle à deux ans (sur un téléfilm) pour s'affirmer à quatre ans (**Au-delà du Réel**), on évitera de la détailler par manque de place. Rappelons juste qu'elle crispa les nerfs de la population mondiale dès ses six ans, dans le rôle de la casse-bonbons d'**E.T.**, avant de devenir l'alcoolique-toxicomane la plus jeune du monde médiatique (ce qui lui fera par ailleurs rater le rôle de Carol Ann dans **Poltergeist**). Elle passera ses débuts de puberté entre les cures de désintoxication et les plateaux de navets hyperboliques (**Firestarter**, **Cat's Eye**) avant de reprendre une véritable carrière dès 1992.

On découvre ses formes (un peu marquées par les excès) dans le *Playboy* de janvier 1995, et à l'occasion, son parrain Steven Spielberg lui offre un kilt frappé de l'inscription «Rhabille-toi» et d'une photo où elle a été revêtue «numériquement». Avec une moyenne de quatre projets par an, on la retrouve dans **Poison Ivy**, **Avec ou sans Hommes**, **Belles de l'Ouest**, **Batman Forever** ou **Tout le Monde dit I Love you**, bref un fatras de rôles sans logique apparente. Mais quand *Miramax* lui offre le rôle principal de **Scream**, c'est elle qui a l'idée ingénieuse de lui préférer le rôle de Casey Becker. Etant la seule véritable vedette du générique, elle pense que sa mort en début de film fera comprendre au spectateur qu'il doit s'attendre à tout. Ceci reste, en tout cas, la meilleure scène de la trilogie. Enfin, pour l'anecdote, notons que son passé médical l'a rendue allergique à pratiquement tout, qu'elle est végétarienne, qu'elle a remplacé Andy Kaufman lorsqu'il fut interdit de «Saturday Night Live», qu'elle est sortie avec tout le monde (Luke Wilson, Stephen Dorff... même Corey Feldman), qu'elle est la meilleure copine de Courtney Love, qu'elle a récemment épousé le producteur Jeremy Thomas, et que si vous allez à Hollywood, ne dites surtout pas du mal d'elle, car TOUT le monde la connaît !

JADA PINKETT

Dans la vie, Jada Pinkett Smith ne se fait pas seulement slasher le foie à la projo d'un hypothétique **Stab** au début d'un certain **Scream 2**. Elle est aussi actrice, pas mauvaise de surcroît, écrit des poèmes, chante, danse, réalise des vidéo-clips (pour MC Lyte et Gerald Levert) et dessine la ligne de vêtements *Maja*, reconnaissable au slogan «Sister Power». Née le 18 septembre 1971 à Baltimore, un fameux trou à ploucs, Jada doit son prénom à l'actrice télé préférée de sa mère : Jada Rowland. Ça commence donc plutôt mal pour elle, et il lui faudra une sacré dose de combativité pour traverser une adolescence sans trop de pépins, et s'affirmer malgré ses 1m50. Elle croise, au lycée, les pas d'un certain Tupac Shakur, et réussit à intégrer la Baltimore School of the Arts (section danse et chorégraphie), puis la North Carolina School of the Arts (oui, la même que Parker Posey). Elle laisse tomber au bout d'un an pour tenter sa chance à la télé. Sa vivacité en fait une présence idéale dans le registre de la comédie, et elle va faire goûter de son tempérament aux shows «Doogie Howser», «A Different World» ou «Moe's World».

Mais c'est un rôle dramatique dans l'étonnant **Menace II Society** (1993) qui lui ouvre les portes d'Hollywood. Elle enchaîne l'année suivante **A Low Down Dirty Shame** et **Jason's Lyric**. En 1995, suite au sympathique film d'horreur **Le Cavalier du Diable**, et avant d'aller consoler Eddie Murphy dans **Le Professeur Foldingue**, elle fait une apparition surprise dans la série ***Le Prince de Bel Air*** et tape carrément dans l'œil de Will Smith qui, non content de l'épouser deux ans plus tard, va également devenir le père de son fils, Jaden Christopher Syre Smith. On se demande où elle trouve le temps de mener une vie de famille alors qu'elle cumule les casquettes. La voici depuis peu promue productrice sur le film **Creole**, engagée comme actrice sur **Bamboozled** tout en développant trois autres projets et en continuant la lecture de ses poèmes sur les planches à New York. Elles sont plusieurs ou quoi ?


Jada Pinkett : première victime du deuxième **Scream** (alors qu'elle regardait le premier **Stab**)


Kelly Rutherford : première victime du troisième **Scream** (aucun lien avec **Stab 3**)

KELLY RUTHERFORD

Comme la plupart des actrices de la **Scream** trilogy, Kelly Rutherford a bâti sa réputation à la télévision américaine. Née le 6 novembre 1968 à Elizabethtown, elle passera l'essentiel de ses jeunes années à rêver des frasques hollywoodiennes. Ses idoles ont pour nom Carol Lombard, Gloria Graham ou Greta Garbo. A 17 ans, elle monte toute seule comme une grande à New York. Elle écume les castings de publicité, cumule quelques heures de mannequinat (métier qu'elle apprécie modérément) et décroche en 1987 un rôle face au débutant Luke Perry dans un épisode de la série d'*ABC* ***Loving***. Ne perdant pas une minute, elle fuit à Los Angeles et fait valoir sa toute jeune expérience dans de petits rôles. Apparitions éclair dans **Blue Jean Cop** (1988) ou **Phantom of the Mall** (1989), avant de décrocher un rôle récurrent dans la série ***Homefront*** (1992) où elle donne toute l'étendue du glamour qu'elle a longuement étudié devant sa glace. Face à un Bruce Campbell qui voit en elle la réincarnation de Bette Davis (rien que ça ?), elle joue la pétulante Dixie Cousins du feuilleton western ***The Adventures of Brisco County Jr.***

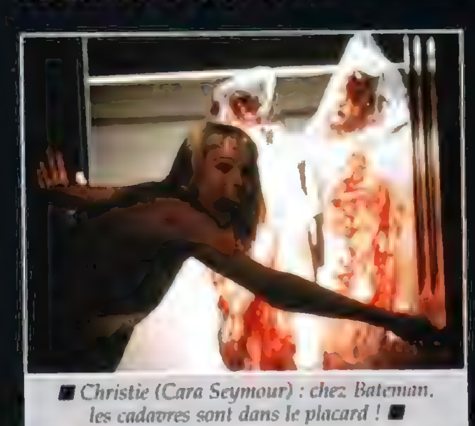
Dès lors, certains professionnels n'hésitent pas à comparer cette mignonnette venue du Kentucky à Marlene Dietrich, Lauren Bacall ou Mae West. De quoi ravir la jeune Kelly qui ne rêve toujours que d'actrices du passé. Cette réputation émergente lui garantit une place toute chaude dans le feuilleton ***Melrose Place***, tremplin idéal pour atteindre le firmament hollywoodien. En attendant, quand elle ne vient pas pousser des cris à la Fay Wray dans **Scream 3**, elle doit se contenter de productions *PM Entertainment* (**The Chaos Factor**) qui alimentent les «Hollywood Night» de *TF1*. Mais patience, son heure viendra.

Quand un golden boy noie sa superficialité dans une overdose de se sexe et de violence...



AMERICAN

Presque dix ans que l'on attendait l'adaptation du chef-d'œuvre de Bret Easton Ellis, «American Psycho». Initiateur du projet, le producteur Edward Pressman se sera battu au moins autant que la réalisatrice Mary Harron pour porter le roman le plus sulfureux des années 90 à l'écran. Retour sur cette production à rallonge et aux nombreux rebondissements, qui a vu passer des personnalités telles que David Cronenberg, Oliver Stone ou encore Leonardo Di Caprio...



Christie (Cara Seymour) : chez Bateman, les cadavres sont dans le placard !

Patrick Bateman (Christian Bale) : le reflet forcément déformé d'une âme perdue

PSYCHO

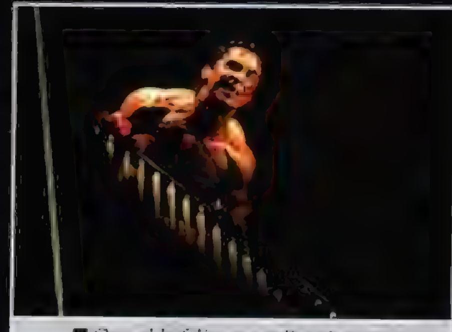
1985 Un jeune étudiant du collège Bennington dans le Vermont, répondant au nom de Bret Easton Ellis, vient juste d'avoir 23 ans et publie son premier roman «Moins que Zéro». Satire de la vie étudiante de Los Angeles, «Moins que Zéro» est une peinture au vitriol de personnages snobs, blasés et drogués, matinée de rock culture. Premier choc, premier chef-d'œuvre. Les éditeurs voient en Ellis le porte-parole de sa génération. Hollywood se précipite sur l'occasion et la *Fox* achète les droits du roman. Harley Peyton, qui produira en 91 la série ***Twin Peaks*** avec David Lynch, signe le scénario et Marek Kanievska (**Another Country**), la réalisation. **Neige sur Beverly Hills**, titre français du long métrage, ne retrouve malheureusement l'essence du roman que dans sa bande originale. Ellis est d'ailleurs assez sévère avec le film : *«**Neige sur Beverly Hills** n'aurait jamais du être fait de cette façon. Ils n'ont rien compris. Je voyais toutes les filles blondes, et elles sont toutes brunes. Il n'y a absolument aucune similitude entre le film et le roman. Je ne crois pas qu'il y ait une seule scène, un seul dialogue qui corresponde. Lorsqu'ils ont démarré la production du film, j'étais encore au collège et ils ne m'ont jamais contacté J'ai tiré une bonne leçon de cette expérience : il faut faire très attention à qui on vend ses droits !»*.

1988 Ellis signe son deuxième roman, «Les Lois de l'attraction». Deuxième choc, deuxième chef-d'œuvre. Toujours des étudiants, toujours des tranches de vie, et une narration à personnages multiples. L'écrivain met à mal la bourgeoisie blanche américaine et le vide existentiel dans laquelle elle se complait. Une adaptation pour le cinéma devrait être réalisée sous peu par Roger Avary (**Killing Zoé**) d'après un scénario d'Ellis lui-même.

american psycho

■■■ L'éditeur *Simon & Schuster* propose à Bret Easton Ellis une avance de 300.000 dollars pour qu'il écrive un roman sur un tueur en série. Une commande acceptée par l'auteur, qui leur remet un pavé de plus de 500 pages s'intitulant «American Psycho». Des extraits paraissent dans les magazines *Time* et *Spy* avant la publication du roman. *Time* choisit un passage où une jeune femme se fait dépecer vivante par un Patrick Bateman en transe. Quant à *Spy*, il opte pour une scène où Bateman décapite une call-girl puis la sodomise.
Simon & Schuster, par l'intermédiaire de son président Richard Snyder, refuse de publier «American Psycho» suite à des plaintes des employées de la maison d'édition et des mouvements féministes américains. Ellis reçoit de nombreuses menaces de mort, dont une qui lui promet un viol avec une batte de base-ball cloutée ! Deux gardes du corps le surveillent alors 24 h/24. Finalement, c'est une autre société d'édition, *Vintage*, qui rachète les droits de publication de «American Psycho». L'histoire : Patrick Bateman est un jeune homme de 26 ans, beau, riche et travaillant à Wall Street. Il fréquente les restaurants les plus huppés et les boîtes les plus branchées de la Grosse Pomme. Sous des dehors très respectables, Bateman se révèle un horrible serial-killer : il viole, égorge, tronçonne, décapite...
Avec «American Psycho», Ellis dénonce une nouvelle fois la civilisation des apparences, thème principal de son œuvre. Troisième choc, troisième chef-d'œuvre... et succès mondial.

1992 Edward R. Pressman (producteur, entre autres, du **Mystère Von Bulow** et de **The Crow**), lit «American Psycho» pendant l'été où les émeutes de Los Angeles éclatent. Il se souvient : «*A la télévision, on voyait tous ces pauvres qui couraient dans tous les sens, et au même moment je lisais ce livre sur la prospérité et les gens obsédés par leur apparence. Ce contraste a eu un grand impact sur moi*». Pressman achète les droits avec Chris Hanley (Président de *Muse Productions*) et Christian Halsey Solomon (Président de la société de production de Pressman). David Cronenberg, qui a réussi l'exploit d'adapter «Le Festin Nu» de William Burroughs pour le grand écran, souhaite réaliser **American Psycho**.
A la demande du réalisateur de **Crash**, Bret Easton Ellis écrit un scénario. Cronenberg et l'écrivain se rencontrent avec Brad Pitt, ce dernier voulant à tout prix immortaliser Bateman sur pellicule. Ellis raconte : «*Cronenberg avait des exigences plutôt bizarres. Il voulait un scénario sans violence, sans sexe, sans restaurant, sans boîte de nuit. Vous avez déjà vu un film de Cronenberg sans sexe ni violence ?! Il voulait privilégier l'atmosphère, les décors, les marques et les symboles. Il voulait faire un film sur les années 80, quelque chose comme une fresque à la Scorsese. Je ne crois pas que cela aurait été possible. La violence faisant partie intégrante de l'histoire, le scénario que je lui ai remis était très gore. Il a donc été déçu. Les producteurs, par contre, adoraient mon script et ils voulaient absolument que Cronenberg le tourne. Mais comme David était à l'origine du projet, il a eu le dernier mot. Il a ensuite écrit une adaptation avec un de ses scénaristes, mais le résultat était épouvantable. Il a finalement quitté le projet qui est tombé aux oubliettes*». Ellis revient à la littérature et publie «Zombies», une collection de nouvelles qui ne retrouvent pas la force de ses précédents romans.



■ *Quand la folie meurtrière s'empare d'un golden boy propre sur lui...* ■



■ *Malgré les apparences, le serial killer Bateman ne laisse aucune trace de ses crimes* ■

MASSACRE À LA CARTE DE VISITE...

Patrick Bateman est un personnage de littérature exceptionnel, Mary Harron et sa coscénariste Guinevere Turner l'ont bien compris. Symbole complètement dégénéré des années Reagan, il avait de fortes chances de marquer tout autant les esprits sur grand écran. Pour adapter «American Psycho», la réalisatrice a choisi le parti pris de prélever les scènes les plus significatives du roman (le meurtre du clochard et de son chien dans une allée, l'engueulade avec le teinturier chinois...) et d'effectuer un «copier-coller» autour de la figure du fantomatique yuppie tueur en série. Quoique un rien paresseuse, cette méthode d'adaptation reste fidèle au matériau originel et aurait pu donner, ce qu'attendaient les fans du roman, une saga ambitieuse, un film d'une grande ampleur. D'une durée standard d'une heure trente, **American Psycho** tire forcément un trait sur la dimension épique voulue sur le papier par Bret Easton Ellis. Par ce seul choix, le film de Mary Harron est à ranger du côté des produits d'exploitation, comme si **American Psycho** n'était pas l'adaptation d'un best-seller mondial, mais une bonne série B s'inspirant d'un sympathique «roman de gare». Dommage, surtout que dès que la réalisatrice ose faire durer les scènes, elle retrouve la force des écrits d'Ellis. Témoin les toilettes ritualisées de Bateman, ou la séquence où il «discute» dans son salon avec deux prostituées avant de passer dans la chambre. Le malaise émanant de ces lamentables préliminaires oraux et de la pathétique partie à trois qui s'ensuit, est tellement palpable que les censeurs américains, pervers comme ils sont, ont sorti leurs ciseaux !

Autre parti pris indéniable, celui d'orienter **American Psycho** vers la comédie horrifique. Somme toute, le bouquin d'Ellis est aussi une satire hardcore des années fric, une époque où la frime constitue la première des valeurs. Ce qui donne lieu dans le film à de purs moments de comédie, comme ce meeting entre Bateman et ses collègues où chacun exhibe sa nouvelle carte de visite. Une compétition masculine aussi drôle que symbolique («qui a la plus belle ?» remplaçant «qui a la plus grosse ?»), au terme de laquelle Bateman est vaincu par le très raffiné Paul Owen. L'humour s'infiltre jusque dans les scènes de meurtre, liberté prise par rapport au roman : avant de massacrer Paul Owen à la hache, Bateman revêt tranquillement une blouse de protection et disserte sans fin sur l'importance de l'œuvre de Phil Collins ; plus tard, il dévore le sexe d'une call-girl alors qu'une prostitué se trouve à ses côtés dans le même lit, et part à sa poursuite dans les couloirs de l'immeuble, hystérique, une tronçonneuse à la main !

Dans le rôle de Patrick Bateman, Christian Bale incarne à merveille le concept de rédemption impossible, qui prolonge l'idée de perte identitaire présente dans le roman. Le film de Mary Harron, dans sa dernière demi-heure, se situe ainsi aux frontières du réel : Patrick Bateman n'existe plus dans cet univers de Golden Boys uniformes et interchangeables, et quand bien même confesse-t-il ses crimes, son avocat éclate de rire en pensant à une bonne blague ! Condamné à une existence transparente, Bateman se retrouve emprisonné dans un monde clos : celui de l'argent, des prostituées et du sang qui coule à flots...

■ **Alexis DUPONT-LARVET** ■

Metropolitan Filmexport présente Christian Bale dans une production **Lions Gate Films/Edward R. Pressman Film Corp** *AMERICAN PSYCHO* (USA - 1999) avec Willem Dafoe - Jared Leto - Reese Witherspoon - Samantha Mathis - Chloe Sevigny **photographie de** Andrzej Sekula **musique de** John Cale **scénario de** Mary Harron & Guinevere Turner **produit par** Edward R. Pressman - Chris Hanley - Christian Hasley Solomon **réalisé par** Mary Harron
7 juin 2000 **1 h 35**

■ Bateman et Paul Owen (Jared Leto) : un peu de pop music avant la boucherie ! ■

1996 Chris Hanley découvre **I Shot Andy Warhol** de Mary Harron : *«J'ai été très impressionné par son habileté à recréer l'esthétique d'une époque* (**I Shot Andy Warhol** retrace l'histoire de Valérie Solanas, célèbre dans les années 60 pour avoir publié un manifeste contre la gent masculine, et tiré sur Warhol parce qu'il ne voulait pas produire son film). *Mary a su mettre en valeur son histoire grâce à une multitude de détails disséminés un peu partout»*. Harron, Pressman et Hanley se rencontrent à New York. Harron souhaite écrire une nouvelle adaptation en compagnie de Guinevere Turner, avec laquelle elle écrit à l'époque un scénario sur Betty Page. Elles remettent leur version peu après et Hanley est fou de joie : *«La version de Mary et de Guinevere est ce qui pouvait nous arriver de mieux. Elle est formidable et surtout fidèle au roman original»*. Alors que les détracteurs du roman s'insurgent contre la violente misogynie de Bateman, Mary Harron y voit plutôt un brûlot anti-masculin.


■ Le détective Donald Kimball (Willem Dafoe) : sur la piste d'un tueur introuvable ■


■ Patrick Bateman : le culte du corps, le vide de l'esprit... ■

«Les seuls personnages sympathiques du livre sont des femmes. Bateman et ses amis ne sont en aucun point admirables» dit Harron. Et Guinevere Turner d'ajouter : *«Je pense que «American Psycho» est un roman très féministe. Son personnage principal est misogyne, ce qui explique que l'histoire le soit aussi. Mais il faut aller au-delà de la surface : le livre montre que les excès des années 80 résidaient dans ces relations déformées non seulement entre hommes et femmes, mais aussi entre hommes. C'est là que réside l'humour. C'est un vrai spectacle que de regarder ces paons qui paradent ensemble, qui se préoccupent tellement les uns des autres. Le roman est une charge incroyablement efficace contre le machisme ambiant de l'époque, et d'ailleurs contre toutes les tentations machistes»*.

1997 Pour incarner Patrick Bateman, le premier choix de Mary Harron est Christian Bale (**Empire du Soleil**, **Velvet Goldmine**). Pressman et Hanley approuvent. Les producteurs pensent que l'acteur possède un charisme indéniable et suffisamment d'expérience pour porter le film sur ses épaules. Bien que Bateman soit le personnage central de **American Psycho**, Harron désire s'entourer d'un casting à la mesure de son projet. Willem Dafoe (**Sailor et Lula**, **New Rose Hotel**) rejoint Christian Bale pour interpréter Donald Kimball, le détective à la recherche de Paul Owen (Jared Leto) ; Reese Witherspoon (**Pleasantville**, **Sexe Intentions**) sera la fiancée de Bateman, Evelyn ; Samantha Mathis (**Broken Arrow**), sa vulnérable maîtresse, Courtney ; quant à Jean, la jeune secrétaire amoureuse de son patron, c'est Chloe Sevigny (**Kids**) qui va apporter son innocence et son humanité au personnage.
Niveau équipe technique, Mary Harron est tout aussi exigeante. Andrzej Sekula (**Pulp Fiction**, **Reservoir Dogs**) s'occupera d'une partie délicate, la photographie, avec des objectifs bien définis : un maximum de netteté et de clarté pour un style cinémato- ■■■

■ ■ ■ graphique hyperréaliste et incroyablement clair. Pour les décors, il faut recréer les années 80 sans trop les caricaturer : ce sera la mission de Gideon Ponte (**Buffalo' 66**) qui a collaboré avec des artistes contemporains comme Cindy Sherman, Jeff Koons et Robert Longo. L'équipe se soude de plus en plus et le tournage approche. Jusqu'au moment fatidique où...

1998 Mai. Les premières prises de vues doivent commencer à l'automne au Canada. Pendant le Festival de Cannes, Michael Paseornek (Président de *Lions Gate Films*) annonce lors d'une conférence de presse que Leonardo Di Caprio jouera le rôle de Patrick Bateman dans l'adaptation de «American Psycho». Rick Yorn, le manager du héros de **Titanic** confirme : *«Leo est très intéressé par ce scénario et a décidé d'en faire une de ses priorités»*. Le salaire proposé à Di Caprio est de 21 millions de dollars. Le budget du film grimpe aussitôt à 40 millions US. Christian Bale, qui est à Cannes pour la promotion de **Velvet Goldmine**, est effondré : *«Je ne blâme pas Di Caprio, je comprends pourquoi il veut faire ce film : moi aussi j'ai lu le scénario !»*.
Mais Harron défend son poulain auprès de la production et leur fait savoir qu'elle préfère Bale à Di Caprio. Les producteurs émettent l'hypothèse d'évincer par la même occasion Mary Harron qui s'est occupée de développer le projet, et envisagent derrière la caméra Oliver Stone, que Pressman et Hanley connaissent bien... Hanley a produit **Freeway** avec sa société *Muse*, et Pressman **Wall Street** et **Talk Radio**. Peu après, l'attaché de presse de *Lions Gate* dément toutes ces informations : *«L'annonce a été précipitée. Leonardo Di Caprio a bel et bien été en contact avec nous, mais aucun contrat n'a été signé. Il peut faire **American Psycho** comme il peut faire tout autre chose»*. Et ce tout autre chose, ce sera **La Plage**. Bale et Harron retrouvent leur job. Le tournage peut commencer.

1999 Mary Harron engage John Cale, qui a marqué l'histoire du rock en fondant aux côtés de Lou Reed le Velvet Underground, pour composer la musique d'**American Psycho**. Dans le même temps, la ville de Toronto qui accueille le tournage du film est en émeute. La police vient d'arrêter Paul Bernardo et sa femme pour enlèvement, torture, viol et meurtre de deux jeunes femmes. «American Psycho», le livre, est retrouvé dans l'appartement du couple. La mère d'une des victimes, à la tête d'un groupe d'avocats, fait pression pour interrompre les prises de vue. Elle n'arrivera pourtant pas à contrecarrer les plans de Harron et de son équipe. Le tournage continue.

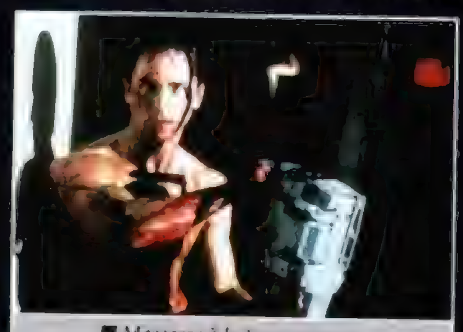
2000 La première mondiale d'**American Psycho** a lieu au festival de Sundance. Le film proposé aux spectateurs présents dans la salle ce soir-là est une version intégrale approuvée par Harron et affublée d'un NC-17 par le Motion Picture Association of America, l'équivalent de notre Comité de Contrôle des Films. Une interdiction stricte aux moins de 17 ans qui semble justifiée par une scène de triolisme entre Bateman et deux prostituées. Cependant, pour la sortie américaine, une partie de cette scène doit être coupée. Mary Harron envoie alors cette déclaration au MPAA : *«Nous avons tourné une séquence anti-érotique au possible pour souligner que ces femmes sont payées pour baiser, ce que l'expression de leur visage annonce clairement. Le sexe y est montré comme une transaction, ce que la mise en scène banale et distante atteste. Que Bateman regarde son reflet dans le miroir, et non ses partenaires, semble poser un problème au MPAA, mais cette expression résume de façon horrible son détachement par rapport au monde. Selon moi, cette séquence est des plus significatives et la couper causera beaucoup de dommages au film»*.
Harron et *Lions Gate* font donc appel de la décision du MPAA. Un avocat, nommé Jack Thompson, va mettre tout le monde d'accord : ayant fait de la responsabilité audio-visuelle sa profession de foi, il clame qu'il attaquera et Lions Gate et le MPAA si un crime s'inspire des événements survenus dans le film. **American Psycho** sortira donc aux Etats-Unis le 7 avril dans une version tronquée. A noter que la séquence incriminée était présente (et apparemment complète) dans la version montrée aux journalistes français.



■ *Une rangée de couteaux, mais pas l'intention de faire la cuisine...* ■

En attendant la sortie française du film, trois choix vous sont possibles. Acheter sans plus tarder le nouveau roman de Bret Easton Ellis qui s'intitule «Glamorama» (Editions *Robert Laffont*), s'inscrire sur le site www.american-psycho.com pour recevoir par email la suite des réflexions de Pat Bateman écrite par Bret Easton Ellis lui-même, ou écouter en boucle la chanson des Manic Street Preachers intitulée sobrement «Patrick Bateman», en hommage à l'un des plus grands bouquins américains de ces dernières années.

■ **Alexis DUPONT-LARVET** ■



■ *Massacre à la tronçonneuse, comme le film préféré de Bateman !* ■

POP MUSIC POUR SERIAL KILLER





■ Selon Patrick Bateman, «Sussudio» est *«une grande, grande chanson, une de mes préférées»* et *«Small World, le disque le plus ambitieux réalisé à ce jour par Huey Lewis»* ! ■

Pour accentuer la superficialité implacable de son personnage, Bret Easton Ellis fait de Patrick Bateman un pur fan de pop, théoricien de surcroît. Outre les nombreux groupes cités dans le roman (U2, Talking Heads...), trois chapitres extrêmement documentés sont dédiés à Genesis, Whitney Houston et Huey Lewis and the News, soit les figures de proue des charts américains dans les années 80. Définie par l'apparition du 45 tours, la pop est née dans les années 50. Fusion du gospel et des chants protestants traditionnels, ce style de chanson est caractérisé par une production industrielle (destinée par nature à toucher un large public), leur courte durée (3 minutes en moyenne) et une brève carrière commerciale. Fugitif symbole de l'air du temps, la pop c'est la mode du moment.

La question était de savoir si le film de Mary Harron serait fidèle à la fixation obsessionnelle de son anti-héros pour la pop. La réponse est oui : «Hip to be Square» de Huey Lewis, «Sussudio» de Phil Collins et une version instrumentale d'un tube de Whitney Houston, «The Greatest Love of All» accompagnent bel et bien les scènes de meurtres et de sexe commis par Bateman. Ces icones pop étaient-elles au courant que leurs chansons illustreraient de telles images ? Huey Lewis de donne aucun commentaire. Tony Brown, le manager de Phil Collins, défend son artiste : *«Phil n'a pas fait le lien lorsqu'il a donné son accord. Il n'y a dans ses paroles et sa musique aucune violence»*. Quant au manager de Whitney Houston, il attend de voir : *«Comme ils n'utilisent pas la version de Whitney et qu'elle n'a pas écrit la chanson, ils ne sont pas venus nous demander quoi que ce soit. Cependant, si le public perçoit ce morceau comme une chanson de Whitney, je n'hésiterais pas à appeler son avocat pour savoir ce qu'il en pense»*.
Bien au-delà des problèmes d'éthique, Huey Lewis, Phil Collins et Whitney Huston doivent surtout se demander si **American Psycho** leur fera une bonne ou une mauvaise publicité !

■ A. D.P. ■

batewoman

MARY HARRON

A sa parution au début des années 90, on a dit de «American Psycho» que c'était le roman d'horreur le plus terrible jamais publié, en laissant de côté l'aspect «satire sociale» voulu par l'auteur. Le film semble souffrir aujourd'hui du même problème, non ?

Ce n'est pourtant pas faute de dire partout qu'**American Psycho** n'est pas qu'un film de genre classique. Quand j'ai lu le livre en 91, j'ai trouvé que c'était la première œuvre qui captivait l'absurdité des années 80 : la compétition obsessionnelle, la fixation dérangeante pour les marques de luxe, la folie autour des restaurants prestigieux... Bref tout ce qui faisait cette culture de la vacuité, dont les héros étaient les jeunes «turcs» de Wall Street, ceux que Tom Wolfe a appelés dans «Le Bûcher des Vanités» Les Maîtres de l'Univers. J'ai trouvé qu'avec «American Psycho», Bret Easton Ellis avait réussi une satire parfaite de cette société-là à l'intérieur d'un excellent bouquin d'horreur. Je tenais absolument à respecter cet équilibre. Par exemple, le roman alterne les scènes d'ultra-violence avec des chapitres entiers sur l'analyse discographique par Bateman de ses chanteurs préférés. D'après moi, ces passages décrivaient autant la monstruosité intérieure du héros que les abominations qu'il commettait. Dans le film, j'ai intégré ces monologues sur la pop music aux scènes de meurtres. Avant que Bateman s'acharne sur ses victimes, il leur raconte ce qu'il pense de Whitney Houston ou de Phil Collins. C'était je pense une manière cinématographique de recréer le malaise ressenti à la lecture du roman.

Le roman a longtemps été considéré comme une apologie du machisme, et nombreux sont ceux qui ont été surpris de vous retrouver vous, une femme, à la tête de cette adaptation. Pensez-vous qu'*American Psycho* aurait été différent s'il avait été réalisé par un homme ?

Sincèrement, oui. Mais je n'ai jamais considéré le livre comme machiste. Comme tout ce qu'aborde Bret Easton Ellis dans «American Psycho», le machisme y est traité avec une grande ironie. Je ne sais pas si cette ironie aurait pu être portée à l'écran par un homme. Dans le cinéma, ils sont rares, les réalisateurs capables de prendre assez de recul pour se moquer de la gent masculine. Quand j'ai failli être dépossédée du film au profit d'Oliver Stone, j'étais catastrophée. Il n'y a pas de réalisateur plus macho que Stone. C'est parfait quand il fait **L'Enfer du Dimanche**, mais cela aurait été un désastre avec **American Psycho**. Je crois qu'un point de vue féminin permet de prendre le recul nécessaire pour pouvoir se moquer du machisme de Bateman. Le film est un portrait masculin d'une sauvagerie plus grande que ce qu'un homme aurait fait. Quant aux personnages féminins, disons juste que nous leur avons donné plus d'importance et de dimension que Bret Easton Ellis dans le roman.

On a longtemps pensé que «American Psycho» serait inadaptable au cinéma à cause de sa violence. Votre adaptation est-elle l'un des films les plus violents jamais faits ?

Oh, non, loin de là. Comparé à la plupart des productions hollywoodiennes, **American Psycho** n'est pas si violent que ça. Nous savions dès le départ que si nous suivions à la lettre Bret Easton Ellis sur ce terrain, nous nous retrouverions au bout du compte simplement avec un slasher ultra-gore. Il ne serait alors rien resté de la terreur qu'inspire Bateman chez ses victimes et nous tenions à tout prix à éviter cela. Attention, **American Psycho** reste une film violent qui décrit les agissements d'un impitoyable serial killer. En supprimer toute violence graphique aurait relevé de la pire des hypocrisies, mais cette violence n'est pas l'élément central du malaise que fait naître les agissements de Bateman chez le spectateur. Le principe consistait à placer la terreur hors champ, comme la vision de ce cintre tordu avec lequel Bateman rejoint les prostitués au lit : je laisse au spectateur le loisir d'imaginer l'utilité de cet étrange accessoire. C'est souvent beaucoup plus efficace que n'importe quel séquence sanglante.



■ *Mary Harron sur le tournage d'***American Psycho** ■

Qu'est-ce qui vous a fait penser que Christian Bale serait le parfait Patrick Bateman ?

Appelez ça une intuition, si vous voulez. Je l'ai tout de suite vu dans la peau de Bateman, malgré son accent anglais et sa tenue relax le jour de notre première rencontre. Et puis, Christian est un monstre de travail. Il s'est préparé pendant des mois au rôle. Il s'est imposé un régime alimentaire strict, il s'est forgé un corps d'athlète au gré de séances d'exercices incroyablement exigeantes. Il a aussi travaillé des semaines entières avec un «dialogue coach» pour acquérir une parfaite élocution, «l'accent Wall Street» comme il aimait à le définir. Il s'est préparé de façon si rigoureuse que quand il est arrivé sur le plateau le premier jour, il avait totalement créé le personnage de Bateman. Il n'y avait pratiquement plus besoin de le diriger. Sur le plateau, l'équipe l'avait affectueusement surnommé «le Robot». Sa continuité était impeccable et il n'a jamais oublié un seul de ses dialogues. Sans lui, **American Psycho** aurait été un tout autre film.

■ Propos recueillis par **Didier ALLOUCH** ■

Lire également article et interview de Mary Harron dans *Impact* n°84.

■ *Un bandeau de glace au réveil : un serial killer très soucieux de son apparence !* ■

Des «cuisines de l'enfer» à «l'oasis de paradis», parcours d'un ambulancier en pleine crise de foi...

■ *Au milieu de «l'Oasis», Frank Pierce (Nicolas Cage) fait l'expérience de la béatitude* ■

À TOMBEAU OUVERT

Un stéthoscope autour du cou, qui se balance tel un chapelet, Nicolas Cage interprète dans le nouveau film de Martin Scorsese un ambulancier dépressif, embrassant jusqu'au point de rupture la souffrance de ses pairs, perdu dans une Babylone hantée par la mort. Une incarnation à peine retouchée du prêtre, du pénitent et du prêcheur que le réalisateur le plus estimé au monde a toujours souhaité devenir.

Oui, ce n'est plus un secret pour personne : Martin Scorsese a d'abord voulu porter la soutane. Le jeune italoaméricain (tel qu'il l'écrit, sans trait d'union), bercé par les valeurs de la chrétienté, pensait en effet pouvoir guérir ses angoisses dans le recueillement des paroisses, avant qu'un ultime sursaut de clairvoyance ne lui fasse réaliser la nature de sa passion pour le cinéma. Frappé dès sa plus tendre enfance par les couleurs foudroyantes et lascives du **Duel au Soleil** de King Vidor, Scorsese n'a eu de cesse de contempler l'écran géant, fasciné par sa profonde vérité née du mensonge et de l'artifice. Il n'a eu de cesse de contempler dans ce gigantesque miroir la réalisation de ses propres angoisses. Que le cinéma de Scorsese soit tout entièrement dévoué à la thématique chrétienne n'est pas, comme on pourrait parfois le supposer, une coquetterie d'analyse critique. Non. Scorsese est entré au cinéma comme on rentre dans les ordres, avec la conviction qu'au bout d'un chemin de croix long, douloureux, expiatoire, se trouvait la clé de sa rédemption. Oppressé par l'asthme, tiraillé par l'incompatibilité apparente de ses origines et de son identité véritable, inhibé par la violence dont il était témoin, paranoïaque déclaré, cette bombe à retardement était tout simplement condamnée, non pas à aider les autres, mais à se révéler en traversant ses propres enfers. Ainsi, Scorsese se sera retrouvé à la croisée des chemins, de loin le point le plus intéressant, celui où la croyance en une force supérieure devient littérature (en l'occurrence cinéma) et révèle sa nature profondément humaine.

Il était presque couru d'avance que le livre de Joe Connelly, «Bringing out the Dead», finisse par lui tomber entre les mains. C'est le producteur Scott Rudin qui flaira la conjugaison parfaite alors que le roman était encore sous forme d'épreuves et le fit aussitôt lire à son copain Marty. Ancien ambulancier, Connelly y décrivait son expérience de la grande Babylone new-yorkaise, conjuguée à ses angoisses catholiques, et comment ce cocktail explosif avait progressivement eu raison de son équilibre. Dépressif mais clairvoyant, désespéré mais animé d'un humour presque salvateur, le style de Connelly ne pouvait passer inaperçu. En seulement quelques pages, l'auto-flagellé du corps médical a conquis le cœur du cinéaste pénitent, et le réalisateur sait qu'il tient là le sujet de son prochain film. Ayant conclu sa saga sur la mythologie socio-économique américaine (**Les Affranchis**, **Casino**), et après sa digression bouddhiste (**Kundun**), Scorsese pense qu'il est temps de retourner à la ville qui a vu naître sa vocation, suivi sa lente maturation. En effet, plus de la moitié de ses œuvres ont pour cadre New York, qu'il s'agisse du Little Italy de **Mean Streets** (1973) — reconstitué en partie à Los Angeles, des quartiers du Bronx qu'arpente Travis Bickle dans **Taxi Driver** (1975), des boulevards huppés où se perd Jerry Langford dans **La Valse des Pantins** (1983), de la jungle «hype» mais dangereuse d'**After Hours** (1985), de la grosse pomme émergente du **Temps de l'Innocence** (1993), sans oublier bien sûr ni **New York New York** (1977), ni **New York Stories** (1989). L'homme ne filme que ce qu'il connaît le mieux, une preuve supplémentaire à verser au dossier de son honnêteté formelle (il y reviendra d'ailleurs prochainement pour le **Gangs of New York** qu'il répète en compagnie de Leonardo Di Caprio).

Pourtant, à l'inverse d'un Woody Allen qui ne cesse de chanter son pâté de maison, Scorsese n'a jamais cherché à promouvoir une ville qui le fascine, certes, mais qu'il redoute tout autant. «*J'ai grandi dans le Lower East Side et j'ai toujours été un authentique paranoïaque*» avoue-t-il. «*J'avais l'habitude d'être extrêmement prudent lorsque je marchais dans la rue. Je guettais l'attitude des gens, leur manière de déambuler, de venir dans ma direction, et j'en concluais le meilleur moyen de les éviter et de m'éclipser. J'ai grandi dans la peur*». Joe Connelly a lui exercé pendant neuf ans dans le quartier de Hells Kitchen, littéralement Les Cuisines de l'Enfer, et les termes par lesquels il décrit la ville ne nous sont pas totalement étrangers. «*Les films de Scorsese ont influencé de manière subconsciente ma façon de décrire la ville*» admet-il. «*Nos impressions de New York viennent de ceux qui l'ont la mieux décrite, et en partie de Scorsese. Lorsque vous parlez de cette ville, vous ignorez ce qui vient de vous et ce qui vient de lui*».

Ayant arrêté son choix sur le roman de Connelly, Scorsese commandite presque immédiatement un script à son compagnon de route, son alter-ego de la dépression mystique, Paul Schrader, déjà auteur pour lui d'un mémorable **Taxi Driver**, d'un exemplaire **Raging Bull** et d'une confuse **Dernière Tentation du Christ**. Il faut croire que ce dernier répond présent et que la traversée des enfers de Connelly l'interpelle, puisqu'en ■ ■ ■



■ *Au purgatoire de l'hôpital, Frank refuse à Noel (Marc Antony) l'eau qu'il réclame* ■

■ ■ ■ seulement trois semaines il rend Scorsese un «final draft» prêt-à-filmer. Dans celui-ci, Connelly s'appelle Frank Pierce et opère donc comme ambulancier dans le district d'Hells Kitchen. Sérieusement fragilisé par l'accumulation de morts des derniers mois, il voit errer dans les rues qu'il arpente les fantômes de ceux qu'il n'a pas pu sauver, et notamment celui de Rose, une ado junkie qui l'accuse de l'avoir laissée périr. Hanté par cette image, Frank ne dort plus, donne dans l'absentéisme, et fait à peu près tout ce qui est en son pouvoir pour se faire virer. Peine perdue étant donné les sous-effectifs sur lesquels jongle la compagnie pour laquelle il travaille. Bon an mal an, le héros dépressif rempile pour trois nuits, avec trois coéquipiers différents (John Goodman, Ving Rhames, Tom Sizemore). Sa première intervention le met en présence d'un père de famille victime d'un arrêt cardiaque. Si Frank parvient à miraculeusement le maintenir en vie (en lui faisant écouter du Frank Sinatra), c'est dans un état végétatif qu'il amène le vieil homme à l'hôpital d'Our Lady of Perpetual Mercy, où il restera entre la vie et la mort pour les heures à venir. Ainsi, Frank va commencer à côtoyer Mary Burke (Patricia Arquette), l'étrange fille du mourant, et espérer trouver auprès d'elle le calme auquel il aspire. Mais cette Marie-là n'est pas forcément celle de Joseph (...Connelly of course), et même si elle semble mener Frank vers un but, une révélation, elle n'est peut-être qu'un simple relais.

«C*'est l'histoire d'une crise de spiritualité. Un temps durant, cet homme a trouvé la joie en ramenant les gens à la vie, mais depuis quelques mois, ces gens ne reviennent pas*» confirme Scorsese. «*S'il doit être une sorte de Dieu, il préfère être le bon Dieu, celui qui ramène les âmes. Il ne veut pas être le Dieu des Enfers, et il ignore même s'il demeurera quoi que ce soit jusqu'au lever du jour*». Premier et unique choix de Scorsese pour incarner ce personnage biblique à l'écran, Nicolas Cage a accepté de faire une entorse à ses salaires aujourd'hui démesurés pour s'adapter au budget de 30 millions de dollars alloué par *Touchstone*. Mais si le choix de Cage se réfère inévitablement au personnage de Ben Sanderson, l'alcoolo sublime de **Leaving Las Vegas**, Scorsese avoue avoir surtout été frappé par son interprétation incroyablement nuancée (et largement sous-estimée à Hollywood) dans le **Volte/face** de John Woo. Suivant l'exemple de sa star et de son scénariste, le réalisateur se sera même offert une virée en compagnie de Connelly, dans son ancien véhicule de fonction. Ce dernier lui fera traverser la nuit de Hells Kitchen en lui rapportant les multiples anecdotes brillantes, brutales, exaltées ou dépressives qui ont nourri son chemin de croix. Refaire vivre à l'écran les escapades à grande vitesse du «taxi à gyrophare» de Joe Connelly ne va pourtant pas s'avérer une tâche des plus faciles. Sous la juridiction du maire Giuliani, la ville de New York a été entièrement reliftée. Les clodos ont quitté allées et trottoirs, et la criminalité a chuté vertigineusement (remplacée, il est vrai, par l'augmentation conséquente de la violence policière). Sur ses soixante jours de tournage, **A Tombeau Ouvert** va nécessiter pas moins de deux mois de présence, de nuit, dans des rues que le chef décorateur Dante Ferretti et Bob Guerra vont reconstituer consciencieusement, tel un décor de film d'époque (un panneau nous prévient d'ailleurs que l'histoire se déroule au début des années 90).

Lorsqu'il décrit l'atmosphère de ces rues au mois d'août, Scorsese n'hésite pas à évoquer franchement le nuage de pestilence qui s'abat sur les nouveaux nés dans **Les Dix Commandements** de Cecil B. De Mille, un de ses traumatismes d'enfance. Cette vision d'un brouillard mortel, enveloppant, coloré, avait déjà été largement employée dans **Taxi Driver**, une œuvre avec laquelle **À Tombeau Ouvert** a souvent été comparée. Si l'évocation du triptyque Scorsese/Schrader/New York n'est pas totalement étrangère à cette comparaison, il faut pourtant y rajouter l'utilisation incontournable du véhicule, cette allégorie du travelling qui offre une vision à la fois étendue et partielle des trottoirs de la ville et leur confère une aura quasi-fantastique. Le réalisateur comprend cette évocation mais tente de la modérer : «***Taxi Driver** a été fait il y a vingt-cinq ans et nous sommes aujourd'hui un peu plus mûrs, adoucis. Nous avions, Paul et moi, 31 ans, nous en avons aujourd'hui 56. Au lieu de chercher à tuer les gens, notre héros tente dorénavant de les sauver*».



■ *Frank et Mary (Patricia Arquette) : l'inévitable «Pieta»...* ■

■ *Première rencontre interrompue par l'autodestructeur Noel* ■

L'expérience de la dépression qu'ont connu à la fois le réalisateur et son scénariste s'avérera utile dans l'élaboration des caractères des coéquipiers de Frank. Face au héros, incapable de s'isoler de la douleur du monde, ils représentent ouvertement trois façons de s'en accommoder, de lui résister. Larry (John Goodman) survit grâce à son désengagement : *«Frank et lui sont coincés dans une forme de mauvais mariage»* explique son interprète. *«Il ne comprend pas Frank. Il pense que ce dernier est fou et il n'a aucune envie de le rejoindre au pays des cinglés. Il se focalise sur son prochain repas pour s'assurer de rester à la surface des choses»*. A sa suite, Marcus représente le choix de la foi. Ving Rhames, qui lui donne ses traits avec un enthousiasme communicatif, le résume en une simple formule : *«Il s'est simplement fait à l'idée que chacun est condamné à quitter cette planète»*. Enfin, Tom Sizemore interprète le troisième archétype, le sociopathe Tom Walls, qui répond à l'agression perpétuelle par une violence incontrôlée : *«Lorsque je faisais mes recherches»* explique Sizemore, *«un des ambulanciers m'a dit : On est des cafards ! On s'adapte ou on crève. On voudrait sauver des vies mais l'essentiel de notre job consiste à ranger des cadavres dans des sacs plastiques»*.

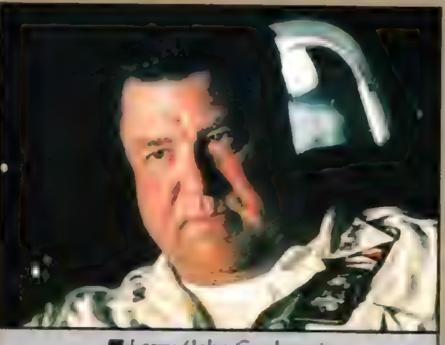
Une déclaration brutale mais pas si éloignée des monologues de Frank, où celui-ci se demande s'ils ne sont pas en définitive, non des sauveurs, mais de simples témoins de la mort qui hante les rues. Le héros tente bien de raisonner, de justifier ces morts avant de se demander, tout bêtement, si Dieu a un plan. Mais si les Voies du Seigneur restent impénétrables, dans **A Tombeau Ouvert**, en tout cas, le Seigneur a une Voix, celle qui s'exprime au travers de la CB des ambulanciers. Dans sa version féminine, c'est la chanteuse Queen Latifah qui lui prête ses vocalises, et c'est Scorsese lui-même (Dieu sur le plateau) qui prend en charge les intonations masculines.

Si les scènes de rues bénéficient d'un soin particulier et servent de fil conducteur au récit, Scorsese s'attarde pourtant plus en détail sur l'épicentre de la folie, l'hôpital où s'achèvent les «courses», mais aussi et surtout l'appartement du dealer Cy (Cliff Curtis) où Frank tente de soigner son mal (le «4 heures du mat' de l'âme» comme le définit Scorsese). Un lieu de luxe et de volupté que les toxicomanes appellent l'Oasis. Sur ces deux lieux, l'hôpital et l'Oasis, plane l'ombre obsédante de Mary Burke, personnage faussement effacé et scénaristiquement incontournable. Car, à l'image de la Cybill Shepherd de **Taxi Driver**, de Cathy Moriarty dans **Raging Bull**, de Rosanna Arquette dans **After Hours** et de Sharon Stone dans **Casino**, la femme reste aux yeux de Scorsese un instrument de la tentation, un être auquel le héros attribue sans retenue des qualités angéliques mais qui porte en lui les germes de sa future perte. Patricia Arquette, comme sa sœur quinze ans plus tôt, n'échappe pas à cette règle. Réminiscence de la toxicomane que Frank s'accuse d'avoir laissé mourir, elle est tour à tour ange, démon, femme au foyer et putain (appréciez à ce titre leur premier échange «au calme» à l'hôpital, où, par le truchement d'un découpage étonnant, un «ange» passe). L'image de Frank rejoignant Mary dans le calme voluptueux de l'Oasis renvoie inévitablement à une autre image forte, celle de Jésus contemplant Marie Madeleine s'adonner à la prostitution dans **La Dernière Tentation du Christ**.

Car s'il est un film de Scorsese auquel **A Tombeau Ouvert** fait réellement écho, c'est bien à ce dernier, à la fois dans sa multitude d'effets violemment psychédéliques, mais aussi tout simplement dans sa thématique initiale, celle de l'homme qui expie les péchés du monde. Qu'on ne s'étonne donc pas de voir Ving Rhames prier (non sans humour) pour ressusciter un Lazare de boite de nuit. Qu'on ne s'étonne pas de voir Frank faire l'expérience d'une véritable illumination après avoir ingurgité des cachets prohibés. Qu'on ne s'étonne pas de le voir prostré près de Cy, alors que ce dernier, empalé (crucifié ?), évoque sa conception très personnelle de la paix et de l'amour, tandis qu'un feu luminescent descend du ciel. Cette volonté de christianiser la quête de Frank passe même par de véritables coups de matraque, témoin cette scène où Frank et Marcus assistent carrément à l'accouchement d'une vierge dans un entrepôt désaffecté, sorte de crèche nouvelle formule. Si le procédé est casse-gueule et ne manquera pas de pousser certains spectateurs à la révolte, il rappelle aussi que Scorsese ne filme jamais en professionnel consciencieux et sûr de lui, mais qu'il se met bel et bien en danger à chaque fois qu'il agrippe une caméra, expérimentant jusqu'à l'épuisement, avec tous les risques que cela comporte dans son rapport au public.


■ Dans la jungle d'Hells Kitchen, Frank Pierce a atteint son point limite ■

La construction en trois actes (trois nuits, trois coéquipiers) suggérait une structure narrative des plus classiques. A tort, car **A Tombeau Ouvert** choisit d'emprunter sans hésitation les voies tortueuses de la chronique. Une accumulation d'épisodes dont l'ordonnancement chaotique espère évoquer le trouble de son personnage principal. Ni climax ni épilogue, le film laisse en fait à son spectateur le soin de conclure le drame lui-même, sur la note émotionnelle que son esprit s'est de lui-même accordé. Ce choix ne lui garantit pas forcément l'approbation du plus grand nombre, et c'est fort regrettable. **La Dernière Tentation du Christ** avait marqué, pour son réalisateur, la fin d'une auto-analyse, et avait inauguré, avec **Les Affranchis**, son ouverture décomplexée au monde, un élargissement du point de vue qui, est-ce un hasard, allait subitement le faire passer à l'utilisation du cinémascope. Peut-être qu'à sa manière, **A Tombeau Ouvert** conclut, sur une note suspendue, un autre chapitre dans la carrière exceptionnelle de son auteur. A suivre...


■ Larry (John Goodman), celui qui a choisi l'apathie... ■


■ Marcus (Ving Rhames) en plein gospel de la résurrection ■

■ **Rafik DJOUMI** ■

Gaumont Buena Vista International présente Nicolas Cage dans une production **Touchstone Pictures/Paramount Pictures** *À TOMBEAU OUVERT* (*BRINGING OUT THE DEAD* – USA – 1999) avec Patricia Arquette - John Goodman - Ving Rhames - Tom Sizemore – Marc Anthony – Cliff Curtis – Mary Beth Hurt – Cynthia Roman - Cullen O. Johnson **photographie de** Robert Richardson **musique de** Elmer Bernstein **scénario de** Paul Schrader d'après le roman de Joseph Connelly **produit par** Scott Rudin & Barbara De Fina **réalisé par** Martin Scorsese

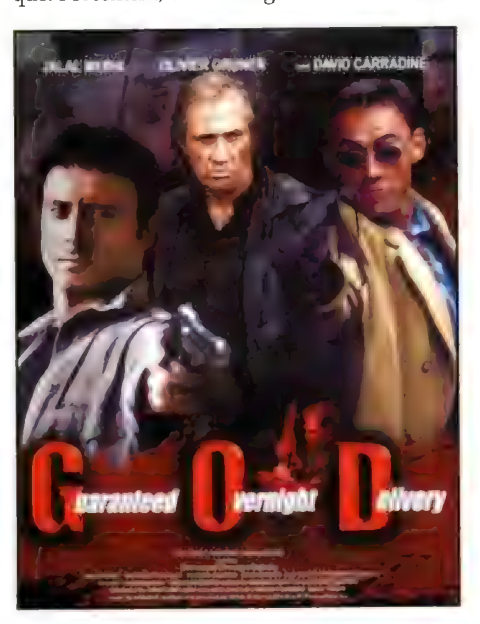
12 avril 2000 **2 h 01**

American Film Market 2000

La revanche des B-movies

Contrairement à Cannes, Los Angeles n'abrite aucun Festival, aucune section parallèle, mais tout simplement un Marché du Film, c'est-à-dire un lieu où pendant une semaine, les distributeurs du monde entier viennent faire leurs emplettes, pour ramener chez eux des produits estampillés B et Z, comestibles avant tout en vidéo. Situé dans un luxueux hôtel de Santa Monica, en bord de mer, où les chambres font place à des bureaux spécialement agencés pour signer des contrats, l'AFM compte à peu près 250 compagnies différentes qui viennent montrer une centaine de films et annoncer un millier de projets. C'est l'occasion de voir des titres aussi différents que REINDEER GAMES, le nouveau John Frankenheimer, ou EPICENTER, la dernière production P.M. Entertainment, de croiser dans le grand salon Jim Wynorski, Fred Williamson et Frank Zagarino en train de prendre un verre, et de se rendre compte, le temps d'une semaine, de l'importance de la série B dans cette industrie généralement dominée par les grosses productions hollywoodiennes. Visite guidée de cette manifestation des plus dépaysantes...

Chez *Amsell Entertainment*, une société fondée par Alan M. Solomon (transfuge de *Shapiro/Glickenhaus Entertainment* pour qui il avait supervisé **TC 2000** et **Talons of the Eagle**), on peut visionner les trailers des dernières productions, parmi lesquelles **Airboss 4**, **The Cutoff** et **Black Friday** (cf. interview Gary Daniels). Des films qui affichent une bonne volonté évidente malgré les conditions précaires de tournage. C'est aussi l'occasion de croiser Jalal Merhi, un ancien diamantaire reconverti en star du film d'action bon marché, qui est venu promouvoir **G.O.D. (Guaranteed Overnight Delivery)** de Dean Rusu. Entouré du Français Olivier Gruner et du vieux scarabée David Carradine, Jalal Merhi incarne Ray Stanton, un agent de la sécurité devenu coursier qui accepte de livrer un paquet non identifié sans poser de question. Lorsqu'il se rend compte que le colis renferme une femme destinée à devenir l'esclave d'un riche client, il s'insurge contre ses employeurs et découvre que ce sont les mêmes qui ont tué sa femme lors d'un braquage de banque. Forcément, il voit rouge.



Localisé juste en face d'*Amsell Entertainment*, le gang *Troma* amuse la galerie avec son folklore habituel. Des Tromettes dans une tenue minimale prennent la pose devant un Toxic un peu mou qui s'est improvisé photographe, une équipe de joyeux troubadours vous accueille les bras ouverts dans la pagaille et la bonne humeur, et Lloyd Kaufman, grand pacha du milieu, convie tout le monde à assister au spectacle, chaque midi sur le parvis de l'hôtel. Une représentation très bruyante pourtant limitée à un joueur d'accordéon grimé en Turc, entouré des mêmes Tromettes pas plus habillées et du Toxic engourdi. Eux ne sont pas seulement venus pour vendre des films, mais aussi pour mettre le feu ! C'est ça l'esprit *Troma*, à l'image de leurs productions, trash de chez trash et gore de chez gore. Outre **Terror Firmer**, le chef-d'œuvre autobiographique de Lloyd Kaufman, Troma présentait également l'anthologie carcérale **Hellblock 13** de Paul Talbot (bimbos dégénérées, zombies décomposés et matons décapités au programme), le western féministe **Rowdy Girls** de Steve Nevius (les fugitives Shannon Tweed et Deanna Brooks essaient d'échapper à la méchante Julie Strain, une macho woman qui manie le fouet avec dextérité), et surtout **Legend of the Chupacabra**, un faux documentaire dans la lignée du **Projet Blair Witch**, ficelé par Joe Castro. Trois étudiants en cryptozoologie partent à la recherche du Chupacabra, une créature d'origine inconnue qui décime le Sud du Texas en se nourrissant de chair humaine et de sang de bouc (?). Avec ses maquillages grotesques et ses tripailles achetées au kilo chez le boucher du coin, **Legend of the Chupacabra** ne déroge en rien à la formule instaurée il y a maintenant 25 ans par les créateurs de **Toxic Avenger**.

Quelques mètres plus loin se trouve *American World Pictures*, le quartier général de Mark Lester, qui tourne désormais six films par an. Le teint blême, l'air désemparé, le réalisateur déchu de **Class 84** et **Commando** n'a pas l'air dans son assiette. Il faut dire qu'un distributeur espagnol ayant pré-acheté **The Base 2**, film d'action militaire avec Antonio Sabato Jr et James Remar, vient de lui envoyer sans mâcher ses mots qu'il était hors de question qu'il paie une telle somme (quelques dizaines de milliers de dollars) pour *«cette grosse merde»*. Il aurait dû se méfier, car le premier **The Base**, **L'Honneur d'un Soldat** ici, n'était déjà pas terrible... Déçu, Mark Lester pourra essayer de lui refiler en échange le polar **Sacrifice**, dans lequel Michael Madsen part en Afrique du Sud à la poursuite du meurtrier de sa fille, ou le thriller **Blowback**, avec Mario Van Peebles, qui s'oriente autour d'un serial killer dont les méthodes rappellent étrangement celles d'un autre assassin, décédé lors d'une expérience gouvernementale qui a mal tourné.

En passant devant le repaire de *Santelmo Entertainment*, difficile de ne pas être attiré par ce flyer qui expose allégrement les formes d'une bombe pulpeuse. Celles du mannequin Amber Smith, aper- ■ ■ ■



■ *Legend of the Chupacabra : le «Projet Beurk Witch» de Troma* ■

Série B comme Business

GROS PLAN SUR U.F.O.

Réalisateur de FINAL EXPERIMENT, A.P.E.X. et DIGITAL MAN, Phillip Roth fonde U.F.O. (United Film Organization) en 1995 en association avec l'acteur Kenneth Olandt (LEPRECHAUN, Star Trek Next Generation), et suite à un désaccord avec ses précédents employeurs, les dirigeants de Green Communications. A l'origine conçue par ces deux passionnés d'ordinateurs et d'images digitales comme une société d'effets spéciaux, U.F.O. élargit très rapidement son champ d'action et se lance à part entière dans la production. Phillip Roth s'occupe de fabriquer les films pendant que Kenneth Olandt s'amuse à concevoir les visuels. Premiers titres à voir le jour : DARKDRIVE, TOTAL REALITY et PIÈGE DANS L'ESPACE. Des films de SF aux budgets modestes qui capitalisent sur des scènes d'action explosives à grand renfort d'effets spéciaux 3-D réalisés par leurs propres soins. Rentables, les productions U.F.O. connaissent un succès mondial immédiat, ce qui permet aux deux compères d'élargir la structure. Cinq ans seulement après sa création, U.F.O. développe aujourd'hui environ six projets dans l'année et occupe la première place sur le marché de la série B.

■ *Darkdrive : Tilda (Claire Stransfield), agent «très spécial» dans une dimension parallèle* ■

Entretien avec JEFFERY BEACH (Président de U.F.O.)

La série B d'action, Jeffery Beach connaît bien. Loin d'être un novice, il fait ses premières armes dans les années 80 au sein du studio Action International Pictures, dont les PATROUILLE DANS LA JUNGLE et autre FUTURE ZONE inondent le marché de la vidéo. En 1991, il rencontre Phillip Roth à l'occasion de deux films qu'il produit pour le compte de Green Communications, avant d'intégrer la compagnie Royal Oaks Entertainment, bientôt leader sur le marché avec des titres comme NUCLEAR ALERT, TERMINAL RUSH et MISSION SCORPIO ONE. Il rejoint U.F.O. en janvier 1998 et définit le style de la société : le film-concept. De quoi s'imposer comme le Jerry Bruckheimer du Bis !

Y-a-t-il une formule que vous appliquez à chacune de vos productions et comment définiriez-vous la politique d'U.F.O. ?

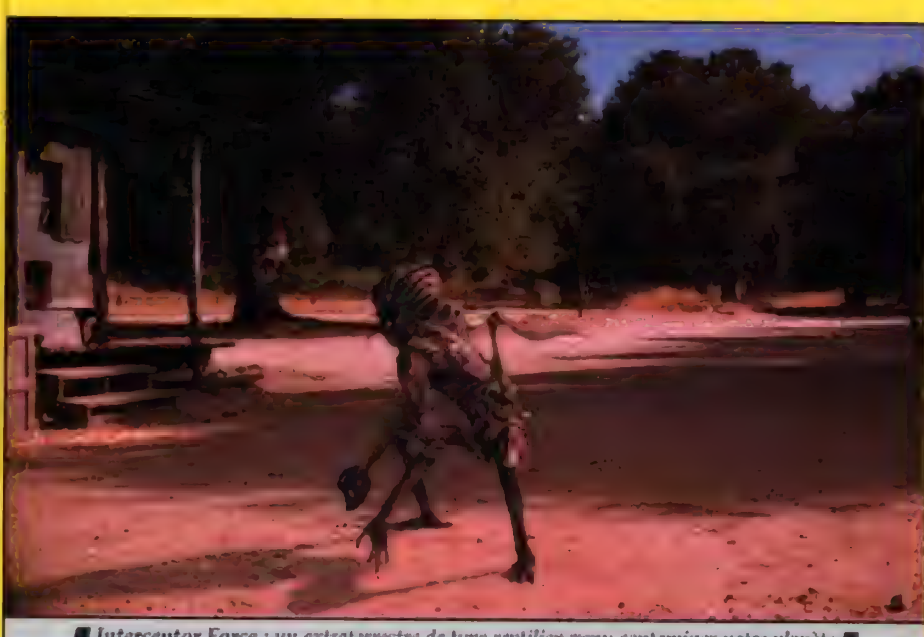
Je dirais qu'on fait des films d'exploitation modernes. On commence par réfléchir à un concept commercialement fort et on développe des histoires de film d'action ou d'aventure autour de cette idée. Comme un bateau de croisière assiégé par des terroristes qui coule en pleine mer dans **Escape Under Pressure**, un ouragan créé par un maniaque qui se déchaîne sur Los Angeles dans **Storm**, un avion supersonique saboté qui transporte des passagers et se crashe dans l'Océan Pacifique dans **Falcon Down**, ou encore une équipe de spécialistes qui se rend au centre de la Terre à bord d'une foreuse pour arrêter les catastrophes naturelles déclenchées par des essais nucléaires dans **Deep Core**. Chacun de nos films est pensé pour aborder plusieurs genres à la fois, et les effets spéciaux, réalisés en post-production par notre propre département, tiennent toujours une place importante. C'est précisément ce qui nous différencie des autres sociétés sur ce marché, qui continuent à produire des films d'action traditionnels. Même si dans nos films l'action est extravagante, ça n'est qu'un élément qui vient se greffer au concept de départ.

Vos films sont très ambitieux. Avec quels budgets travaillez-vous ?

Ça dépend des projets. En moyenne, un film coûte aujourd'hui entre 4 et 6,5 millions de dollars. Comme il nous arrive d'avoir les yeux plus gros que le porte-feuille, parfois la qualité s'en ressent. Mais nous essayons de faire de notre mieux pour que les acheteurs en aient pour leur argent. Très sincèrement, je pense qu'on fait des films de qualité, compte tenu des moyens dont nous disposons. Et contrairement à certaines compagnies, nous nous refusons de boucler des films dans l'urgence, en moins de trois mois. Par exemple, **Piège dans L'Espace**, qui est un de nos premiers titres produits pour moins de 3 millions de dollars, a mis un an à voir le jour. Il nous a fallu un mois pour tourner les prises de vue et le reste de l'année pour intégrer les effets spéciaux et finaliser le produit. **Piège dans L'Espace** compte 380 plans d'effets spéciaux, tous réalisés en 3-D à l'aide de nos palettes graphiques, sans miniatures ni animatroniques.

Vos premiers films étaient directement orientés vers la science-fiction, genre que vous délaissez aujourd'hui. Pourquoi ?

Dernièrement, il y a eu bien trop de mauvais films dans ce domaine, si bien que plus personne n'en veut. Nous sommes très attentifs à la demande. Maintenant, ce qui marche, ce sont les films catastrophe, un genre dans lequel nous investissons avec des ■ ■ ■



■ *Interceptor Force : un extraterrestre de type reptilien venu contaminer notre planète* ■

■ ■ ■ projets tels que **Daybreak**, où toute une rame de métro est coincée dans un tunnel suite à un tremblement de terre, ou encore **Crash Point Zero** et son Concorde qui s'écrase en haute montagne. Nous allons aussi faire quelques films fantastiques qui touchent au surnaturel avec **Epoch**, **New Alcatraz** et **Lost Voyage**. Mais peut-être qu'avec les sorties de **Mission to Mars** et **Battlefield Earth**, la science-fiction sera de nouveau à la mode. Le cinéma, c'est avant tout une question de tendances.

Puisque vous réagissez par rapport à la demande et étant donné qu'il vous faut un an pour compléter un film, vous n'avez pas peur de débarquer une fois l'effet de mode passé ?

On ne travaille pas comme ça. En fait, on trouve un concept et on écrit un synopsis qu'on va ensuite proposer à nos partenaires, les distributeurs du monde entier. S'il leur convient et qu'ils signent pour l'acheter, alors on commence à fabriquer le film. On ne tourne pas préalablement ce film en espérant qu'il leur plaise ensuite. C'est trop risqué. Le cinéma est devenu un véritable business où d'importantes sommes d'argent sont mises en jeu. La plupart de nos films sont donc pré-vendus dans les pays d'Asie et d'Europe de l'Est sur simple affiche, avant même que l'équipe ne soit constituée. C'est seulement après qu'on engage des scénaristes pour développer l'histoire avec nous, puis le réalisateur, le monteur... C'est pour cette raison que certains de nos films, comme **Virtual Space** ou **The Lost Treasure of Sawtooth Island**, n'ont encore jamais vu le jour. Lorsqu'on les a présentés dans différents marchés, personne n'était intéressé !

Comment choisissez-vous les réalisateurs et les comédiens avec qui vous travaillez ? Est-ce qu'ils doivent répondre à des critères précis ?

Pas forcément. La plupart du temps nous les obtenons par relations. Comme je suis dans ce milieu depuis longtemps, j'ai pu me faire pas mal de contacts. Certains réalisateurs sont de vieilles connaissances, d'autres sont d'anciens monteurs ou réalisateurs de seconde équipe. Matt Codd par exemple, le metteur en scène **d'Epoch**, a été responsable des effets spéciaux sur plusieurs films de Steven Spielberg et Tim Burton. Dans l'ensemble, nous sommes assez satisfaits des gens avec qui nous travaillons. En revanche, trouver les acteurs est beaucoup plus délicat. C'est ce qui nous pose le plus de problème, car il faut s'entourer de bons comédiens, et les bons comédiens coûtent cher. Mais j'ai toujours été convaincu qu'un mauvais film pouvait devenir intéressant à condition qu'il soit correctement interprété. Contrairement à la politique qui était en vigueur à *Royal Oaks*, nous nous efforçons de varier notre casting d'un film à l'autre. Ainsi, nous avons Luke Perry et Martin Sheen dans **Storm**, Rob Lowe dans **Escape Under Pressure**, William Shatner et Jennifer Rubin dans **Falcon Down**, Casper Van Dien, Robert Englund et Jenny McCarthy dans **Python**, Roy Scheider dans **Daybreak**... Pour l'instant, on ne s'en sort pas trop mal.


■ *Total Reality : le Lieutenant Rand (David Bradley, à droite) et ses mercenaires venus du futur* ■

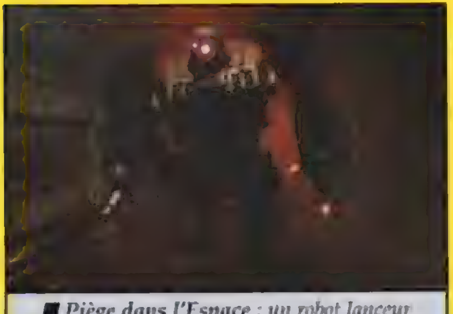
Est-ce difficile, pour une société comme *U.F.O.*, d'exister à Hollywood ?

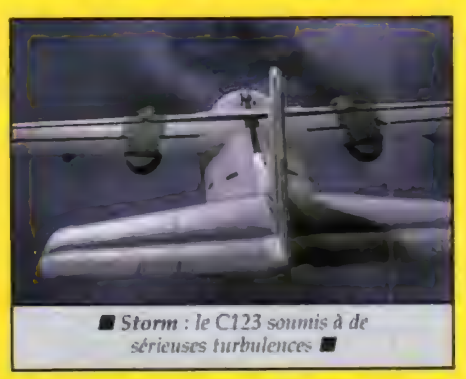
Bien sûr ! Le marché est saturé. Et faire un film, c'est comme jouer à la roulette. Je peux produire un film qui me plaira énormément et que vous n'aimerez pas du tout. Dans une comédie, une blague peut me faire rire et pas vous. C'est pour cette raison qu'on crée des concepts précis à l'intérieur de ce créneau de films de genre. Ainsi, avec des scènes d'action spectaculaires en plus, nos films sont calibrés pour plaire à un large public et marchent aux quatre coins du globe, en Europe comme en Asie. Mais il n'y a pas de miracle. Je crois que chaque film mérite son succès ou son échec. Aujourd'hui, si vous faites un bon film, vous gagnez de l'argent. S'il est mauvais, vous en perdez. C'est aussi simple que ça !

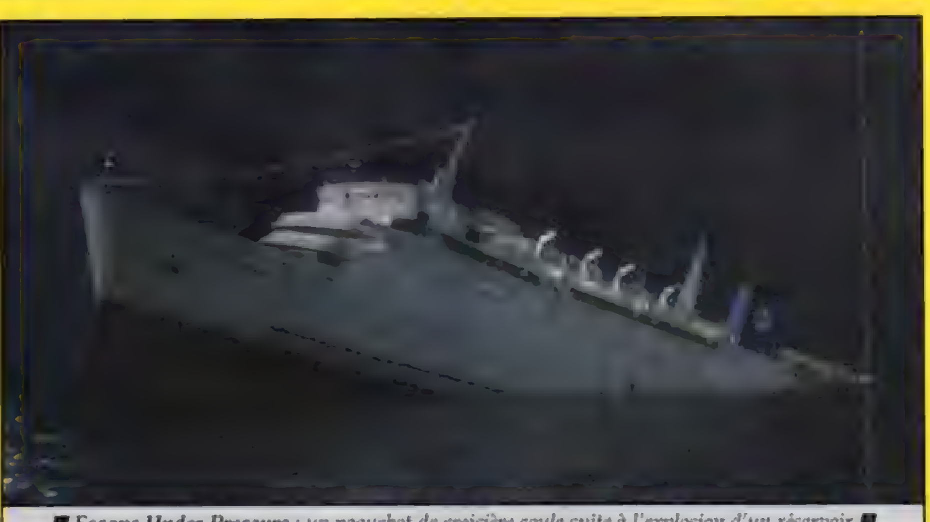
Qu'est-ce qui est le plus rentable pour vous, la télé ou la vidéo ?

Le marché de la vidéo conserve un certain potentiel, mais celui de la télé est aujourd'hui plus important. L'une de nos dernières productions, **Escape Under Pressure**, vient de passer en exclusivité mondiale sur *HBO*, ce qui est financièrement très intéressant. Nos films se vendent généralement dans le monde entier, sur les deux supports. Evidemment, certains territoires ne les achètent pas très cher, mais en cumulant toutes les ventes, on arrive à récupérer deux à trois fois le budget de chaque film.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Alexandre NAHON** ■


■ *Piège dans l'Espace : un robot lanceur de flammes au service de la Fédération* ■


■ *Storm : le C123 soumis à de sérieuses turbulences* ■


■ *Escape Under Pressure : un paquebot de croisière coule suite à l'explosion d'un réservoir* ■

FILMOGRAPHIE

1996 - **Darkdrive**/idem (Phillip Roth) *1997* - **Total Reality**/idem (Phillip Roth) - **Velocity Trap/Piège dans L'Espace** (Phillip Roth) *1998* - **Storm** (Harris Done) - **Virtual Girl** (Richard Gabai) 1999 - **Interceptors/Interceptor Force** (Phillip Roth) - **Mach 2** (Edward R. Raymond) - **Escape Under Pressure** (Jean Pellerin) - **Falcon Down** (Phillip Roth) - **Deep Core** (Rod McDonald) *2000* - **Python** (Richard Clabaugh) - **Daybreak** (Jean Pellerin) - **Epoch** (Matt Codd) - **Crash Point Zero** (Jay Andrews) - **New Alcatraz** (Rodney Rosene) - **Lost Voyage** (Christian McIntire) - **Mindstorm** (Mitchell Cox)

Quatre films *U.F.O.* sont d'ores et déjà disponibles en vidéo : **Piège dans L'Espace** (*Free Dolphin/Imatim Diffusion*), **Darkdrive**, **Total Reality** et **Interceptor Force** (*FIP/TF1 Vidéo*).



Rowdy Girls : *Julie Strain et Deanna Brooks en belles de l'ouest*



Epicenter : *les héros ont un (Richard) pepin*

■ ■ ■ que dans **L.A. Confidential** et maintenant star de **Midnight Hour**, où elle interprète l'animatrice radio Alex, menacée de mort par un auditeur anonyme. Histoire de se sentir en sécurité, elle s'envoie en l'air avec David, son supérieur et ancien petit ami de sa sœur Crystal, retrouvée assassinée une semaine plus tôt. Heureusement, la police enquê(quê)te... Un thriller érotique qui serait des plus banals s'il n'était réalisé par Emmanuel Itier, notre ancien correspondant à Los Angeles ! Le même produit également **Wild Flower** de David Michael Latt (**Killers**), un autre polar polisson qui débute par le décès d'un puissant millionnaire pendant qu'il copule avec une troublante sirène. Plus intéressée qu'effondrée, la famille du défunt décide de se réunir pour le partage des biens. Sur la route, le fils aîné vole au secours d'une auto-stoppeuse en difficulté et l'emmène avec lui pour se rendre compte qu'elle n'est autre que la machiavélique maîtresse du mort. Pas très original, mais émoustillant.

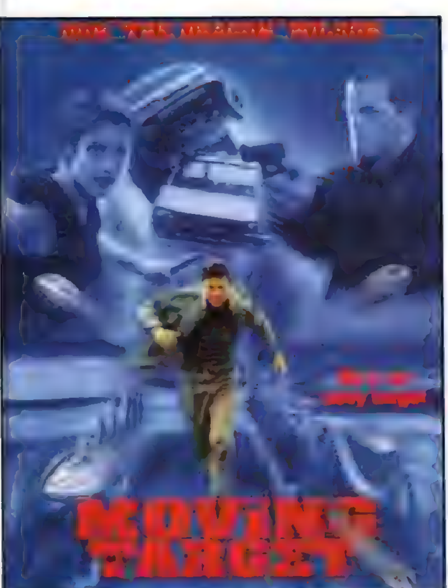
Pour pénétrer dans les bureaux de *Miramax*, aussi imprenables que Fort Alamo, il faut exhiber au minimum un badge de distributeur. Les journalistes sont bien gentils mais doivent rester dehors. *Miramax* n'est pas là pour le plaisir, mais pour faire du business. Idem pour assister à leurs projections, dont l'entrée est surveillée par un cerbère qui grogne à la vue d'une accréditation presse. Pour voir **Reindeer Games**, il faudra donc frauder. Le nouveau John Frankenheimer (**Ronin**), dans lequel Ben Affleck se fait passer pour le petit ami, mort en prison, de Charlize Theron et se retrouve forcé d'aider le frère de celle-ci à cambrioler un casino, doit sûrement valoir le coup. Mais on déchante rapidement, au bout d'une bobine en fait, devant cette aberration scénaristique dont les (trop) nombreux rebondissements finissent par décrédibiliser le projet entier. Mollement réalisé par un Frankenheimer de plus en plus académique, **Reindeer Games** progresse laborieusement jusqu'au gunfight final. La première page du dossier de presse invite les journalistes (qui ne sont, on le rappelle, pas conviés à la projection !) à ne pas dévoiler les différentes intrigues de l'histoire. C'est vrai qu'en résumant les cinq dernières minutes du film, il n'y aurait plus de raison pour le spectateur d'aller endurer les 85 premières.

Autre «major» dans cet univers qui fait avant tout le bonheur des éditeurs vidéo, *New Line* fait presque tâche en offrant au marché son quota de (vraies) stars. A savoir Jennifer Lopez dans le thriller **The Cell** et Robert De Niro dans le polar **15 Minutes**, des films qui ne sont pas tout à fait terminés. Plus généreux que *Miramax*, *New Line* accepte à peu près tout le monde à la projection de leur film fantastique **Final Destination**. Réalisé par James Wong, à l'origine de quelques-uns des meilleurs épisodes de ***X-Files*** et ***Millennium***, **Final Destination** envoie Devon Sawa (**La Main qui Tue**) et sa classe en voyage en France. Juste avant le décollage, à la stupéfaction du personnel de bord, il s'affole et quitte subitement l'avion accompagné de six de ses camarades, persuadé que celui-ci va exploser en plein ciel. Quelques secondes plus tard, la carlingue de l'engin et les passagers se retrouvent éparpillés sur le sol. Hanté par des visions prémonitoires, il anticipe la mort de ses proches, qui tombent comme des mouches au rythme d'un slasher. Bien entendu, personne ne le prend au sérieux, pas même le FBI qui pense être confronté à un psychopathe schizophrène (ils auraient dû confier l'affaire à Mulder). Gore et amusant, **Final Destination** est une série B calibrée pour une sortie estivale.

Chez *New Concorde*, la compagnie du vieux loup Roger Corman, il n'y avait pas grand-chose à se mettre sous la dent. Toujours aussi opportuniste, il ressort de ses étagères **Le Sang de l'Amazone**, réalisé par Luis Llosa il y a huit ans, et le gratifie d'un nouveau titre (**800 Leagues Down the Amazon** devient **Fire on the Amazon**) et surtout d'un nouveau visuel mettant en avant l'actrice Sandra Bullock (sans doute sans son consentement). Méthode efficace comme le confirme un certain engouement des acheteurs. Par contre, ils se sentaient beaucoup moins concernés par le **Moving Target** de Paul Ziller, même si le visuel repique une idée à **Matrix**, avec ses balles traçantes qui viennent perforer le titre. Film d'action nerveux et rondement mené, **Moving Target** raconte à quelque chose près l'histoire d'un mec qui n'a pas de chance, poursuivi par la police, des espions, des terroristes et des mafieux pour avoir offert à sa copine un cadeau qui ne lui était pas destiné. Pas mal pour un seul homme ! Heureusement, il s'agit du karatéka Don «The Dragon» Wilson, qui n'aime pas du tout perdre à la fin des films. Pour l'anecdote, Wilson a bien failli se retrouver au chômage depuis que ses amis Andrew Stevens et Elie Samaha ont fermé *Royal Oaks* (**Indian Ninja**, **Prophet**...) pour se concentrer sur des films plus prestigieux (**Battlefield Earth** avec Travolta, **Get Carter** avec Stallone et **Art of War** avec Wesley Snipes) produits désormais sous la bannière *Franchise Pictures*.

Si les films *P.M. Entertainment* ne connaissent plus les honneurs d'une distribution vidéo mais passent directement à la télé dans le cadre d'Hollywood Night, ça ne les empêche pas d'être toujours plus ambitieux. Ainsi, **Epicenter** de Richard Pepin montre des immeubles entiers de Los Angeles s'effondrer sous les secousses d'un tremblement de terre pendant que l'agent du FBI Traci Lords (si !) essaie tant bien que mal de convoyer le terroriste informatique Gary Daniels vers une prison fédérale haute sécurité. Puisque son employeur Jeff Fahey lui tourne le dos et la trahit, elle va faire équipe avec son prisonnier pour sortir vivante des décombres. Niveau action, Richard Pepin assure un max. Il l'a déjà prouvé au détour de **T-Force**, **Silencers** et **Y2K**, et récidive en agençant un nombre hallucinant de carambolages et une poursuite en tramway étourdissante donnant à elle seule un cachet certain à ce film catastrophe qui en met plein les mirettes. Quand vous déboulez dans leur double suite pour leur faire part de votre avis positif sur Epicenter, les représentants de *P.M.* en profitent pour vous présenter leurs deux nouveaux projets, **Firetrap** et **Layover**. Entre **La Tour Infernale** et **Piège de Cristal**, **Firetrap** s'oriente autour d'un simple vol qui tourne au vinaigre quand une tour de verre s'enflamme sous l'effet de charges explosives déclenchées plus tôt que prévu. De son côté, **Layover** montre un David Hasselhoff chaud lapin s'étreindre avec une belle blonde dans les pipi ■ ■ ■





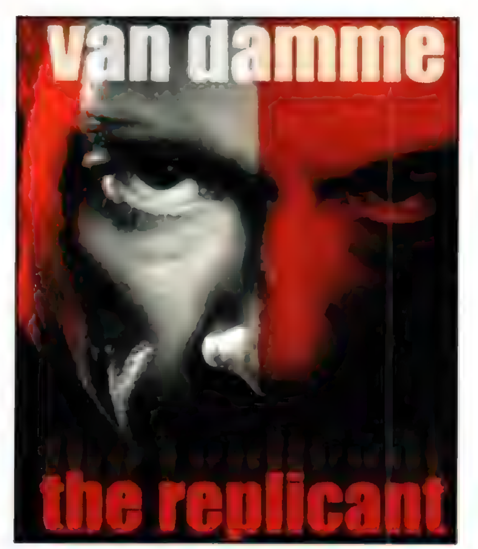


■ ■ ■ room d'un aéroport, pour se rendre compte que son mari, avec qui il a sympathisé lors d'un voyage d'affaires et qui l'a invité à passer la soirée avec eux, est un sacré barjot. Mauvais délire...

Fondée par des banquiers passionnés de cinéma de genre, *Annex Entertainment* gagne progressivement des parts de marché en proposant thrillers et films d'action aux budgets compris entre 3 et 7 millions de dollars, et fréquentés par une brochette de seconds couteaux. Ainsi, après Michael Madsen, Daniel Baldwin et Joe Mantegna dans **Fall : The Price of Silence**, on retrouve Fred Ward, Christopher Plummer, Rachel Ticotin, Virginia Madsen, Penelope Ann Miller et Kim Coates (ouf !) au générique de **All the Fine Lines** de John Bradshaw, qui décrit assez péniblement la chute vertigineuse d'un journaliste à la manque hanté par un secret pas si terrible que ça. Lorsqu'il accepte pour payer sa dette envers un ami, de cacher chez lui une soi-disant émigrée clandestine qui s'avère être une terroriste internationale recherchée par le FBI, il pense avoir trouvé le moyen de se refaire une conscience. Mais comme la fille est du genre bien roulée, blah blah blah... Dans les bureaux d'*Annex*, on s'amuse bien plus à regarder les visuels que les films eux-mêmes. Surtout celui de **High Water Mark**, actuellement en tournage, avec ses hélicoptères chargés de missiles qui survolent un barrage, cible d'un groupuscule terroriste qui compte le faire sauter, à l'aide d'ogives nucléaires dérobées à la barbe du gouvernement, afin d'inonder Las Vegas. Mais un as de l'informatique et une athlète plus musclée des bras que de la tête débarquent pour les en empêcher. De quoi ils se mêlent ?

Non loin d'*Annex* se trouve le pavillon de Charles Band, *Full Moon International*, qui ne brille plus autant que par le passé même si leurs films restent fun. Incontournable dans ce genre de manifestation, *Full Moon* arrive toujours la valise pleine de nouveaux titres excitants. Comme **Sideshow** de Fred Olen Ray, un remake moderne du **Cirque des Horreurs**, ou **The Horrible Doctor Bones** d'Art Carnage (bonjour le pseudo !) et **Ragdoll** de Ted Nicolaou, qui exploitent la vague récente de films rap. Dans le premier, un groupe ayant signé un contrat avec l'énigmatique Dr Bones est loin de se douter qu'il compte les utiliser pour dominer le monde, et dans le second, un jeune chanteur de 17 ans fait appel aux pouvoirs magiques de sa grand-mère, agressée par un gang local, pour la venger. La vieille prend aussitôt la forme d'une poupée vaudou et s'en va transformer les voyous en steaks hachés. Hilarant. Dans **Point Doom** d'Art Camacho (**Recoil** pour *P.M.*), une production *Dominion Entertainment* représentée par *Full Moon*, on retrouve Andrew Dice Clay, Ice T, Angie Everhart et Richard Grieco, ce dernier dans le rôle d'un agent hollywoodien tombant amoureux d'une fille déjà maquée à un biker trafiquant de drogue mal embouché. Ajoutez à cela un sac rempli de fric et de coke convoité par toutes les parties et vous obtenez un film d'action mené sans temps mort, correctement interprété et un poil sadique.

Cette année, chez *Nu Image*, on pouvait s'éclater devant **Octopus**, premier film à voir le jour dans leur série «monstres en cavale» (suivront **Spiders** de Gary Jones et **Crocodile** de Tobe Hooper). Filmé dans le style caméra à l'épaule par John Eyres (**Shadowchaser**), **Octopus** se déroule en majeure partie dans un sous-marin, à bord duquel un agent spécial américain monte la garde devant la cellule d'un terroriste russe coupable d'un attentat meurtrier, tout en subissant les attaques répétées d'une pieuvre géante et vorace née d'émanations toxiques. Construit sur le modèle d'**Un Cri dans l'Océan, Octopus** participe autant du film d'action que du film d'horreur et vaut surtout pour ses nombreux effets spéciaux, assez réussis et largement utilisés dans la scène finale, lorsque la pieuvre va chercher son repas sur le pont d'un paquebot en croisière. *Nu Image* annonçait également, en association avec *Artisan Entertainment*, **The Replicant**, le prochain Jean-Claude Van Damme qui sera réalisé par le hong kongais Ringo Lam dès qu'il aura terminé **Black Mask 2**. Un rôle de méchant pour le Belge (le premier depuis **Black Eagle, L'Arme Absolue**) puisqu'il incarnera Garrotte, un serial killer qui en veut à la mère du flic à ses trousses. Pour le retrouver avant de l'envoyer six pieds sous terre, le gouvernement décide de le cloner à partir d'une de ses molécules d'ADN prélevées sur le lieu d'un crime. Le clone en question (Van Damme again), s'il est physiquement mûr, possède encore un cerveau d'enfant (un rôle de composition ?). Mais dès qu'il aura développé toutes ses facultés, il y a de fortes chances pour qu'il devienne aussi hargneux que l'original. Le compte à rebours commence...





■ *Octopus : chez Nu Image, on donne dans la «poulpe fiction» !* ■

La meilleure surprise du Marché, on la déniche chez *Alpine Pictures*, qui abrite **The Convent**, la nouvelle perle de Mike Mendez (**Serial Killers**). Authentique fan de cinéma de genre, Mike Mendez signe un film de nonnes complètement hystérique et déjanté. Sept jeunes fumeurs de joints s'en vont passer la nuit dans un couvent qui a mauvaise réputation. Et pour cause : quarante ans plus tôt, une jeune fille du nom de Christine a dégommé les bonnes sœurs au fusil à pompe avant de mettre le feu au bâtiment ! Bruyants, les jeunes attirent l'attention de la police qui les somme d'évacuer les lieux. Ils s'exécutent, à l'exception de Mo qui se cache. En explorant les lieux, elle tombe nez à nez avec un groupe de satanistes aristocrates qui comptent bien la sacrifier en bonne et due forme au nom de leur père Satan. Lorsque ses amis reviennent la chercher, ils retrouvent Mo transformée et accompagnée d'une armée de nonnes zombifiées et affamées. Très influencé par le look et les clips du chanteur Marilyn Manson, **The Convent** fonce à 100 à l'heure, délire sec, associe un humour ravageur à des scènes outrancièrement gore sur fond de couleurs fluorescentes, offre au rapeur Coolio le rôle du flic Starsky et à Adrienne Barbeau (**New York 1997**) celui de Christine — quarante ans plus tard — à califourchon sur une grosse cylindrée, le cigare au bec et la cartouchière en bandoulière. Que demander de plus ?

■ Damien GRANGER ■



■ *The Convent : Joanna Canton, pas prête de rentrer dans les ordres !* ■

l'adieu au ring

GROS PLAN SUR GARY DANIELS

D'origine anglaise, authentique champion de kickboxing, Gary Daniels nourrit l'envie de faire du cinéma dès l'âge de huit ans. En arrivant aux Etats-Unis, il commence par travailler dans la pub avant de faire une apparition dans un épisode de Deux Flics à Miami. Quelque temps plus tard, il tourne le modeste CAPITAL PUNISHMENT, qui le propulse star de la série B martiale. Lassé de jouer les cogneurs écervelés, Gary Daniels prend aujourd'hui sa carrière en main. Au Marché du Film de Los Angeles, on l'a ainsi découvert dans le film catastrophe EPICENTER, le polar FATAL BLADE, le film d'espionnage QUEEN'S MESSENGER, et le thriller BLACK FRIDAY qu'il a lui-même produit sous la bannière Amsell Entertainment. Une bonne occasion de faire le point.

Vous tournez beaucoup ; rien qu'ici, on retrouve votre nom sur quatre affiches. C'est pas mal pour un même marché !

D'habitude, j'essaie de me limiter à deux films par an pour éviter d'être surexposé. Mais l'année dernière, on m'a proposé plusieurs scénarios vraiment excellents, bien ficelés. A l'origine, je cherchais des fonds pour produire **Black Friday**, un projet que j'avais en tête depuis un moment. Mais les trois autres m'emballaient tellement que je les ai faits dans la foulée. J'en ai quand même décliné deux, qui étaient des films de kickboxing dans la lignée de **Bloodsport**. Ça ne m'intéresse plus, j'ai suffisamment donné dans le genre. De toute façon, malgré ce que pensent certains producteurs, le public des films de kickboxing a disparu. Je regrette d'avoir tourné **Capital Punishment** et **Le Cercle de Feu** ; je me traîne ces titres aujourd'hui comme un boulet. Heureusement, ils ne m'ont pas empêché de me recycler, d'évoluer vers d'autres choses. Désormais, j'aspire à des rôles plus complexes, comme dans **Spoiler**, **No Tomorrow** et **Epicenter**. Dans ce dernier, je ne me bats qu'une seule fois. Incroyable, non ? C'est pour cette raison que j'ai accepté de le faire, et aussi parce que les films catastrophe connaissent actuellement un grand succès. D'autre part, je viens juste de tourner **Queen's Messenger** en Bulgarie, un autre projet qui me tenait à cœur depuis longtemps. Mon personnage est très british, un peu à la manière de James Bond. Mais il est plus jeune, plus brutal, moins distingué, et donc plus fun. Je pense que ce film possède un énorme potentiel puisqu'il mélange espionnage et action. Il est à peine terminé et les producteurs veulent déjà en faire une série télé !

***Queen's Messenger* est réalisé par Mark Roper, un habitué des productions *Nu Image* avec qui vous aviez déjà tourné *City of Fear*...**

Exact. Je suis un peu inquiet au sujet de **City of Fear** car nous avons rencontré de nombreux problèmes, à la fois créatifs et financiers. J'aimais beaucoup le scénario, qui prenait le temps de raconter une histoire, mais les dirigeants de *Nu Image* l'ont remanié pour en faire un film d'action à tout petit budget. En plus, Mark Roper n'a pas pu assister au montage car il préparait un autre film. Je redoute vraiment le résultat. Ce n'est pas la première fois que ça m'arrive. J'ai connu ce genre de situation avec **Cold Harvest**, que nous avons tourné en Afrique du Sud sans que *Nu Image* sache vraiment quel genre de film on était en train de faire. Lorsqu'ils l'ont vu, ils n'étaient pas très contents : ils ne savaient pas comment vendre un produit comme celui-là, s'apparentant à un western futuriste. C'est dommage, car c'est un bon film, différent de ce qu'on a l'habitude de voir. Mais on ne peut pas vraiment leur en vouloir. Le cinéma est avant tout une question de fric et *Nu Image* est une usine qui fabrique des films à la chaîne. Leur but est de gagner de l'argent, pas d'en perdre. A mon avis, ils devraient quand même surveiller d'un peu plus près les projets dans lesquels ils investissent.

Vous qui aimez les défis, produire *Black Friday* devait en présenter un de taille...

Produire ce film m'a permis de choisir ma propre équipe, de m'entourer de gens qualifiés avec qui j'avais envie de travailler, sans qu'un exécutif puisse intervenir sur le côté créatif. Je voulais avant tout faire un film dont je pourrais être fier. Contrairement à **Recoil** ou **Riot**, **Black Friday** possède un très bon scénario et ne mise pas tout sur des scènes d'action explosives. Nous avons essayé de faire quelque chose de plus intimiste en nous concentrant sur l'histoire. J'interprète un brillant avocat qui rentre chez lui pour se rendre compte que des terroristes, en possession d'armes nucléaires dérobées au gouvernement, retiennent sa famille en otage. Je joue le rôle d'un médiateur qui essaie de freiner les ardeurs des Forces Spéciales, prêtes à intervenir, afin d'éviter un bain de sang. Il y a de nombreux rebondissements et mon personnage est très manipulateur. Je suis très content de ce film car nous avons également innové au niveau de la confrontation finale. Certains n'aimeront peut-être pas le style adopté, mais quand on veut être différent, il faut aller jusqu'au bout.



En quoi la fin de *Black Friday* change-t-elle des autres films d'action ?

Si les techniques de combat restent les mêmes, la mise en scène est différente, plus proche des films de Hong Kong. Disons que pour une fois, il y a une mise en scène ! Avec Tsuyoshi Abe, nous avons imaginé une chorégraphie flirtant avec l'onirisme, le surréalisme, renforcée par la réalisation et le montage de Darren Doane. Darren est vraiment très doué, plein d'imagination. Quand je l'ai rencontré, en 1992, j'ai tout de suite eu envie de faire un film avec lui. A l'époque, il avait 21 ans et travaillait pour *Malibu Comics*, un éditeur qui venait de créer une nouvelle ligne de super-héros appelée «Ultraverse». Darren souhaitait réaliser des courts métrages pour en assurer la promotion. Après m'avoir remarqué dans **Niki Larson**, on m'a demandé d'incarner Hardcase, un des personnages. J'ai été impressionné par le résultat. Malgré son jeune âge, Darren était bien plus inspiré que certains réalisateurs chevronnés. Je pense qu'il ira loin.

Quel regard avez-vous sur votre carrière ?

C'est une question difficile... En fait, je n'ai pas encore atteint mon objectif, qui est de faire des films plus importants, des grosses productions. Mais j'ai déjà beaucoup de fans. En Bulgarie, des jeunes m'ont abordé dans la rue ou au restaurant. Je ne suis pas fier de tous mes films, mais être reconnu comme ça loin de chez soi, c'est une sacrée récompense !

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Hélène NUNEZ** ■





FILMOGRAPHIE

1991 - **Capital Punishment**/idem (David Huey) - **Ring of Fire/Le Cercle de Feu** (Richard W. Munchkin) *1992* - **American Streetfighter** (Steven Austin) - **Bloodfist 4 : Die Trying/Bloodfist 4, L'Epreuve** (Paul Ziller) - **Final Impact**/idem (Joseph Merhi et Stephen Smoke) - **City Hunter/Niki Larson** (Jing Wong) *1993* - **Firepower**/idem (Richard Pepin) - **Knights**/idem (Albert Pyun) - **Pocket Ninjas** ou **Triple Dragon** (Dave Eddy) *1994* - **Deadly Target**/idem (Charla Driver) *1995* - **Fist of the North Star/North Star, La Légende de Ken le Survivant** (Tony Randell) - **Heatseeker**/idem (Albert Pyun) - **Rage**/idem (Joseph Merhi) *1996* - **Hawk's Vengeance/Hawk** (Marc F. Voizard) - **Riot** (Joseph Merhi) - **White Tiger**/idem (Richard Martin) *1997* - **Full Impact** ou **American Streetfighter 2** (David Huey) - **Bloodmoon**/idem (Tony Leung) - **Recoil** (Art Camacho) - **Spoiler**/idem (Cameron Von Daacke) *1998* - **Cold Harvest** (Isaac Florentine) - **No Tomorrow** (Master P) *1999* - **Fatal Blade** (Tahun Hsu) - **City of Fear** (Mark Roper) - **Epicenter** (Richard Pepin) - **Black Friday** ou **Ides of March** (Darren Doane) *2000* - **Queen's Messenger** (Mark Roper)

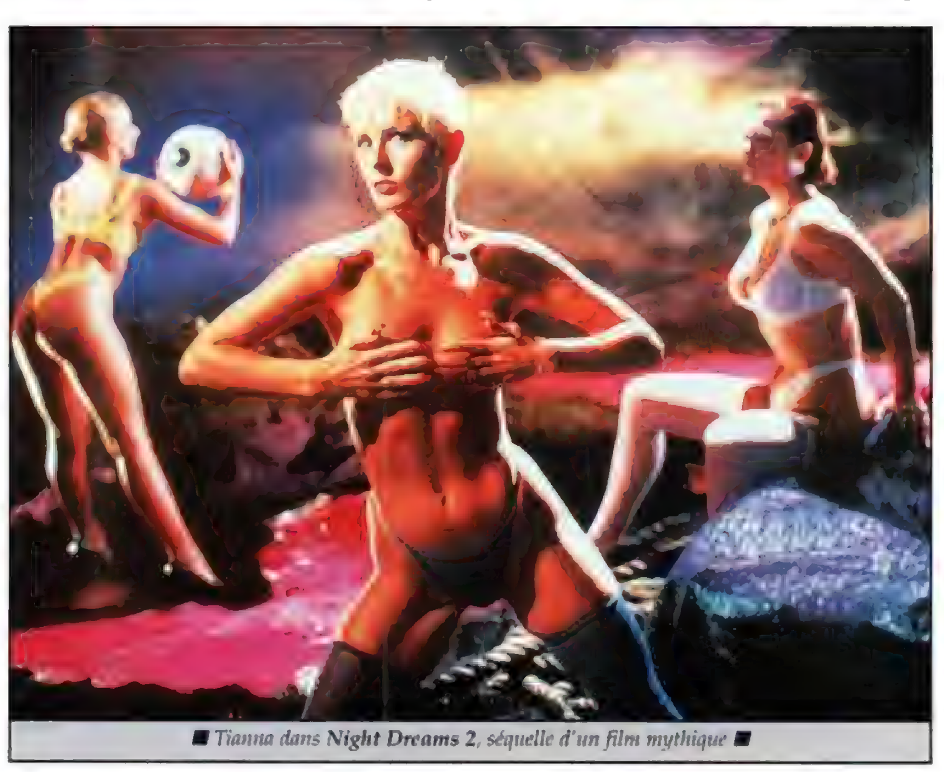
FANTASTIX 3

Suite aux mesures fiscales de 1982 (taxation sur le X), le porno empoigne les camescopes, ce qui n'implique pas, contrairement aux idées reçues, sa honteuse dégénérescence. Bien entendu, certains ont du mal à s'adapter, car le passage à la bande magnétique suppose (si l'on veut conserver quelque ambition) une prise en compte de facteurs contraignants, mais aussi une réflexion sur la matérialité du nouveau support, ses potentialités, son éventuelle richesse d'innovation. Il faut donc tout réinventer, définir une esthétique autonome... Eviter surtout de singer le cinéma, désacraliser cet «âge d'or» de la pellicule, pour s'abandonner à corps perdu (et non défendant) aux surprises des manipulations vidéo, sans complexes, avec un soupçon de créativité.

Gerard Damiano, que l'évolution des conditions de travail déconcerte, puis finit par décourager, confie à Christian Kessler dans la revue anglaise *Flesh & Blood* de septembre 1998, un ensemble amer de considérations, caractéristiques du point de vue de nombreux cinéastes fondateurs du genre : «*Vous savez, travailler en vidéo signifie se soumettre à une formule particulière qui vous dicte constamment ce que vous devez faire, combien vous devez dépenser... Il n'y a plus de liberté (...). Et c'est tellement facile ! N'importe qui peut le faire, et n'importe qui LE FAIT ! Alors, les budgets dégringolent. Si un gars en réalise une mettons pour 20.000 dollars, et un autre pour 15.000, devinez qui décroche le job ! Maintenant, ils filment des vidéos en une journée (...). Dans le marché actuel, il n'y a aucune chance de faire quelque chose de qualité*». Lorsqu'on connaît les recherches formelles qui ont toujours préoccupé Damiano, lesquelles relèvent d'un jeu sur les spécificités de la pellicule cinéma (à propos du 35mm, il emploie une expression signifiante : «un vrai film»), force est d'admettre que son style ne s'accommode guère du «minimalisme» de la situation. Sa filmographie récente en témoigne, suite décourageante de sous-produits interchangeables dont émergent de trop rares œuvres, d'ailleurs fort sarcastiques, comme **Jeunes Filles et Jeans Serrés** (1989) où il fusille férocement la profession, **The Naked Goddess 1 & 2** (1990) pour sa façon très sensuelle de filmer Moana Pozzi, **Just for the Pleasure !** (1991) que nous avons déjà évoqué, **Italian Sensations** (1992) qui nous offre, au détour d'un de ses sketches (**The Bachelor Party**) une séquence singulièrement pathétique : on y entrevoit, entouré de jeunes machos italiens, le réalisateur observant avec lassitude les exhibitions mécaniques du «Palais du Plaisir» ; il sirote des bières, grommelle quelques plaisanteries vaseuses invitation à «tourner la page», à aborder notre nouveau chapitre, celui des vidéastes vivants... et heureux de l'être.

Dès lors, à l'aube des années 80, tandis que *La Revue du Cinéma* n°384 (juin 1983) publie un dossier spécial au titre emblématique, «Vidéo hard contre 35 X», la rupture est consommée ; certains résistent encore, mais leur baroud d'honneur s'effiloche dans la reproduction stérile de trames usées, peu captivantes, comme ce **ParadiX** fort convenu (1981) où Warren Evans, auteur jadis inspiré du **Miroir de Pandora**, n'est plus que l'ombre de lui-même. La vogue nostalgique des «séquelles» sauve provisoirement la mise : Henri Pachard offre un **Devil in Miss Jones 2** honorable quoiqu'un tantinet superficiel, Damiano ressert une portion (plutôt réchauffée) de science-fiction moralisatrice (**Return to Alpha Blue**, 1983), puis se réfugie dans la sécurité de ses anciens succès (**Gorge Profonde, 12 ans après**, 1984), Rinse Dream et FX Pope commettent **Night Dreams 2** et **3**, variations presque lassantes (un comble !) du concept originel. Il devient urgent qu'une nouvelle génération prenne la relève et explore des horizons inédits...

Aux Etats-Unis s'installe un curieux paradoxe : alors que l'immédiateté de la vidéo aurait pu signifier l'appauvrissement des formes et le recentrage du contenu vers des préoccupations opératoires exclusivement destinées à satisfaire les usagers des sex-shops et les magnétoscopeurs de salon, en parallèle de ce commerce quotidien s'affirme une tendance opposée qui pousse quelques jeunes auteurs vers la sophistication et l'intellectualisme, le raffinement visuel et les constructions alambiquées. Ainsi prospère le courant «porno chic» où playmates siliconées (les Jenna Jameson, Deidre Holland, Shayla LaVeaux, Ashlyn Gere, Jeanna Fine, Savannah & Cie) et étalons classieux s'ébaudissent sous les sunlights, au gré de synopsis sinueux et inventifs. Les **Chiennes**, **Femmes-caméléons** et autres **Ice Women** ne fréquentent pas les motels crapoteux ou la banquette arrière des Mercedes de location, mais le clair-obscur d'une ruelle fasbinderienne, l'intérieur high-



■ *Tianna dans* **Night Dreams 2**, *séquelle d'un film mythique* ■







■ Deux bimbos explosives dans l'univers délirant de **Cafe Flesh 2** ■

tech d'un loft, ou le tréfonds du cosmos, la tête dans les étoiles. Elles taquinent en outre un fantastique newlook, passé au filtre (coloré et épi leptique) de la «génération MTV», ambiances «artouzes» inaugurées en 1985 par les **New Wave Hookers** de Paul Norman et popularisées par son plus spectaculaire illustrateur, le «sculpteur d'images» Michael Ninn (voir encadré). Peu à peu, une véritable «école» se constitue, au style branché immédiatement identifiable et à la production pléthorique. Au sein de celle-ci, quelques figures emblématiques synthétisent les différentes voies empruntées : John Leslie, dont les **Femmes-caméléons**, reprenant la trame classique du couple vampirique en quête de substance (on songe, bien entendu, aux **Prédateurs** de Tony Scott), pose les fondements d'un porno gothique clinquant et apprêté, glisse rapidement vers une inspiration plus «terre à terre», avec son interminable série (13 à ce jour !) du **Voyeur** ; Andrew Blake, l'Almodovar du X, privilégie quant à lui un onirisme bon ton explorant les femmes au bord de la crise de sexe, leurs fantasmes, leurs perversions, à travers des titres joliment fétichistes comme **Wet**, **Obsessions Cachées** ou **Dark Angel**, prétextes à zapper sur les corps magnifiés de mannequins munis d'accessoires divers et mouillés (de nouveau, la continuité narrative est sérieusement mise à mal !) ; Michael Zen, plus ouvertement tenté par le merveilleux féerique, convoque dans l'étonnant **Satyres** (sorte d'**Ile du Docteur Moreau** où les victimes se payeraient du bon temps et où Marlon Brando aurait les traits d'une magicienne lubrique), faunes et dryades en des bacchanales sylvestres à l'issue desquelles l'héroïne égarée se transformera en licorne ; Paul Norman, affichant la pluralité (**Bi & Beyond**), invente le porno champêtre hétéro, gay et... hermaphrodite ; Justin Sterling, disciple avoué de Michael Ninn, reprend à son compte (**Head Trip**, avec Shayla LaVeaux) le «techno-futurisme» du Maître ; Antonio Passolini (avec 2 «s» !), longtemps scénariste et producteur du même mentor (notamment sur **Latex**, **Body Shock** et **Decadence**), risque **Cafe Flesh 2**, transformant le chef-d'œuvre de Rinse Dream et FX Pope en une symphonie psychédélique authentiquement furieuse, à la fois glauque et flamboyante, que la texture vidéo et le travail sonore nimbent de fantaisie et de mystère (dans une interview accordée à David Flint de *Flesh & Blood*, il avoue que **Blue Velvet** de David Lynch est son film ■ ■ ■

star de la Perestroïka

TANIA RUSSOF

Ou le porno comme témoignage géopolitique... Après l'hégémonie des actrices américaines, françaises, italiennes (plus quelques suédo-danoises), le raz de marée des hardeuses venues du froid, dévoyées par les éditeurs qui n'hésitent pas à s'engouffrer dans la brèche post-communiste, quitte à négocier sur place avec les mafias locales l'immigration de jeunes filles fatalement «consentantes». Tristes pratiques, qui nous ont valu l'arrivée sur le marché de moult bimbos hongroises, russes ou lettones, telle la bien nommée Tania Russof, originaire de Riga, dont Pierre Woodman, grand rabatteur devant l'éternel masculin (les «casting Private», c'est lui), avait remarqué le frais minois lors d'une virée affairiste (pour tout connaître de cette légendaire découverte, se reporter à la compilation **Tania Russof, The Story**).

Une fois (et malgré) le contexte posé, comment ne pas admettre que ladite Tania, dès sa première apparition dans **The Gigolo** (1995), a dilaté notre rétine, au détour de deux scènes où triomphent sa beauté exceptionnelle et son naturel exubérant (les journaliste spécialisés diront qu'elle «fait l'amour avec la caméra»). Mais c'est évidemment la trilogie de **The Pyramid** (1996), vaste super-production «indianajonisante» de six heures (*«Du haut de **The Pyramid**, 40 actrices vous contentent...»*) qui met le feu aux poudres et propulse la starlette au rang d'icône X. Elle y incarne une déesse égyptienne immortelle réveillée par un couple d'archéologues auquel elle va conter par le menu (épicé) sa tragique destinée : descendue sur Terre pour permettre au pharaon Itmeasek de connaître le plaisir céleste, elle sera, après une cascade d'ébats aquatiques quotidiens, enfermée vivante dans un sarcophage scellé par l'épouse outragée. De nouveau, la séquence du bain, où Tania réveille nos sens endormis par une histoire jusqu'alors routinière et platement filmée, démontre qu'une actrice charismatique peut tout bonnement transfigurer n'importe quelle œuvrette paresseuse. Le temps de devenir **Tatiana** (1997), petite paysanne ukrainienne révoltée contre le despotisme pervers d'un marquis exploitant sa famille (Woodman ne recule devant aucun cliché), et la brunette aux yeux bleus disparaît des rayonnages, réalisant ainsi un record de brièveté inversement proportionnel à l'émoi qu'a suscité son passage-éclair. Le satellite, les chaînes câblées lui rendent régulièrement hommage ; ses trois prestations ne quittent jamais le «Hot Parade» des meilleures locations ; les magazines de charme affichant sa frimousse en couverture se vendent comme des petits pains... Un cas unique qui aurait mérité qu'un vrai metteur en scène s'en préoccupe





■ Tania Russof, la momie sans bandes mais bandante de **The Pyramid** ■

■ ■ ■ préféré, ce qui participe d'une logique certaine). Il a confirmé depuis, avec le récent **Devil in Miss Jones 666** (1999), feu d'artifice d'excentricités parodiques, l'espoir qu'on peut nourrir d'un futur auteur de premier ordre...

Ces metteurs en scène, durant une quinzaine d'années, auront donc livré de fulgurantes visions surréelles et entraîné dans leur sillage une cohorte d'imitateurs interchangeables (Brad Armstrong, Stuart Canterbury, Jim Enright, Bud Lee, F.J. Lincoln, sans oublier Nic Cramer et ses parodies de **Terminator** et **The Crow**, etc), tandis que le courant inverse, sous la houlette de John Stagliano, explorait l'alternative d'une vidéo quasi «domestique» dont le prototype (passionnant par sa démarche, mais hors de propos au sein de cet article) serait le fameux Buttman filmant à l'infini, dans un faux style «documentaire amateur», les ébats répétitifs et assez nauséeux de Rocco Siffredi. Intrigante schizophrénie d'un porno américain actuel écartelé entre maniérisme esthétisant et primitivisme crade, cette dualité n'est pas sans évoquer **Videodrome** — la scène où Max Renn et ses collaborateurs visionnent **Samurai Dreams** (on jurerait du Michael Zen ou un film de Masao Tanaka distribué par *Colmax* !) et trouvent l'objet *«trop joli pour du sexe»* ; on se souvient qu'ils achèteront le programme **Videodrome** (violences et tortures en direct) parce qu'il leur semble *«contemporain et réaliste»*. Dès 1982, David Cronenberg avait circonscrit, ce qui n'étonnera personne, les enjeux profonds de la pornographie moderne.

Transportons-nous maintenant en Italie où la situation paraît moins tranchée. Dans un pays que la tradition puritaine paralyse, la comédie salace à la **Malicia** a longtemps fait recette auprès des machos catholiques et Laura Antonelli office de porno-star. A ce titre, on ne saurait minimiser l'importance historique (et quelque peu subversive) du vétéran Tinto Brass et omettre de resituer ses trublioneries dans le contexte des années 80. Le «Russ Meyer transalpin», ineffable géniteur du monstrueux **Caligula**, monument fantastico-porno-gonzo définitivement jouissif dont certaines envolées égalent largement Terry Gilliam au meilleur de sa forme, a su pousser très loin l'art de ne pas être hard tout en l'étant. Ses déclarations fracassantes (*«Je n'ai qu'une seule ambition artistique : faire bander les Italiens»*), sa verve iconoclaste et son sens inné du spectacle ne peuvent oblitérer ses réelles qualités créatrices, au gré d'une filmographie réjouissante et d'obsessions formelles (glorification des appas féminins, omniprésence d'un onirisme surréalisant, fétichisme et goût du cérémonial, traitement expressif, tactile, de l'image) proches d'un Andrew Blake (en plus convivial et festif). Nullement affaibli par l'âge (contrairement à son confrère vixenologue), il persiste à compléter, avec la régularité d'un métronome (environ un film tous les deux ans) sa collection de «vignettes» voyeuristes animées que frôle de son aile tutélaire l'Ange du Bizarre et des fantasmagories. **Cosi Fan Tutte** (1992) se présente comme un divertimento pour fessier


■ Tabatha Cash dans **Les Visiteuses** ■


■ Obsessions Cachées ■


■ Cafe Flesh 2 ■

et caméra dont la stylisation extrême des décors, l'irrationnalité des enchaînements et l'incongruité des cadrages confèrent à cet univers désincarné l'apparence d'un rêve buñuelien (davantage encore que dans **Vices et Caprices** et **Miranda**). **Boîte Postale Tinto Brass** (1995) accentue la parenté avec l'auteur du **Charme Discret de la Bourgeoisie** et de **Cet Obscur Objet du Désir**, d'autant qu'un des sketches de l'anthologie (le second) cite directement **Belle de Jour** par l'entremise d'une photo de Catherine Deneuve reproduite dans un journal ! Même ambiance déliquescente, imbrication identique d'une réalité mouvante et d'un ailleurs chimérique, pour aboutir à ces espaces indistincts (lisière du fantastique intérieur) dont le porno s'avère très friand. Au bout du compte, Brass a indéniablement contribué au décoinçage des consciences (en parallèle de cinéastes plus «cérébraux» comme Pasolini ou Marco Ferreri) et ouvert la voie à l'épanouissement du X italien, notamment la branche «néo-viscontienne» dominée par Mario Salieri et sa femme Nicky Ranieri, couple mégalo spécialisé dans des orgies frénétiques et grandiloquentes qu'ils produisent, réalisent, éditent et distribuent, gage d'une indépendance commerciale et d'une continuité artistique. A eux deux (leurs styles respectifs ne sont guère différents), ils balaient intelligemment l'étendue multiforme que délimitent les potentialités du porno fantastique : horreur mythique (**Dracula** de Salieri), thriller sanguinolent (**Rosa Shocking** de Ranieri), ou paranormal magique (**Le Sexe du Diable** de Ranieri), l'ensemble du catalogue garantit frissons et fantaisie à un public par ailleurs rassasié d'opulence décorative et de débauche «brut de hard».

En opposition à ce mouvement emphatique contrôlé (auquel s'est aggloméré, en 1996, le «gauchiste» Silvio Bandinelli et sa société *Showtime*), nous trouvons un porno plus léger, ludique et décontracté, aux résonances moins noires et à l'esthétique badine, dont les notables représentants se nomment Joe d'Amato (il s'agit bien de l'auteur, récemment décédé, des cultissimes **Blue Holocaust** et **Anthropophagous** !) ou Luca Damiano, et la star fétiche Rocco Siffredi. Noyau dur d'un hard parodique (**Rocco et les Sex Mercenaires**, **Rocco et Calamity Jane**), historico-gaudriolesque (**Les Putains de l'Empereur**, **Le Libertin Perverti**) ou exotique (**Le Voleur d'Amour**, **Selen et l'Ile au Trésor**), le duo infatigable (plusieurs dizaines de films chacun) mériterait un article spécial faisant le point sur son incroyable fécondité. Il faudra également s'intéresser, dans un proche avenir, à de nouvelles contrées jusqu'alors peu présentes sur le marché hexagonal, comme le Japon (*Colmax* a entamé une importation de leurs meilleurs produits, signés Masao Tanaka et Takeroy Yamato) ou l'Espagne (avec cet étonnant **X3** d'Angel Mora où, à partir d'une idée très simple — l'élixir de plaisir qui déclenche des pulsions criminelles, le réalisateur verse dans un porno-gore inhabituel, avec meurtres, mutilations et zombies copulateurs). Affaire à suivre...

Le moment arrive de parler des Français. Depuis 1981 (année où Frédéric Lansac fabrique sa **Femme-objet**), les choses ne se sont pas arrangées ! Si l'on excepte l'exemplaire **Rêves de Cuir**, les gauloiseries niaiseuses, ringardes et machistes ont progressivement obscurci le paysage et propulsé notre pays vers des abîmes de bêtise et de laideur. Difficile d'aimer un commerce actuellement envahi par les farces sinistres d'Alain Payet, les remakes lourdingues et vulgaires de Patrice Cabanel (**La Soirée de Connes**, **Naty a tout Pris**) ou Fred Coppula (**Niqueurs-nés**), le pseudo «hard-amat» craspec de John B. Root (prononcez à l'anglaise). **Les Tontons Tringleurs** ont beau nous «souhaiter un bon millénaire» et **Les Visiteuses** regorger d'effets spéciaux, nous faisons franchement un blocage qui conforte notre perception d'une France hermétique (ou du moins peu encline) au cinéma-bis de qualité. Air connu, certes, mais la rengaine finit par insupporter !

Avant de conclure, il resterait à évoquer l'impact des «Nouvelles Technologies de la Fornication» sur l'inspiration des films X, tous pays confondus. La virtualité attire, titille, obsède le monde entier, de Michael Ninn à Nicky Ranieri, en passant par John B. Root ou Rocco Siffredi (son dernier exploit s'intitule **Rocco Nic'k sur le Net** — en anglais **www.roccofunclub.com**), mais il est encore trop tôt pour dresser un bilan cohérent du cybersexe.

Voilà... Au terme de nos pérégrinations buissonnières, nous espérons avoir quelque peu démontré que le hard, saisi au prisme d'une démarche analytique et auteuriste, possède les capacités de susciter un discours dépassant le rédactionnel franchouillard et la congratulation complice. Que ceux qui préféreront toujours **L'Ecole de Laetitia** ou le **Fantasmotron** de Fred Coppula à Michael Ninn et Gregory Dark reçoivent nos excuses. Qu'ils s'attendent aussi à copieusement s'agacer, car, par l'entremise du cinéma «classique» (Catherine Breillat, Gaspard Noé, François Ozon, Lars Von Trier), de la littérature (Bret Easton Ellis, Virginie Despentes, Michel Houellebecq), de la musique (les clips de Prodigy et George Michael, les albums-concepts de John Zorn), des arts plastiques (les pages de magazine inondées de sperme de Philippe Meste ou sa «machine à faire l'amour» ; les installations «orgasmiques» de Véronique Boudier — deux exemples vus au très sérieux «Printemps de Cahors»1999), la pornographie, tel un «body snatcher» amoral, est en passe de contaminer durablement la cervelle des intellectuels.

■ Marc BRUIMAUD ■

Les mondes composites de NINN

Si l'on excepte, dans des registres très différents, Gregory Dark (sur lequel nous avons précédemment attiré l'attention) et John «Buttman» Stagliano, Michael Ninn est sans conteste la grande figure créatrice du porno deuxième génération, par l'aboutissement exceptionnel de sa forme filmique et la fulgurance de son imaginaire. Il symbolise à lui seul cette nécessité impérieuse de saisir la vidéo à bras le corps, de l'apprivoiser, la façonner, afin qu'elle produise des images étonnantes à la texture bigarrée. L'évolution de son travail traduit d'ailleurs une constante volonté de recherche, même si ses principaux détracteurs (une certaine presse spécialisée peu encline à encenser l'expérimental) lui ont souvent reproché de s'égarer vers des contrées déroutantes et inhospitalières. Il est pourtant passionnant de visionner dans sa continuité la tétralogie **Sex** (1993), **Sex 2 - Fate** (1994), **Latex** (1994), **Latex 2 - Body Shock** (1996), pour apprécier la lente maturation d'une expression qui, d'abord confinée dans l'enchaînement de séquences «glamour» plutôt bien troussées mais assez conventionnelles (**Sex**), se surprend à les retravailler en les déconstruisant (**Sex 2**), ose ensuite envisager le film comme un univers éclaté dont les éléments se répondent et s'enrichissent en écho (**Latex**), puis finalement bascule (à la manière du Gregory Dark de **Devil in Miss Jones 5**) dans la structuration prismatique d'un «ether visuel» (**Body Shock**) favorisant la libre circulation onirique des fantasmes, en un noir et blanc contrasté où s'incruste le soudain jaillissement des couleurs (on penserait presque à **Europa** de Lars Von Trier !). A cet égard, le réveil des deux statues en rut et leur séance de triolisme avec Shayla LaVeaux, héroïne de **Body Shock**, fusion sauvage du bleu sculptural et de l'orangé organique (façon Shynia Tsukamoto dans **Tetsuo 2**), demeure l'une des visions hard les plus picturalement contemporaines que le genre nous ait livrée, à égalité avec les fameux tableaux surréalistes de **Cafe Flesh** et leur transposition moderne par Antonio Passolini dans **Cafe Flesh 2**.

De même, lorsque Ninn, au sein de la firme VCA, succède à Gregory Dark pour perpétuer la lignée des **New Wave Hookers** (n°5, 1997), il emboîte le pas à son prédécesseur dans le genre non-narratif symbolique et abscons, un peu trop audacieusement sans doute : malgré quelques trouvailles saugrenues (l'association corps humains-machines-accessoires futuristes, les projections virtuelles et l'usage du morphing à des fins érotiques, le surgissement «startrekien» de Ron Jeremy par téléportation, la scène avec les trois clones de Jerry Lewis censés figurer des touristes japonais, la mise en abyme finale), cette «nouvelle génération» a de quoi décoiffer le consommateur basique, voire même saturer, par l'inflation de ses extravagances, les sujets les plus enclins à tolérer la loufoquerie délirante.



*Un beau quatuor de femmes plastifiées (**Latex**)*

Ninn s'aperçoit-il soudain que le point de rupture avec le public est atteint ? Ses dernières années d'exercice (1997-2000) se caractérisent par une quête de la diversité, un métissage des formes et des contenus, un soucis évident de varier les thèmes et de séduire : **Decadence** abandonne les cyber-univers et la technologie SM pour dévoiler peut-être le pire de Michael Ninn, sa fâcheuse inclinaison à produire en boucle d'élégants albums d'images emplis de sirènes sur des transats consommant au soleil (californien) chauffeurs de limousine ou noceurs ensmokingués ; **La Nuit sans Fin**, nouvelle approche de la damnation par le sexe, renoue avec un fantastique gothique clipesque, certes noir mais soigneusement assagi (on est loin des visions sidérantes de **Body Shock**) ; **Le Feu dans la Peau**, au demeurant très décoratif et «professionnel», recycle la typologie «Marlboro» (le désert, les camions, la station service, la route) des **Sex 1 & 2** ; le kitchissime **Cashmere** et ses détournements «sixties» (blondes-platine, Cadillac Rose, drive-in, pom pom girls) aboutissent à un exercice de style («**American GraffitiX**» !) amusant et limité... Que faut-il désormais attendre de Michael Ninn ? Il semblerait que son dernier film, **Rituels**, recrée le miracle sulfureux des brillances d'antan. Quoiqu'il en soit et malgré ses errances successives, il s'inscrit dans l'histoire du genre comme une force atypique, modèle constamment imité ayant généré des émules enthousiastes et talentueux (Passolini, Sterling...), nourris de son esthétique novatrice — on appelle ça «avoir du style».

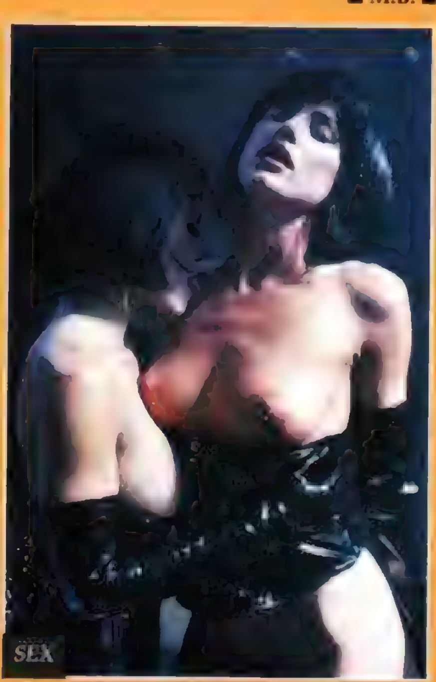


M.B.

SEX



LATEX



SEX


■ *Richard Anconina dans* ***Six Pack*** ■

SIX PACK & SCÈNES DE CRIMES

La bonne nouvelle, c'est que la France se met enfin à produire des films de genre. La mauvaise, c'est que **Six Pack** et **Scènes de Crimes** sont des thrillers ratés. Dans les deux films, un couple de flics traquent un tueur de jeunes filles avec une conviction touchante. Incarnation du mal absolu dans **Six Pack**, personnage fantomatique dans **Scènes de Crimes**, le tueur en série ne bénéficie à l'écran d'aucune réelle psychologie. Ces deux films, chacun à leur manière, évitent soigneusement de troubler leurs spectateurs, et devant ce manque de consistance et de prise de risque, on ne tarde pas à s'ennuyer fermement.
Six Pack commence pourtant plutôt bien, avec un générique très soigné dans la droite lignée de **Seven**. Les choses se gâtent quand on s'aperçoit que la première scène de meurtre est chorégraphiée de manière ridicule par un réalisateur en pleine crise mystique. William Foster Blade, un mass murderer américain qui s'exile en France pour continuer tranquillement ses étripements, n'est en aucun cas un personnage crédible. Pas plus que ne le sont Richard Anconina et Frédéric Diephental en flics chargés de le traquer. Pour mettre fin aux agissements du psychopathe, les deux inspecteurs inventent un stratagème vieux comme le monde. En s'associant à une jeune policière (Chiara Mastroianni) qu'ils utilisent comme appât, ils comptent bien faire sortir le loup du bois. Mais rien ne se passe comme prévu...
Six Pack est la meilleure comédie du réalisateur Alain Berbérian. Après **La Cité de la Peur** et **Paparazzi**, il transforme inconsciemment son thriller en vraie parodie. **Six Pack** a la trouille, se refuse à rentrer dans le vif du sujet, à se mouiller suffisamment pour faire partager au spectateur l'horreur viscérale des meurtres commis par l'assassin. C'est un thriller familial, un calque de film de genre américain sans âme ni propos, rempli d'effets sonores sensés renforcer une mise en scène incapable de sortir de sa léthargie.

Bien que plus ambitieux, **Scènes de Crimes** est peut-être pire. Dans une France rurale photographiée comme dans un mauvais documentaire, Charles Berling et André Dussolier traquent un tueur qui en est déjà sa dix-septième victime. Mais le réalisateur s'intéresse plus au quotidien des deux inspecteurs qu'au serial-killer en lui-même. En essayant à tout prix de coller au réalisme de l'enquête, Frédéric Schoendoerffer rend son film incroyablement ennuyeux du point de vue scénaristique. C'est d'autant plus dommage que le parti pris aurait pu être payant, si les deux personnages avaient été dignes d'intérêt. Mais au bout d'une heure et demie de scènes de ménage entre les flics et leur épouse, on perd facilement patience. D'autant que **Scènes de Crimes** ne vole vraiment pas haut niveau réalisation. Pour preuve, cette séquence lamentable d'autopsie où les acteurs prennent des mines de circonstance devant un cadavre que le spectateur identifiera facilement comme étant en pur plastique. Un comble pour un film se vantant d'être «réaliste» ! Quant au tueur, il apparaît in extremis avant la fin, et le réalisateur boucle la confrontation entre le héros et celui-ci, la résolution de l'intrigue et l'épilogue en dix minutes, alors qu'il lui en a fallu dix fois plus pour montrer à quel point l'affaire piétinait. Bravo.
Bref, avec **Six Pack** et **Scènes de Crimes**, le temps où les réalisateurs français imprimaient leur propre patte au genre, quand Melville signait **Le Samouraï** puis Corneau **Le Choix des Armes**, semble bien loin. Mais il ne faut pas désespérer, à force de renouer avec le genre et dès qu'il arrêtera de produire des ersatz de téléfilms, le cinéma français finira bien par accoucher de quelques chefs-d'œuvre.

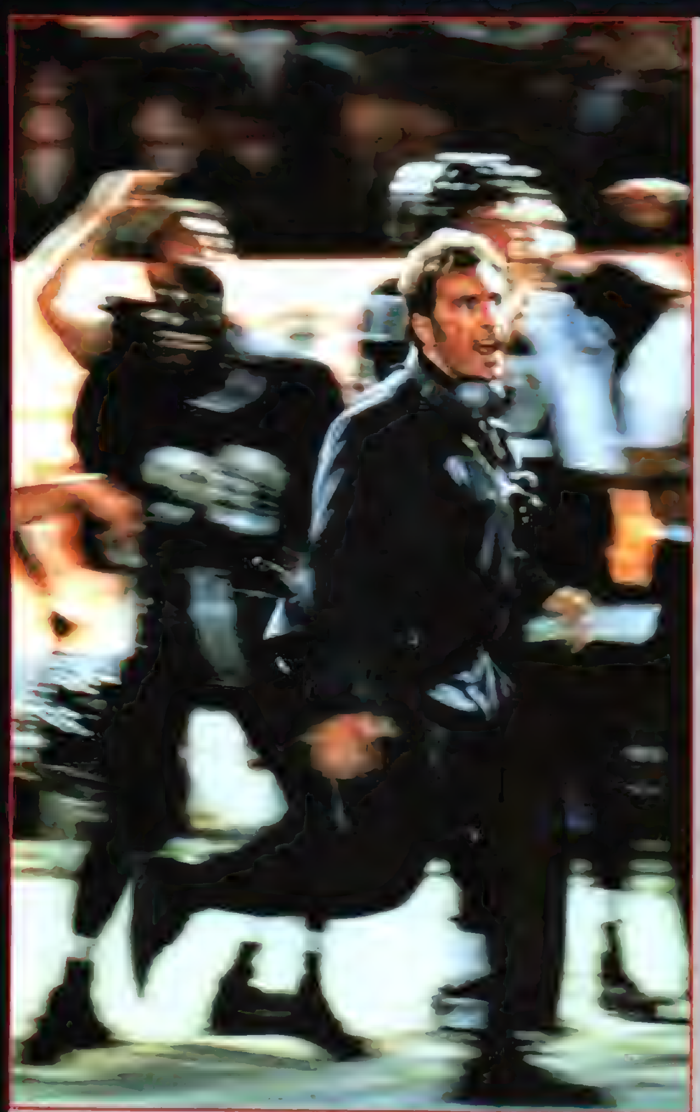
■ **Erich VOGEL** ■

Pathé Distribution présente Richard Anconina - Frédéric Diefenthal & Chiara Mastroianni dans une production **Les Films Alain Sarde/TF1 Films Production** *SIX PACK* (France - 1999) avec Jonathan Firth - François Berleand - Bernard Fresson **photographie de** Jean-François Robin **musique de** Elia Cmiral **scénario de** Alain Berberian d'après le roman de Jean-Hugues Oppel **produit par** Alain Sarde **réalisé par** Alain Berberian
26 avril 2000 **1 h 47**

Rezo Films présente André Dussolier & Charles Berling dans une production **La Chauve Souris** *SCÈNES DE CRIMES* (France - 1999) avec Ludovic Schoendoerffer - Pierre Mottet - Eva Darland - Elodie Navarre - Blanche Ravalec **photographie de** Jean-Pierre Sauvairie **musique de** Bruno Coulais **produit par** Eric Neve **scénario de** Frédéric Schoendoerffer & Yann Brion **réalisé par** Frédéric Schoendoerffer
15 mars 2000 **1 h 40**


■ *André Dussolier dans* ***Scènes de Crime*** ■


■ *Charles Berling dans* ***Scènes de Crime*** ■



■ Al Pacino ■

L'ENFER DU DIMANCHE

On trouve à l'origine de **L'Enfer du Dimanche** plusieurs projets développés en parallèle. Tout commence lorsqu'Oliver Stone, désireux de rendre hommage au film **Plein La Gueule** de Robert Aldrich, développe chez *Turner Pictures* le script «Monday Night», initié par le footballeur Jamie Williams et le journaliste sportif Richard Weiner. Il découvre que le scénariste John Logan travaille sur un sujet étonnamment similaire intitulé «Any Given Sunday», et l'associe à son projet. Enfin, Richard Donner et Lauren Shuler Donner, qui ont regroupé pour la *Warner* un certain nombre de développements autour du football, se joignent à la partie.
Dans sa version définitive, **L'Enfer du Dimanche** suit les combats croisés de Tony d'Amato (Al Pacino), entraîneur de l'équipe de football de Miami qui vient de perdre momentanément son capitaine, le légendaire Jack Rooney (excellent Dennis Quaid) et offre sa chance au débutant carriériste Willie Beaman (Jamie Foxx). Les exploits «persos» et très médiatiques de ce dernier heurtent les valeurs séculaires de d'Amato. Or, ces valeurs de l'ancien temps ne conviennent pas non plus à la propriétaire de l'équipe, la très agressive Christina Pagniacci (Cameron Diaz). Cette dernière, qui tente d'effacer sa féminité dans un univers où les femmes n'ont pas leur place, cumule la pression sur un d'Amato qui ne sait plus vraiment s'il comprend le monde dans lequel il vit.
Etant donné ses multiples origines, on ne s'étonnera pas que **L'Enfer du Dimanche** cumule un nombre aussi impressionnant d'enjeux et de personnages, et n'hésite pas à en sacrifier certains pourtant largement dignes d'intérêt (l'opposition entre les médecins James Woods et Matthew Modine par exemple). Stone préfère, à raison, concentrer ses efforts sur les coulisses du pouvoir, et transforme le combat de son héros en une fable médiévale aux accents de péplum. D'Amato y est sans conteste un chevalier Bayard, fidèle et intègre, au service d'un mauvais prince, gérant à la fois les déviances de la couronne et la cohésion de ses capitaines. Et lorsque les jeux de pouvoir arrivent à terme, chaque dimanche, débute la sentence des jeux du peuple, qui décidera du sort de ses gladiateurs. Délaissant les expérimentations épileptiques de **Tueurs Nés**, Stone filme ses matchs avec la bestialité décomplexée d'un Tony Scott tout en truffant sa bande son de cris d'animaux. Bourré d'effets «hénaurmes» mais jamais fatigant, **L'Enfer du Dimanche** file ainsi bon train sur une durée conséquente qu'on aurait tort de redouter.

■ **Rafik DJOUMI** ■

NB : Dans la mesure où seuls les Américains entravent quelque chose à leur sport national, Stone a réduit le montage européen de douze minutes. Il semblerait qu'il nous ait pourtant gratifié de deux plans supplémentaires et plutôt rigolos : 1/ un joueur perd son œil sur le terrain. 2/ Cameron Diaz converse avec un joueur à poil, doté d'un viril saucifIard qui pendouille nonchalamment !

Warner Bros présente Al Pacino dans une production **Ixtlan/The Donners Company** *L'ENFER DU DIMANCHE* (*ANY GIVEN SUNDAY* – USA – 1999) avec Cameron Diaz – Dennis Quaid – James Woods – Jamie Foxx – LL Cool J – Matthew Modine – Jim Brown – Charlton Heston – Ann-Margret **photographie de** Salvatore Totino **musique de** Robbie Robertson - Paul Kelly - Richard Horowitz **scénario de** Daniel Pyne - John Logan - Oliver Stone **produit par** Richard Donner - Dan Halsted - Oliver Stone **réalisé par** Oliver Stone

12 avril 2000 **2 h 30**



■ Cameron Diaz & James Woods ■



■ Sam Shepard ■

LA NEIGE TOMBAIT SUR LES CÈDRES

L'action se situe au début des années 50 sur la petite île de San Piedro. La découverte du cadavre du pêcheur Carl Heine (Eric Thal) laisse perplexe. Pour beaucoup, il aurait été assassiné par Kazuo Miyamoto (Rick Yune), son collègue et ami d'enfance. Cette affaire va très vite ranimer une haine raciale à l'égard de la communauté japonaise, haine enfouie depuis des années. Un procès se prépare et le journaliste Ishmael Chambers (Ethan Hawke) va tenter d'y participer de manière active en menant sa propre enquête. Mais peut-être n'est-il pas le mieux placé pour innocenter l'homme qui a pris sa place dans le cœur de la jolie Hatsue (Youki Kudoh).
On n'est pas obligé d'attribuer les qualités de **La Neige Tombait sur les Cèdres** à son réalisateur Scott Hicks, déjà responsable de la ronflante brouette à Oscars qu'était **Shine**, son précédent film. Mais force est de reconnaître qu'il a su s'entourer de grands talents pour donner à son œuvre un cachet unique et fascinant. Pour ceux qui s'étonnent de ne pas trouver le film dans la liste des nominations cette année, précisons que la narration particulière ici employée n'a pas dû aider les membres de l'académie (moyenne d'âge : 75 ans) à assimiler l'histoire. Tiré d'un roman de David Guterson, le scénario se concentre sur les flashes-back qui détaillent l'histoire d'amour entre Ishmael et Hatsue, encore adolescents. Le procès passe donc au second plan, nous évitant ainsi les apartés «Grishamesques» de toute production hollywoodienne qui se respecte. Il est juste dommage que la démagogie ambiante dont fait preuve le réalisateur freine un peu son message de tolérance. Seule la photo, picturalement splendide, proche des estampes du XIXème siècle, se porte vraiment garante d'un respect vis-à-vis de la culture japonaise. Merci à elle.

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

UIP présente Ethan Hawke & Youki Kudoh dans une production **Kennedy/Marshall** *LA NEIGE TOMBAIT SUR LES CÈDRES* (*SNOW FALLING ON CEDARS* - USA - 1999) avec James Cromwell - Sam Shepard - Rick Yune - Max Von Sydow **photographie de** Robert Richardson **musique de** James Newton Howard **scénario de** Ron Bass & Scott Hicks d'après le roman de David Guterson **produit par** Harry J. Ufland - Ron Bass - Kathleen Kennedy - Frank Marshall **réalisé par** Scott Hicks

3 mai 2000 **2 h 13**



Amanda Peet & Bruce Willis

MON VOISIN LE TUEUR

Malgré ses débuts fracassants dans l'hilarante série *Clair de Lune*, beaucoup peinent toujours à considérer Bruce Willis comme un acteur au timing comique parfait. Ils y voient, au mieux un «sauveur de l'humanité» un poil plus sensible que ses congénères, au pire une superstar de seconde zone, restaurateur à ses heures, qui ne mérite pas son statut de «20 million dollar man». L'échec critique et public de **Hudson Hawk** (vous savez, ce chef-d'œuvre incompris) avait donc rassuré ces guignols. Malheureusement, ce n'est pas **Mon voisin le Tueur** (bonjour le retitrage !), avec son intrigue faussement complexe et avare en gags, qui risque de les convertir.
Nicholas «Oz» Oseransky (Matthew Perry) est un gentil dentiste de Montréal dont la vie ne tourne pas rond. Il est criblé de dettes et sa femme Sophie (Rosanna Arquette) tente désespérément de le faire assassiner. Lorsqu'il découvre que son nouveau voisin n'est autre que Jimmy la Tulipe (Bruce Willis), ex-tueur à gages du gang Gogolack, il panique carrément. S'empêtrant malgré lui dans un mic-mac scénaristique impensable, Oz va devoir tour à tour sauver sa peau et celle de Cynthia (Natasha Henstridge), l'ex-épouse de Jimmy dont il est tombé amoureux, tout en assurant la sécurité de son voisin recherché par la mafia de Chicago.
Jonathan Lynn avait déjà ignoré de façon spectaculaire les talents de clown d'Eddy Murphy et de Steve Martin, respectivement dans **Monsieur le Député** et **Sergent Bilko**, et répète ici la même erreur. En préférant se concentrer sur la «performance» de Matthew *Friends* Perry, qui s'accapare 80% des gags (il vomit, pète et se mange au moins quinze fois la porte), il occulte la personnalité de Bruce Willis, pourtant excellent dès que la caméra daigne s'attarder sur lui. Voulu par Willis lui-même comme un revival des comédies qui florissaient dans les années 40, le film s'embourbe alors dans une vulgarité ambiante mal maîtrisée par le réalisateur et tombe à plat à chaque tentative d'humour «léger». Que de bonnes intentions pour un mauvais résultat...

Stéphane MOÏSSAKIS

UFD présente Bruce Willis & Matthew Perry dans une production **Rational Packaging/Lansdown Films** *MON VOISIN LE TUEUR* (*THE WHOLE NINE YARDS* - USA - 2000) avec Rosanna Arquette - Michael Clarke Duncan - Natasha Henstridge **photographie de** David Franco **musique de** Randy Edelman **scénario de** Mitchell Kapner **produit par** David Willis & Allan Kaufman **réalisé par** Jonathan Lynn

10 mai 2000 **1 h 39**



Matthew Perry & Natasha Henstridge

MILLION DOLLAR HOTEL

Depuis une quinzaine d'années, Wim Wenders s'est spécialisé dans le faux film d'auteur et la fiction aussi pédagogique qu'ennuyeuse. **The End of Violence** constituait le paroxysme de ce parcours dogmatique et montrait le cinéaste coincé dans une impasse. Le scénario de **Million Dollar Hotel** vient miraculeusement l'en sortir. En se contentant de filmer silencieusement, sans la commenter, cette histoire imaginée par Bono (le chanteur de U2), Wenders semble retrouver dans sa mise en scène une certaine dynamique.
Le «Million Dollar» est un endroit insalubre où crèchent tous les gens socialement irrécupérables de Los Angeles. Personne ne semble s'intéresser à l'extrême état de pauvreté du lieu et de ses habitants. Un jour, l'un d'eux se jette (est poussé ?) du haut de l'immeuble. Comme la victime s'avère être le fils banni d'un milliardaire notoire, un inspecteur de police (Mel Gibson, coproducteur du film) est envoyé pour enquêter sur l'affaire. Le père ne s'imaginant pas une seule seconde que son fils se soit suicidé, il appartient donc à l'inspecteur de piocher au hasard un coupable parmi la population hirsute de l'hôtel. Tom (Jeremie Davies), le narrateur un peu demeuré de l'histoire, tente de séduire Eloise (Milla Jovovich), une prostituée qui erre dans les couloirs crasseux de l'immeuble. Pendant ce temps, le reste des locataires va tenter de trouver un stratagème pour retourner la situation à leur avantage...
On pourrait rester totalement de marbre devant ce film d'anticipation légère (l'action se déroule en 2001), où le scénario ne semble être qu'un prétexte pour nous présenter une foule de personnages aussi caricaturaux que ceux d'une bande dessinée. D'autant plus que les acteurs en profitent pour forcer le trait, Jeremie Davies et Jimmy Smits (de la série *NYPD Blues*) finissant, à ce jeu là, par devenir assez énervants. Mais ne serait ce que parce que le film de Wenders dégage une poésie certaine et ne se veut rien d'autre qu'un conte naïf, **Million Dollar Hotel**, avec sa galerie de personnages tous plus mal en point les uns que les autres finit, contre toute attente, par devenir très attachant.

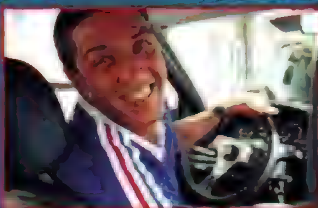
Erich VOGEL

Capitol Films présente Jeremie Davies - Milla Jovovich - Mel Gibson dans une production **Icon Entertainment** *MILLION DOLLAR HOTEL* (USA - 1999) avec Amanda Plummer - Jimmy Smits - Gloria Stuart - Peter Stormare - Julian Sands **photographie de** Phedon Papamichael **musique de** U2 **scénario de** Nicholas Klein d'après une idée de Bono **produit par** Wim Wenders et Ulrich Felsberg **réalisé par** Wim Wenders

15 mars 2000 **1 h 57**



Mel Gibson



Samy Naceri

TAXI 2

Le premier **Taxi** avait une belle qualité, c'était «un film d'assion à Marseille, té !». Ça dépaysait, ça chantait, et ça fonçait du vieux port à l'aéroport, le tout avec une tenue formelle plus que convenable (une fois McTiernan, Woo et Cameron rayés du vocabulaire). Surtout, c'était une vraie comédie, avec un vrai rythme de comédie, sans morceaux de drame dedans destinés à se donner un air respectable. Cette suite est coulée dans le même moule. Daniel (Samy Naceri, très bien) se retrouve malgré lui sauveur de la nation, quand le Ministre de l'Intérieur japonais en visite à Marseille est enlevé par des ninjas au nez et à la barbe des services de sécurité français, alors en pleine démonstration de leur savoir-faire.
Avec Luc Besson toujours aux commandes du scénario, on retrouve dans **Taxi 2** ce qui faisait la faiblesse du premier : des séquences de rire forcé avec, conséquence inévitable, un public qui se force à rire dans la salle. Mais on retrouve également ce qui en faisait le charme : à savoir une énergie tout entière mise au service de la déconne, et un culot de nature très adolescente pour dynamiter les règles du réalisme à la française. Le résultat, quoique souvent proche de l'amateurisme dès lors qu'on compare **Taxi 2** aux productions hollywoodiennes, est par moment savoureux : voir le kidnapping cartoonesque du ministre, ou encore la séquence typiquement jamesbondienne menant Daniel de Marseille à Paris. De plus, les seconds couteaux du film ne ménagent pas leurs efforts. L'abattage considérable de Bernard Farcy en «commissaire la bavure», la rigidité exemplaire de Jean-Christophe Bouvet en «général bigeard», le côté tendrement looseman de Frédéric Diefenthal en «pinot simple flic» et le sex-appeal nordique d'Emma Sjöberg en «espionne qui venait du froid» s'inscrivent dans une tradition de seconds rôles archétypaux que les comédiens judicieusement choisis semblent connaître sur le bout des doigts. En attendant l'émergence d'un gros film populaire français qui soit aussi un vrai projet artistique (peut-être **Le Pacte des Loups** de Christophe Gans, dont les premières images laissent sans voix), rien d'empêche donc d'aller tranquillement se distraire à **Taxi 2**.

Vincent GUIGNEBERT

Gaumont présente Samy Naceri dans une production **Leeloo Productions/ARP/TF1 Films Production/Le Studio Canal + TAXI 2** (France - 1999) avec Frédéric Diefenthal - Marion Cotillard - Emma Sjöberg - Bernard Farcy - Jean-Christophe Bouvet **photographie de** Gérard Stérin **musique de** Al Khemya **scénario de** Luc Besson **produit par** Luc Besson - Michèle & Laurent Petin **réalisé par** Gérard Krawczik

29 mars 2000 **1 h 30**



Emma Sjöberg

SIMON SEZ - SAUVETAGE EXPLOSIF

Co-produit par Ringo Lam (**City on Fire, Risque Maximum**) et Moshe Diamant (**Commando Squad, Timecop**), **Simon Sez** est le reflet de cette association absurde, un mélange de scènes d'action laborieusement agencées et de situations comiques au ras des pâquerettes. Imaginé pour satisfaire l'ego démesuré du basketteur Dennis Rodman, frustré d'avoir joué les faire-valoir de Van Damme dans **Double Team**, **Simon Sez** est resté seulement deux jours dans les salles américaines. Presque personne ne s'est déplacé et les rares curieux à avoir fait cet effort n'ont pas dû comprendre ce qui leur arrivait. Tant pis pour eux, ils sont passés à côté d'un véritable ovni.



■ *Dennis Rodman* ■

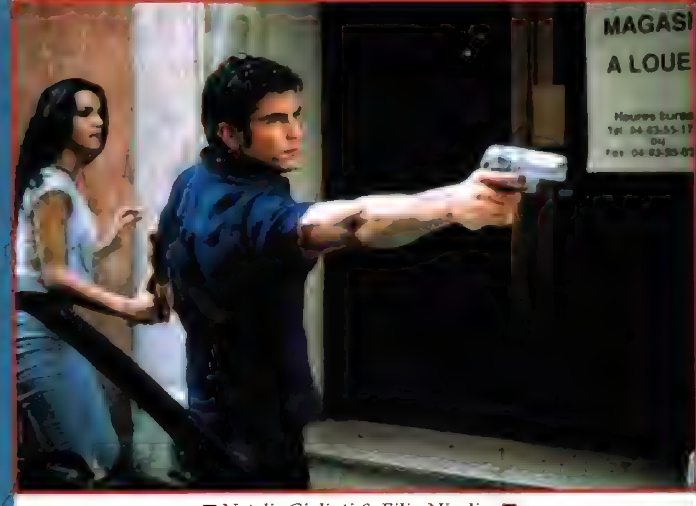
Agent spécial à son compte, Simon (Dennis Rodman) opère depuis la Côte d'Azur, où son quartier général sophistiqué est installé sous une chapelle. Il va aider Nick (Dane Cook), un ancien confrère de la CIA, à retrouver Claire (Natalia Cigliuti), la fille de son patron retenue en otage par un petit gangster. Ce qu'ils ne savent pas, c'est que Claire vit une très belle histoire d'amour avec Michael (Filip Nicolic), le fils de son kidnappeur. Ce qu'elle ne sait pas, c'est qu'elle est est en fait une monnaie d'échange qui va permettre à Ashton (Jérôme Pradon), un aristocrate mégalomane, de récupérer un disque contenant les informations nécessaires pour mettre au point une arme très puissante...

A bien des égards, **Simon Sez** ressemble à certains films de Jean Girault, surtout **Les Charlots Font l'Espagne**. Le même humour potache le traverse de bout en bout, d'abord au travers de Nick, un sidekick adepte du mimétisme qui lance à un adversaire «Calm down or I go Jurassic Park on you» avant de se lancer dans une imitation du raptor, mimiques faciales et bruitages en renfort. Dans ce registre, les deux associés de Simon, des moines farceurs qui se déhanchent sur un morceau de disco, se défendent pas mal non plus. Sans oublier Dennis Rodman, qui prend le temps de s'arranger un coup avec Emma Sjoberg (**Taxi 1** et **2**) en pleine empoignade, et Filip Nicolic (le Filip des 2 Be 3) qui dévale les marches d'un escalier coincé dans un caddie après s'être pris une bonne raclée. Fou rire garanti ! Parfois embarrassant à cause de son amateurisme à peine dissimulé, et malgré ses nombreux défauts (absence de mise en scène, montage aléatoire, jeu approximatif des acteurs), **Simon Sez** est une comédie d'action qui accomplit tout de même l'exploit d'être parfaitement distrayante.

■ **Damien GRANGER** ■

Columbia TriStar Films présente Dennis Rodman dans une production **Signature Films** ***SIMON SEZ - SAUVETAGE EXPLOSIF*** (***SIMON SEZ*** - Belgique - 1999) avec Dane Cook - Natalia Cigliuti - Filip Nicolic - Emma Sjoberg - Xiong Xin Xin - Jérôme Pradon - John Pinette - Ricky Harris **photographie de** Avraham Kaprick **musique de** Brian Tyler **scénario de** Andrew Miller & Andrew Lowery **produit par** Moshe Diamant & Ringo Lam **réalisé par** Kevin Elders

17 mai 2000 **1 h 27**



■ *Natalia Cigliuti & Filip Nicolic* ■

LES OPPORTUNISTES

Victor (Christopher Walken) est un brave type. Malheureusement, sa situation financière ne lui permet pas de payer ses factures ni de subvenir aux besoins de sa tante Dee. Trop fier, il refuse le prêt que sa petite amie, Sally (Cindy Lauper), lui propose. C'est à ce moment que débarque Michael (Peter McDonald), son jeune cousin irlandais. Ce dernier le branche rapidement sur un coup que prépare Pat (Donal Logue) : le casse d'un garde-meuble abritant un gigantesque coffre-fort. Au départ réticent, Victor se laisse convaincre, persuadé de pouvoir se servir à nouveau de ses dons de cambrioleur, ceux-là même qui lui avaient valu, quelques années plus tôt, des ennuis avec la justice...

Depuis quelque temps, le cinéma indépendant américain semble s'être scindé en deux groupes bien distincts. D'un côté, il y a ceux qui paradent aux Oscars, engloutissent des budgets mastocs, se payent des superstars pour une poignée de cacahuètes et trônent au sommet du box-office à coups de marketing intensif. Et de l'autre, il y a ceux qui galèrent et s'endettent pour monter un projet plus personnel. Myles Connell fait, pour l'instant, partie de cette deuxième catégorie. S'il ne pète pas plus haut que son budget, **Les Opportunistes** (ne vous fiez pas au titre) a aussi le mérite d'être honnête. Le réalisateur sait qu'il ne fait pas le film le plus percutant de l'histoire et donc, loin de toute prétention, se base surtout sur l'admirable interprétation d'un Christopher Walken vieilli et ventripotent. L'émotion qu'il transmet est palpable et c'est bien grâce à lui que le film sort de la routine du petit produit à public restreint. Donc, à l'avenir, si vous retrouvez Walken dans un **Wayne's World** ou un **Prophecy**, dites vous simplement que c'est pour pouvoir continuer à nous émerveiller chez Abel Ferrara ou Myles Connell...

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

Steward présente Christopher Walken & Cindy Lauper dans une production **First Look Pictures** ***LES OPPORTUNISTES*** (***THE OPPORTUNISTS*** - USA - 1999) avec Peter McDonald - Vera Farmiga - Donal Logue - Tom Noonan - Jose Zuniga **photographie de** Teo Maniaci **musique de** Kurt Hoffman **produit par** John Lyons et Tim Perrell **écrit et réalisé par** Myles Connell

10 mai 2000 **1 h 29**



■ *Christopher Walken* ■



vidéo

RAYON INÉDITS

Par Cédric DELELÉE, Damien GRANGER & Stéphane MOÏSSAKIS

Des acteurs ? Chazz Palminteri - F. Murray Abraham - John Cusack - John Goodman - Tom Sizemore - Rose McGowan - Elie Semoun - Burt Reynolds - Roy Scheider

Des réalisateurs ? John Badham - Ricky Tognazzi - Barry Levinson - John McNaughton - Albert Pyun

Leurs films ? tous inédits au cinéma, en France.

La vidéo dans IMPACT, ou quand le petit écran complète positivement le grand.



▲ *Kiratine Carletrand dans **Serial Suspect*** ▲

serial suspect

Le visage qui commence à se rider et la fesse un peu molle, l'ancienne Playmate Shannon Tweed (43 ans) ne raccroche pas pour autant et continue à se dévêtir dans des thrillers érotiques de seconde zone. Si elle est aujourd'hui beaucoup moins plantureuse que dans **Last Call** et autre **Sécurité Rapprochée**, son jeu gagne par contre en maturité et profite à ce **Serial Suspect** où elle incarne l'avocate Maureen Doherty, chargée de défendre le richissime David Mulholland, employeur et amant de Virginia, une strip-teaseuse retrouvée assassinée. Si Maureen est convaincue de son innocence, tout accuse néanmoins son client, bien connu pour ses penchants sado-maso. Le suspect idéal dans une affaire délicate, surtout que l'ex-mari de Maureen, l'inspecteur Doherty, fait pression pour mettre Mulholland derrière les barreaux, persuadé qu'il a tué sa nièce, morte dans des circonstances similaires...
Très routinier, **Serial Suspect** est une version cochonne de la série télé ***Murder One***. Aucune surprise donc au menu de cette histoire qui sert de prétexte à une avalanche de scènes de cul au rabais, filmées avec la même ineptie que les attouchements de «Secrets de Femme» par un Robert Angelo visiblement peu motivé par la plastique aguichante de ses actrices, des californiennes siliconées pourtant adeptes de l'effeuillage intégral. Cet homme n'a aucun goût !

Gaumont Columbia TriStar Home Vidéo présente ***SERIAL SUSPECT*** (***FORBIDDEN SINS*** - USA - 1998) avec Shannon Tweed - Corbin Timbrook - Timothy Vahle - Myles O'Brien - Amy Lindsay **réalisé par** Robert Angelo

stringer - la mort en direct

Co-production *M6/Canal Plus*, **Stringer** donne l'occasion au comique Elie Semoun de mettre à l'épreuve ses talents dramatiques dans le rôle de Philo, un étudiant en cinéma émigré à New York qui se lance dans le reportage à sensation pour le compte d'un producteur sans scrupules. Le voilà donc parti sillonner les rues et les bas-fonds de la ville en quête d'images-choc destinées à être vendues à la télévision. Plus c'est sordide, plus ça paie. Réticent dans un premier temps, Philo finit par se prendre au jeu et va filmer des suicides en direct et des cadavres tout chauds. Il apprend à rester insensible, acquiert les réflexes du métier comme celui de ne pas intervenir, et finit par péter les plombs dans les grandes largeurs...
Cinéaste formé en France, Klaus Biedermann cite abondamment Scorsese, à commencer par **Taxi Driver**, ce qui nous vaut une imitation affligeante de De Niro par Semoun qui, planté devant sa glace, dégaine sa caméra, prend des poses et répète qu'il est de la télé. Mais là ou les personnages de Scorsese cherchent la voie de la rédemption, Philo s'enfonce dans une fange qui finira par le détruire. Il y a des intentions, donc, notamment celle de brocarder la voracité malsaine des médias, mais on en reste à ce stade, malgré une réalisation très correcte, alternant poésie insolite (un pur-sang qui galope sur le périph) et brutalité sadique (une femme nue battue à mort dans un entrepôt). Quant à Elie Semoun, son interprétation plombe littéralement le film, témoins ses face-à-face avec Burt Reynolds qui nous refait son numéro de **Boogie Nights** et qui sont un grand moment de surréalisme. Dommage, car certaines scènes font preuve d'une réelle aptitude à traduire une atmosphère de violence flippante dans son réalisme crade.

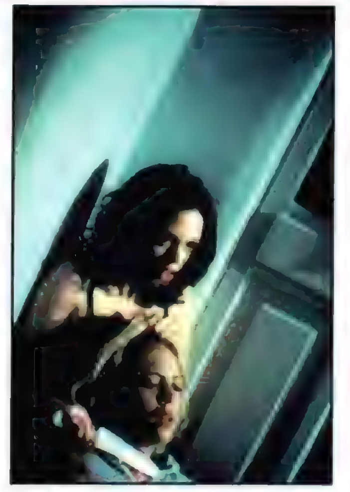
Gaumont Columbia TriStar présente ***STRINGER*** (France/USA - 1999) avec Elie Semoun - Burt Reynolds - Christina Perry - Anna Thomson **réalisé par** Klaus Biedermann



▲ *Elie Semoun et Burt Reynolds dans **Stringer*** ▲

obsession fatale

Après l'incendie qui a causé la mort de ses parents, Debbie Strand va vivre chez sa grand-mère, une vieille sorcière bigote qui la force à se lever à l'aube pour effectuer des travaux ménagers. C'est aussi l'occasion pour Debbie d'intégrer un nouveau lycée où elle rencontre Peter Rinaldi, un professeur de littérature à la quarantaine fringante qui semble réceptif à son charme juvénile. Debbie entreprend de le séduire, mais Peter, déjà fiancé et effrayé par le fait que la jeune fille soit mineure, la repousse. Debbie décide alors d'employer les grands moyens, résolue à éliminer tous ceux qui se mettront entre elle et son bien-aimé, tandis que la police commence à se poser des questions sur les circonstances de la mort de ses parents...
Dès le générique, un panoramique circulaire sur le visage de Rose Mc Gowan cerné par les flammes, une évidence crève les yeux : le réalisateur est tombé amoureux de sa comédienne. Et c'est tant mieux, car il la filme avec une dévotion dont le spectateur profite allégrement, la faisant évoluer dans des tenues plus sexy les unes que les autres pour ce rôle à la **Poison Ivy**. Victime dans le premier **Scream**, Rose McGowan s'en donne ici à cœur joie et trucide la moitié du casting, à commencer par le chien de mémé qu'elle gaze après l'avoir enfermé dans un coffre, pour ensuite fracasser un crâne à coups de canne et empaler une victime avec un bâton de ski. Débutant comme une comédie pour teenagers, **Obsession Fatale** déclenche les hostilités lorsque les parents de Debbie lui apparaissent sous la forme de zombies carbonisés pour se transformer en portrait d'une petite fille hantée par ses traumatismes d'enfance et qui ne fait aucune différence entre le Bien et le Mal. Quant à Rose Mc Gowan, sa beauté et son talent irra dient littéralement l'écran.



▲ *Rose McGowan dans **Obsession Fatale*** ▲

Hollywood Pictures Home Vidéo présente ***OBSESSION FATALE*** (***DEARLY DEVOTED*** - USA - 1997) avec Rose McGowan - Alex McArthur - Julia Nickson **réalisé par** Steve Cohen



▲ *Chazz Palminteri & F. Murray Abraham dans* **Falcone** ▲

falcone

On a vu tellement de films sur la Mafia nous contant l'histoire de ses clans et dépeignant ses membres comme des figures héroïco-romantiques qu'avec le temps, il est devenu nettement plus intéressant de se pencher sur le cas de ceux qui ont tenté de la faire tomber. Giovanni Falcone est de ceux- là. Un homme élevé avec les mafiosi dans la campagne sicilienne, qui aurait pu devenir l'un d'eux mais qui a choisi la voie de l'intégrité en devenant juge. Un métier extrêmement dangereux, où à chaque seconde il peut se faire abattre par les hommes qu'il traque. Pas seulement par les mafiosi, mais aussi par les magistrats et les politicards corrompus qui l'entourent. On a peine à imaginer le courage qu'il faut pour gérer une telle situation et ne pas succomber à la paranoïa. On sait aussi que Falcone, tout comme Dalla Chiesa, a finalement été assassiné par la Mafia.
Ricky Tognazzi, qui connaît parfaitement son sujet, évoque sobrement et sans artifice la croisade de Falcone, nous faisant partager son obstination, ses moments de doute et de faiblesse. Entre les tensions de l'enquête et des sursauts de violence implacable, le film constitue un document passionnant sur une guerre dont on a parfois du mal à saisir l'ampleur puisque celle-ci nous emmène jusque dans la forêt amazonienne, où se terre un trafiquant de drogue international interprété avec délectation par F. Murray Abraham. Quant à Chazz Palminteri, il n'a jamais été aussi convaincant, et la scène de son assassinat, littéralement traumatisante, justifie à elle seule la vision du film.

Le Studio Canal Plus présente *FALCONE* (*EXCELLENT CADAVERS* - USA/Italie - 1999) avec Chazz Palminteri - F. Murray Abraham - Anna Galiena **réalisé par** Ricky Tognazzi

shelter

L'agent du FBI Martin Roberts (John Allen Nelson) est encore sous le choc de la mort de sa femme lorsqu'il accepte la mission la plus dangereuse de sa carrière : mettre un terme au trafic d'armes géré par la mafia grecque de Little Rock. Lors d'une fusillade, il sauve pourtant la vie de Dimitri Constantinos (Peter Onorati), le parrain local qui le prend alors sous son aile. Tout se complique lorsque ce dernier lui présente sa femme Elena (Brenda Bakke) dont il tombe follement amoureux. Inutile de préciser que Dimitri va se fâcher lorsqu'il se rendra compte qu'il s'est fait avoir dans les grandes largeurs ! Rien de bien neuf sous le soleil de la série B de consommation courante. Les clichés vont bien, merci pour eux. Le héros est un peu torturé (merci Mel Gibson), les méchants sont très méchants (ils sont grecs, sadiques, boivent du *Ouzo* et tirent comme des burnes !), les supérieurs hiérarchiques sont véreux et le réalisateur filme ses (rares) gunfights au ralenti comme vous savez qui (mention spéciale aux pastèques qui explosent très bien au ralenti), mais y va mollo sur les impacts. Un comble ! Par ailleurs, s'il y a un docteur dans l'assistance, ce serait sympa de prescrire une boîte de vitamine C au monteur, ça l'aiderait dans son boulot.

Elephant présente *SHELTER* (USA - 1997) avec John Allen Nelson - Brenda Bakke - Peter Onorati - Costas Mandylor - Charles Durning - Kurtwood Smith **réalisé par** Scott Paulin

sombres soupçons

Mariée à Tony, un producteur de télévision riche et alcoolique qui la délaisse pour son travail, Josie Potenza le trompe tout en éprouvant pour lui une véritable affection. Ce qui ne l'empêche pas, un soir de cuite, de confier à un inconnu rencontré dans un bar qu'il lui arrive de souhaiter la mort de son époux. L'inconnu en question, un détraqué nommé Cole Wilson, se charge alors d'abattre Tony et fait chanter Josie en la menaçant de dire à la police que c'est elle qui l'a engagé pour tuer son mari. La jeune femme accepte de payer mais Cole n'a pas l'intention d'en rester là...
Si **Sombres Soupçons** était conçu pour lancer la carrière de la belle Halle Berry, c'est loupé : elle est absolument catastrophique. Comme en plus, le film est réalisé par la scénariste de **Proposition Indécente**, on imagine sans peine le désastre. Avare en scènes d'action si ce n'est un rallye nocturne tous feux éteints sur une route forestière et un meurtre particulièrement violent où l'agresseur poursuit sa victime dans un parc en lui vidant tout un chargeur dans le corps, ce thriller bourgeois, prétentieux et coincé du derche accumule des retournements de situation tellement mal agencés qu'ils en deviennent agaçants. Le sommet est atteint lors d'une révélation finale pompée sur **Bound** qui aurait pu être surprenante si l'histoire avait été menée de façon cohérente et vraisemblable, ce qui est loin d'être le cas... Avec sa galerie de personnages tous plus antipathiques les uns que les autres dans leur lâcheté, leur hypocrisie et leur obsession maladive pour le fric, **Sombres Soupçons** parvient à peine à distraire.

Hollywood Pictures Home Vidéo présente *SOMBRES SOUPÇONS* (*THE RICH MAN'S WIFE* - USA - 1997) avec Halle Berry - Christopher McDonald - Peter Greene - Clive Owen **réalisé par** Amy Holden Jones



▲ *Daniel Baldwin, Clark Johnson & Melissa Leo* ▲

HOMICIDE

Quelques années avant de balancer en pleine poire des téléspectateurs médusés la série carcérale *Oz*, le producteur/réalisateur Barry Levinson (**Sleepers, Des Hommes d'Influence**) et le co-producteur/scénariste Tom Fontana s'étaient attaqués à un genre déjà exploité par ***NYPD Blue*** et ***Hill Street Blues***, en l'occurrence la série policière à tendance documentaire, avec ***Homicide***. Natif de Baltimore, Levinson y manifeste le souhait de retracer de manière réaliste le quotidien de la brigade criminelle de la ville. Un parti-pris qui autorise un électro-encéphalogramme narratif en dents de scie selon les situations évoquées et la mise en place d'intrigues secondaires qui servent à la fois l'évolution psychologique des personnages et la progression des enquêtes. Les flics d'***Homicide*** fonctionnent en tandem, ce qui permet une étude de caractères approfondie où l'humour le dispute à l'émotion. Quatre équipes se partagent le boulot : Steve Crosetti (Jon Polito, vu dans les films des frères Coen), un flic rital obsédé par le meurtre d'Abraham Lincoln sur lequel il ne cesse d'élaborer des théories fumeuses immédiatement démontées par son équipier Meldrick Lewis (Clark Johnson), un black moqueur portant chapeau. Stanley Bolander (Ned Beatty), un vétéran récemment divorcé à la recherche de l'âme-sœur et John Munch (Richard Belzer), un intello binoclard cynique aux grandes oreilles et au sens de la répartie cinglant. Viennent ensuite Kay Howard (Melissa Leo), une belle Irlandaise qui est aussi la seule femme de la brigade et Beau Felton (Daniel Baldwin), un costaud au cœur tendre. Enfin, Tim Bayliss (Kyle Secor), un jeune flic innocent tout juste promu qui a du mal à travailler avec son partenaire Frank Pembleton (Andre Braugher), un black glacial buveur de lait, brillant enquêteur mais au comportement misanthrope. Tout ce petit monde opère sous les ordres du lieutenant Al Giardello, un Noir d'origine sicilienne dont le tempérament anticonformiste gêne la hiérarchie. Les enquêtes sont quant à elles très ancrées dans la réalité, par exemple lorsqu'elles évoquent le massacre d'une petite fille ou les dérives du milieu sado-maso, mais savent aussi faire preuve d'une réelle originalité (un étudiant chinois de la manif de la place Tien An Men est retrouvé mort et entraîne les inspecteurs dans une affaire politique), voire d'un humour carrément décalé lorsque doit être élucidée la mort d'un chien policier.

Plus que sur la découverte des coupables, ***Homicide*** se concentre sur les drames vécus par les victimes et sur la compassion éprouvée par les policiers, comme dans l'épisode **Engrenage**, où un touriste, interprété par Robin Williams, accompagné de ses deux enfants, voit sa femme se faire tuer lors d'un vol qui a dérapé. Pour traiter ces histoires, Levinson s'est entouré de réalisateurs ultra-compétents après avoir lui-même mis en scène le pilote de la série, faisant appel à Martin Campbell (**GoldenEye, Le Masque de Zorro**), John McNaughton (**Henry Portrait of a Serial Killer, Sexcrimes**), Michael Lehmann (**Hudson Hawk, Fatal Games**), Peter Medak (**La Mutante 2, Les Frères Krays**), tandis que le casting s'honore de la visite de guest-stars comme Julianna Margulies (***Urgences***), Rosanna Arquette, Steve Buscemi, Bruce Campbell, James Earl Jones et John Waters (en barman !). Superbement écrit, réalisé à l'arraché avec décadrages, recadrages, raccords dans l'axe et dans le mouvement et montage cut, bourré de personnages attachants, ***Homicide*** emporte l'adhésion et s'impose comme une grande réussite de la télévision US.

Free Dolphin et **Warner Vision** présentent ***HOMICIDE (LIFE ON THE STREET*** - USA - 1993) avec Daniel Baldwin - Jon Polito **réalisé par** Barry Levinson - Martin Campbell - John McNaughton

Vendu en coffret (intégrale des saisons 1 et 2, treize épisodes) ou en deux cassettes avec une première sélection de trois épisodes chacune.



▲ *La brigade sur les lieux du crime* ▲



▲ *John Cusack dans **La Traque Infernale*** ▲

la traque sauvage

Paisible fermier, Myrl Redding est contraint de laisser en gage deux de ses chevaux afin de traverser les terres du notable Henry Ballard et se rendre à un marché aux bestiaux. Lorsqu'il repasse prendre ses bêtes, elles ont été battues jusqu'au sang et Billy, l'ami indien qu'il avait laissé sur place pour les surveiller, a été grièvement blessé. Myrl tente d'abord de poursuivre Ballard par les voies légales mais se heurte à la corruption judiciaire. Lorsque sa femme est victime d'un accident provoqué par les hommes de Ballard, Myrl, rongé par la douleur, recrute des hommes parmi les autres fermiers, monte une insurrection armée et lance une politique de la terre brûlée...
Paysages de cathédrale à ciel ouvert, dizaines de cavaliers lancés au galop à travers les plaines du Wyoming, **La Traque Sauvage** est un western dans la tradition. Classique, mais efficace, notamment dans son réalisme à tout crin, qui rappelle **Tom Horn** avec Steve McQueen et surtout **Impitoyable** lors d'une mise en terre assez pénible et d'une pendaison comme on en voit peu à l'écran. John Cusack est parfait dans un rôle à la Kevin Costner où, victime de l'injustice et d'une loi aveugle et sourde, il incarne un véritable Robin des Bois du Far-West, même si dans le cas présent il n'y a aucune place pour le romantisme. Émouvant, ponctué de coups de feu qui ont toujours leur raison d'être, symptomatiques d'une violence vécue au quotidien dans un monde rude régi par la loi du plus fort et du plus riche, **La Traque Sauvage** fait regretter que John Badham n'ait pas tourné de western pour le grand écran.

Imatim Diffusion et **Free Dolphin** présentent ***LA TRAQUE SAUVAGE*** (***JACK BULL*** - USA - 1999) avec John Cusack - L.Q. Jones - John C. McGinley - John Goodman - Rodney A. Grant - John Savage - Jay O. Sanders - Scott Wilson **réalisé par** John Badham



▲ *John Goodman dans **La Traque Infernale*** ▲



▲ *Debbi Morgan dans **Sacrifié*** ▲

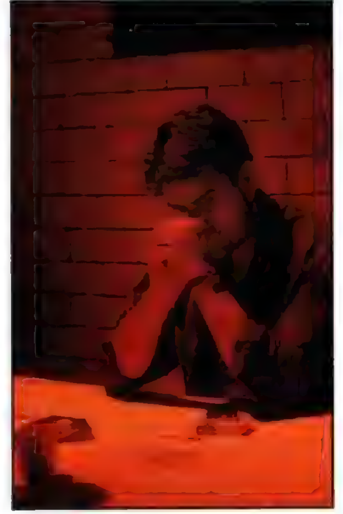
sacrifié

Traumatisé par la mort accidentelle de sa femme enceinte, tombée du siège d'une grande roue dans un parc d'attractions, Chance est recueilli par Michael et Lauren, le couple d'amis qui l'accompagnait lors du drame. Obsédé par Lauren avec qui il eut autrefois une liaison, il tente de regagner ses faveurs. Mais la jeune femme, après avoir succombé l'espace d'une étreinte, va prendre un bain aux algues et décide de sauver son mariage. Elle rejette Chance qui disparaît quelque temps, mais celui-ci, de plus en plus déséquilibré depuis qu'il a appris que Lauren attendait un enfant, revient à la charge...
Sacrifié se laisse voir sans déplaisir grâce à des scènes qui ne font pas dans la dentelle : Chance, complètement nu, se frottant à un mur couvert de photos de Lauren, un couteau planté dans le corps d'une femme en plein orgasme par son partenaire... Cela fait partiellement oublier un script très prévisible et surtout une réalisation dont la médiocrité atteint parfois des sommets, voir la scène de l'accident où la chute de la victime est tellement mal filmée qu'on ne comprend rien à ce qui se passe, pour ensuite se demander si elle n'est pas tombée d'une chaise plutôt que d'un grand huit. Un thriller bas de gamme donc, et ce malgré la conviction des acteurs, le plus ennuyeux étant qu'être convaincu par son rôle ne veut pas forcément dire qu'on l'interprète avec talent...

Imatim Diffusion et **Free Dolphin** présentent ***SACRIFIÉ*** (***ASUNDER*** - USA - 1999) avec Blair Underwood - Michael Beach - Debbi Morgan **réalisé par** Tim Reid

post mortem

Il n'y a pas de carrière plus en déclin que celle de Charlie Sheen. Découvert dans **L'Aube Rouge**, il est ensuite la star de **Platoon**, de **Wall Street** et des deux **Hot Shots** avant de se fourvoyer dans des séries B telles que **Sous Pression** et **Onde de Choc**. Le voilà qui tourne maintenant **Post Mortem** pour le prolifique Albert Pyun (**Hong Kong 1997**, **Mean Guns**), dans lequel il endosse le rôle de James McGregor, un ancien flic fasciné par les serial killers. Auteur d'un livre sur le sujet, il est persécuté par un maniaque qui lui faxe les épitaphes de ses prochaines victimes. Lorsque le corps d'une jeune fille est retrouvé dans son jardin, McGregor se retrouve menottes aux poignets, arrêté par l'inspecteur Ballantine qui n'a pas vraiment d'estime pour lui. Alcoolique notoire, il a bien du mal à prouver son innocence, jusqu'à ce que le tueur frappe à nouveau. Libéré, McGregor va aider la police à retrouver sa trace...
Si Albert Pyun apporte un soin particulier à l'image et utilise correctement le Cinémascope, il est beaucoup plus paresseux quand il s'agit de faire progresser l'intrigue et agencer les scènes d'action, qui se résument à des courses-poursuites molles et interminables. En contre-partie, il s'attarde sur des détails anodins, montre régulièrement son personnage principal se saouler dans des bars désertés par les figurants et décrit minutieusement les pratiques du tueur, un adepte de l'embaumement qui trucide ses victimes par injection mortelle. Dans la lignée du **Silence des Agneaux** et du **Sixième Sens** de Michael Mann, **Post Mortem** aurait mérité un rythme plus soutenu.



▲ *Charlie Sheen dans **Post Mortem*** ▲

Sidonis présente ***POST MORTEM*** (USA - 1997) avec Charlie Sheen - Michael Halsey - Ivana Milicevic - Stephen McCole - Gary Lewis - Dave Anderson **réalisé par** Albert Pyun

témoin sous contrôle

Après que ses partenaires ont tenté de l'assassiner, le mafieux Bobby «Batts» Batton est mis sous protection par le FBI, pour qui il a accepté de témoigner afin d'essayer de sauver sa peau. Bobby, sa femme et ses deux enfants sont alors conduits dans un centre souterrain ultra-secret où leur a été aménagé un vaste appartement. Un lieu fonctionnel et sans âme dont il est impossible de sortir, où les pièces, séparées par des baies vitrées, sont surveillées par des caméras branchées en permanence. C'est là que pendant cinq jours, Bobby et sa famille vont se voir assigner une nouvelle identité qu'ils devront apprendre à maîtriser à la perfection, avant d'être lâchés dans la nature pour commencer une nouvelle vie...
Huis-clos psychologique perturbant, **Témoin sous Contrôle** nous fait découvrir en quoi consiste le programme de protection des témoins. Une épreuve terrible pour Bobby et sa famille, puisqu'il faut supprimer ses tics et réfléchir avant chaque phrase prononcée sous peine d'être reconnu et abattu une fois dehors. Prisonniers d'un lieu qui ne leur autorise aucune intimité, les Batton ne tardent pas à s'entre-déchirer et Bobby à soupçonner sa femme et son fils de l'avoir trahi. Très émouvant, crédible jusque dans les moindres détails et porté par des acteurs tous remarquables, **Témoin sous Contrôle** fait froid dans le dos jusqu'à ses dernières images, à la fois terribles et porteuses d'un espoir impossible.

Imatim Diffusion et **Free Dolphin Entertainment** présentent ***TÉMOIN SOUS CONTRÔLE*** (***WITNESS PROTECTION*** - USA - 1999) avec Tom Sizemore - Mary Elizabeth Mastrantonio - Forest Whitaker - Shawn Atosy **réalisé par** Richard Pearce



▲ *Forest Whitaker & Tom Sizemore dans **Témoin sous Contrôle*** ▲



▲ Patrick Muldoon dans **Priorité Absolue** ▲



▲ Fred Myers dans **The Catcher** ▲

priorité absolue

Rival de Casper Van Dien dans **Starship Troopers**, chasseur d'aliens dans **The Second Arrival**, Patrick Muldoon joue les gardes du corps présidentiel dans **Priorité Absolue**, épaulé par les has been Roy Scheider (**Les Dents de la Mer**), Michael Biehn (**Terminator**) et Maria Conchita Alonso (**Predator 2**). Nouveau Président des Etats-Unis, Jack Cahill doit affronter une crise politique internationale lorsque Taiwan défie la Chine pour reconquérir son indépendance. Pour éviter un conflit armé, Cahill accepte de se rendre sur le navire du Président Fung afin de trouver un terrain d'entente. Mais la rencontre tourne au guet-apens lorsque les hommes du Président taïwanais exécutent la garde rapprochée de Cahill et s'emparent de la mallette nucléaire. Seul survivant, l'agent spécial Connely va devoir arrêter les terroristes avant que Fung n'utilise les missiles américains contre Pékin...
Visiblement très influencé par **Air Force One** et **Piège en Haute Mer**, **Priorité Absolue** n'affiche donc pas l'originalité comme objectif premier. Servie par une distribution décente, cette série B joue par contre la carte de l'efficacité et rattrape un scénario convenu par une enfilade de gunfights et d'empoignades musclées. Un thriller politique qui ne tarde pas à se transformer en un film d'action mené tambour battant par John Terlesky (**Judgment Day**), lequel nous avait habitué à bien pire.

Imatim présente *PRIORITÉ ABSOLUE* (*CHAIN OF COMMAND* - USA - 1999) avec Patrick Muldoon - Roy Scheider - Michael Biehn - Maria Conchita Alonso **réalisé par** John Terlesky

psychopath & the catcher

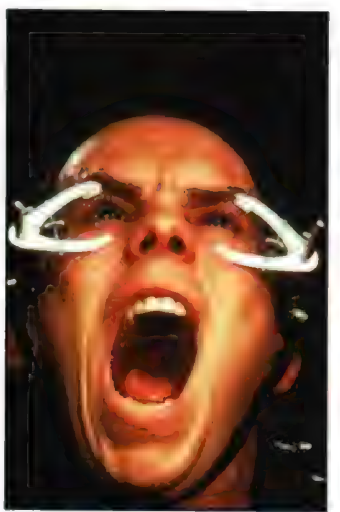
Tous deux réalisés par un certain Guy Crawford pour la société *Spectrum Films* (**Evil's Edge, Camp Blood**...), spécialisée dans les films extrêmes et les documentaires chocs aux budgets microscopiques, **Psychopath** et **The Catcher** n'auraient que très peu d'intérêt s'ils n'affichaient pas un désir évident de surenchérir dans le morbide.
Basé sur des faits réels, **Psychopath** dresse le portrait de Scott Dawson, un malade mental au visage angélique qui séquestre et enchaîne les filles qu'il convoite dans un sous-sol sinistre, et décrit les 110 jours de calvaire de sa dernière victime en date, une employée de bureau qui n'aurait jamais dû accepter son invitation à dîner. Humiliée, privée d'eau et de nourriture, elle est promise à une mort lente... Entre **Le Collectionneur** et **Henry Portrait of a Serial Killer**, ce huis-clos distille quelques bonnes idées et installe une ambiance glauque à souhait renforcée par le maquillage cadavérique de l'otage. Pas forcément déplaisant, **Psychopath** souffre néanmoins de trop nombreux passages à vide et d'un déséquilibre gênant dans le jeu des acteurs, entre la séquestrée (Lee Anne Beaman, très convaincante) et son geôlier (Hal Adams, nullissime).
Beaucoup plus amusant, **The Catcher** ne cherche pas à faire compliqué. Après avoir passé dix-sept ans dans un asile psychiatrique, Johnny Walker revient sur le terrain de base-ball où il avait battu son père à mort. Hanté par le fantôme du paternel et mécontent d'avoir été licencié des Devils, il se met en tête de monter sa propre équipe, uniquement composée de cadavres... Pas très dynamique niveau mise en scène, Guy Crawford se rattrape en massacrant la totalité du casting. Et les macchabées de s'empiler à un rythme frénétique. Construit comme un slasher, très gore, **The Catcher** ne recule devant rien, pas même une mise à mort par sodomie à la batte de base-ball. Ça, c'est du sport !

Imatim présente *PSYCHOPATH* (*STARVED* - USA - 1997) avec Lee Anne Beaman - Hal Adams - Toni Zobel - Mike Kepple - Dan Brown **réalisé par** Guy Crawford

Imatim présente *THE CATCHER* (USA - 1998) avec David Heavener - Monique Parent - Joe Estevez - Sean Dillingham - Wendy Crawford - Leslie Garret **réalisé par** Guy Crawford



▲ Lee Anne Beaman & Hal Adams dans **Psychopath** ▲



▲ Kevin Dillon dans **Secrets Mortels** ▲

secrets mortels

Jeune médecin américain, David McLean se rend à Berlin où son frère a été assassiné dans des circonstances mystérieuses. Dans les affaires du défunt, David trouve une disquette contenant un fichier confidentiel qui intéresse fortement la CIA, la police allemande et d'anciens espions d'avant la chute du Mur. Traqué par des tueurs, harcelé par l'ambassade US et par un inspecteur de la police locale, David se retrouve plongé dans un monde dont il ne connaît pas les règles et comprend petit à petit qu'il a été manipulé depuis le début...
Secrets Mortels est un film d'espionnage au vrai sens du terme, avec tout le décorum que cela implique : conciliabules entre agents dans les églises, automatiques glissés dans les impers... Le tout est filmé dans un Berlin aux rues pluvieuses éclairées par les néons des clubs de strip-tease, où night-clubs underground et usines désaffectées sont le théâtre de la torture et de la trahison. Usant de couleurs froides et monochromes et d'un montage nerveux, le réalisateur se permet en outre quelques sympathiques références visuelles : Sergio Leone lors d'un gunfight dans une écurie où les smokings remplacent les cache-poussière, Fritz Lang et **M le Maudit** lorsque l'ombre d'un homme traqué se profile sur un mur, Hitchcock à maintes occasions... Le film est dédié au regretté J.T. Walsh, ici soutenu par Christopher Plummer en inspecteur Derrick speedé et le trop rare Michael Wincott en ambassadeur pourri jusqu'à l'os. On aurait tort de s'en passer.

Hollywood Pictures Home Vidéo présente *SECRETS MORTELS* (*HIDDEN AGENDA* - USA - 1999) avec Kevin Dillon - Christopher Plummer - Michael Wincott - J.T. Walsh **réalisé par** Iain Paterson



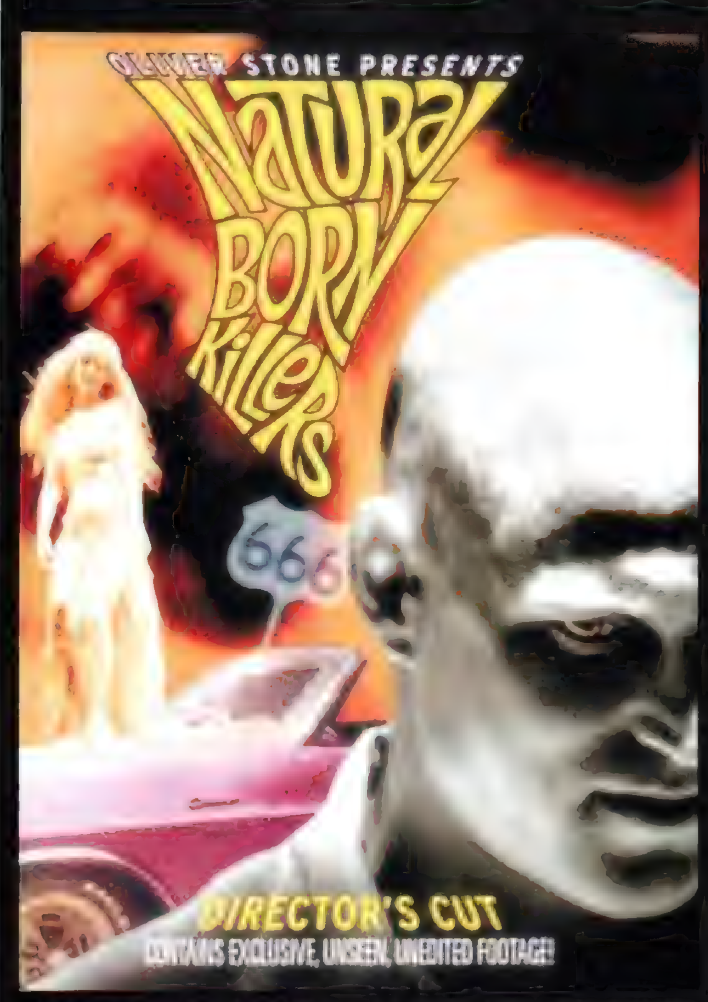
▲ David Beercroft dans **Code of Ethics** ▲

code of ethics

C'est la jaquette qui le dit : «*L'un des thrillers les plus efficaces et les plus puissants depuis* **L'Affaire Pélican**». Ne rigolez pas, vous n'avez pas encore vu le film ! Non content d'être réalisé avec les pieds, **Code of Ethics** se paye le luxe de raconter une histoire tout sauf palpitante. Jo Di Angelo (Melissa Léo) travaille sur un programme informatique capable de pister les fraudeurs d'assurance médicale qui revendent les médicaments aux nécessiteux ou aux junkies. C'est là qu'elle reçoit un CD-Rom envoyé par un anonyme. Ce dernier l'invite à jouer à un jeu visant à éliminer toutes les personnes suspectées. Jo se retrouve donc à mener sa propre enquête afin de contrecarrer les plans diaboliques d'un tueur plus proche d'elle qu'elle ne le pense.
Code of Ethics s'adresse tout d'abord aux ménagères fans de ***Derrick***, ***Arabesque*** et autres séries bien ramollies du haricot. Elles seules pourront s'identifier au personnage de Jo qui, entre deux shampoings, mène l'enquête de façon vindicative : elle rouspète ! Comme il faut bien inclure un poil de psychologie, ses relations sentimentales ne sont pas au beau fixe et question suspense, la scène où elle manque de se casser un ongle est proprement terrifiante. Quant à un quelconque code d'éthique cinématographique imposé à l'équipe du film, on cherche encore...

Elephant présente *CODE OF ETHICS* (USA - 1997) avec Melissa Léo - David Beercroft - Jonathan Walker - Olinda Turturro **réalisé par** Dawn M. Radican

DVD collector



TUEURS NES (Director's Cut)

(FNAC Import Service)

Il y a à peu près autant de manières d'aborder **NBK** qu'il y a de sensibilités : œuvre avant-gardiste d'envergure ? ; pensum conformiste et bien lourdaud ? ; promotion du meurtre et de la débauche ? ; brûlot anarchiste qui renvoie aux médias ses propres arguments ? ; monument d'opportunisme typiquement hollywoodien ? Une chose est sûre, qu'on l'accepte ou qu'on le vomisse, le film d'Oliver Stone se retrouve, après les éliminatoires, le seul film culte authentique des années 90. Si le terme a été galvaudé jusqu'à lui faire perdre toute signification, il retrouve ici son sens premier puisque loin d'être un grand succès commercial, la carrière de **NBK** s'est surtout construite sur une poignée de fans purs et durs qui entretiennent avec lui un rapport quasi-charnel. Et il est intéressant de constater a posteriori comment tout semble s'être mis en place pour lui assurer ce statut. Il faut croire Oliver Stone quand il affirme que ce projet purement mainstream, prévu pour l'été, a très vite dérapé vers le trip résolument néo-punk. Il faut croire à la sincérité de la censure quand elle a malgré elle assuré la promotion de l'œuvre embarrassante en s'acharnant sur elle et en médiatisant ses «dangers». Il faut croire à la sincère maladresse du distributeur *Warner* qui, en retirant la cassette de la vente, lui conféra un statut d'objet interdit et donc particulièrement séduisant auprès des adolescents. Fox Mulder aura beau vous rétorquer que tous ces gens savaient parfaitement ce qu'ils faisaient et que le statut du film ne résulte que d'un simple calcul, on en doute.

Warner étant hors-jeu, c'est *Trimark* qui assure la distribution de cette version «X-Rated» un chouia plus sanglante que celle sortie en salles (voir la très drôle décapitation de Tommy Lee Jones). S'ajoutent en annexe huit scènes coupées et présentées par l'auteur, dont la séquence du tribunal qui voit Ashley Judd se faire décortiquer le torse au crayon à papier, le soliloque post-*MTV* de Dennis Leary, et quelques moments bien frappés ou franchement psychédéliques. On sera surpris par la fin alternative, faussement correcte, qui se paye l'exploit de rendre Micky et Mallory un peu plus aimables encore. Puis, sur une demi-heure de making-of, l'équipe du film répond aux multiples attaques subies par l'œuvre et lève le voile sur sa conception chaotique. Enfin, bien sûr, l'intégralité du film est commentée par Stone. Format 1:85 en 4/3, VO en 5.1 et sous-titres français un peu envahissants.

L'ÉTOFFE DES HÉROS

(Warner)

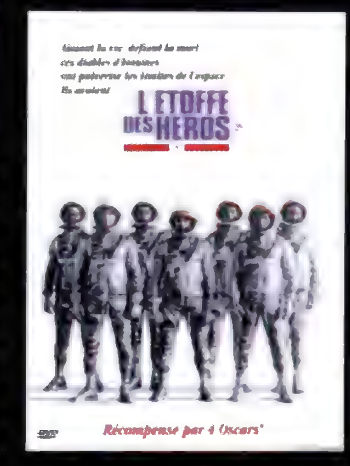
Comme on n'a pas envie d'être méchants avec Philip Kaufman, on oubliera de rappeler qu'il a signé **Henry et June** et **Soleil Levant**. De la carrière de cet homme, disons insaisissable, on ne retiendra que deux événements : il a contribué à créer le personnage d'Indiana Jones et réalisé, pratiquement dans la foulée, la dernière bio-épique véritablement gonflée à l'Americana. Versant modéré de la ramboïte des années Reagan, **L'Etoffe des Héros** étonne encore. Film typique des années 70 réalisé en 1983, il bénéficie tout à la fois des portraits complexes hérités du lointain Arthur Penn, de l'émergence fracassante d'effets spéciaux non risibles, d'un casting de nouvelles gueules ambitieuses et d'un vrai patriotisme qui, le fait est rare, ne confine pas au ridicule. Paradoxe pour un grand spectacle, la mise en scène de Kaufman recourt plus que de raison à la longue focale, et parvient à justifier ce choix dans l'écrasante promiscuité des hommes et de leurs machines. Ajoutez à cela la photographie tout simplement magnifique de Caleb Deschanel, et un vrai travail discursif de la bande son (fermez les yeux et écoutez la séquence de course à cheval entre Sam Shepard et Barbara Hershey : ça c'est de la scène de sexe torride !), délayez l'ensemble dans la musique absolument pas originale de Bill Conti, qui revisite Tchaikovsky et Holst avec une franche décontraction, et vous obtenez un de ces films sans génie portés par la rigueur, l'équilibre et la justesse qui continuent de faire mouche à chaque vision.

1:85 en 16/9ème, indispensable V.O en 5.1, V.F surround d'époque remixée en multi-canaux et sous-titres à foison.

CALME BLANC

(Warner)

Allez, c'est bon. On peut vous l'avouer maintenant. Phillip Noyce n'a pas réalisé **Calme Blanc**. Tout au plus s'est-il contenté de mâcher un chamallow en regardant, hagard, George Miller et le chef-opérateur Dean Semler courir dans tous les sens sur le plateau en scandant des choses qu'il ne comprenait pas tout à fait. *«On ne s'étonne pas de trouver George Miller derrière ce film»*, nous scande la jaquette qui, elle-même, avoue la supercherie. Thriller gorgé de symboles et tendu comme un arc, le roman original de Charles Williams avait figuré parmi les projets d'Orson Welles. On n'en vit jamais la couleur bien que Jeanne Moreau crie à qui veut l'entendre que le film a bel et bien été tourné. Prenant tout le monde de court, Polanski en fit sa propre adaptation qu'il





retira **Le Couteau dans l'Eau**, rendant vert de jalousie un Welles qui ne pouvait que reconnaître les qualités du débutant polonais. Arrive enfin George Miller et le figurant Phillip Noyce qui, non contents de trouver un angle d'attaque grand-public à un sujet pourtant très littéraire, nous découvrent deux acteurs d'une alchimie immédiate : Nicole Kidman, déjà très professionnelle (même si les mâles ne s'en sont pas immédiatement aperçus) et un Billy Zane tout frais, cabotin à la ville et acteur dès qu'il est sur un bateau. Cinémascope en 16/9ème, VO et VF d'époque en DD 2.0. Sous-titres français.

LA NUIT DU CHASSEUR

(FNAC Import Service)

De David Lean à Billy Wilder en passant par Alexander Korda, Charles Laughton a fréquenté quelques gueules qui comptent parmi les plus grands narrateurs de leur temps. Qu'il ait été le plus grand comédien jamais vu sur un écran ne fait pas le moindre doute. Qu'il ait offert sans remords à ces cinéastes ses talents d'interprétation, la preuve en est faite pour l'éternité. Mais Laughton était aussi connu pour son talent inné d'imitateur, donc d'observateur. Après s'être nourri de ce que le 7ème Art faisait de plus évocateur, il condensa, pour sa première et

unique réalisation, tout ce qu'il avait pu retirer d'essentiel au cinéma. On admet que **La Nuit du Chasseur** est le seul exemple de film dans sa catégorie, le thriller/fantastique/drame/comédie/satire/aventure/conte de fées. On imagine qu'il cumule toutes les écoles visitées jusque là, de l'expressionisme au film de gangster en passant par le réalisme poétique et le western. Mais on n'arrive tout simplement pas à comprendre comment un tel carambolage d'idées et de styles puisse trouver une résonance parfaite, une telle cohérence, dans une œuvre qui semble avoir été guidée par la seule grâce et l'inspiration de l'instant. L'insaisissable perfection, la plus importante leçon que Laughton ait reçue de ses professeurs. Combien de nos contemporains l'ont compris ?
VO et VF + sous-titres français

CHUTE LIBRE

(Warner)

Internet a inventé l'expression «schumacherisé» pour décrire une bonne idée ou un script ingénieux massacré par des partis pris foireux de mise en scène. **Chute Libre** n'échappe pas à cette liste. Avec le pétage de plomb de D-Fens, sa décision de vivre envers et contre tout ce qui l'entoure, d'oublier qu'il s'est fait avoir par ses croyances imbéciles en l'Amérique éternelle et son envie de mettre sa vie dans la balance pour le simple plaisir de ne plus jouer le jeu, ne serait-ce qu'un jour, n'importe quel cinéaste doté d'un hémisphère gauche aurait immédiatement embrayé sur un tel sujet. Mais le conservatisme du grand-père Joel Schumacher, mêlé à ses instincts poujadistes, renverse vite la vapeur. Il prend bien soin de nous expliquer, à grands coups de cadrages obliques et de gros plans déformants, que D-Fens (et avec lui tous ceux qui «refusent») est un taré, un violent, un vilain pas beau qui fait peur à sa gentille femme et aux gentils clients des McDo. Pourtant, dès 1956, Nicholas Ray s'était essayé à un sujet quasi-similaire avec **Le Miroir se Brisa** et, tout en restant conforme aux valeurs conservatrices de son époque, s'était servi de son personnage en crise pour malmener gentiment son monde (et Sam Mendes s'en est apparemment souvenu avec **Ame-**



rican Beauty). Mais Schumacher ignore probablement que l'année 1956 a pu exister. Reste qu'en zappant deux scènes sur trois, on arrive à percevoir assez clairement ce qu'aurait pu être le projet séduisant de **Falling Down**.
Cinémascope 16/9ème . VO et VF en 2.0. Sous-titres français

GO
Edition Spéciale

(GCT)

Pognon, boulot à la con, jeunesse, rave, drogue. Une nuit. Trois destins croisés. **Go** démarre sur un noyau désespérément simple pour attirer à lui tout ce qui passe à sa portée. Ses lois de l'attraction sont celles du pas de bol et de l'alchimie par laquelle des éléments épars construisent une formidable galère. Film de scénariste bien plus que de réalisateur, cette œuvrette fonctionne par succession de sketches, terrible dans ses dialogues et situations, un peu moins éloquent quand il s'agit de passer à l'action. Un peu trop vite assimilé à la génération Tarantino, le film de Doug Liman (ou devrions-nous dire John August, son scénariste ?) ravira les amateurs de jeux de construction. D'où l'idée de présenter sur ce DVD pas moins de 14 scènes supplémentaires, autant de morceaux à assembler à l'édifice, tout en écoutant le commentaire du réalisateur et de son monteur (important le monteur) et d'aller se finir sur les clips de No Doubt, Len et Philip Steir.
Tourné en Super 35, présenté en Scope 16/9ème, V.O et V.F 5.1 et sous-titres français. Bande-annonce VO/VF et featurette en vost.

DRAGON
Edition Spéciale

(GCT)

Pourquoi préfère-t-on faire des biographies sur des personnalités disparues ? Généralement parce qu'elles n'iront pas s'en plaindre. Or, pour sa **Bruce Lee Story**, Rob Cohen a travaillé en étroite collaboration avec la femme de l'artiste. Il en résulte, comme prévu, un ton lénifiant qui se refuse à égratigner le mythe. En conséquence, malgré sa prétention à présenter «l'humanité du personnage», **Dragon** avance tellement de prudence qu'il tombe justement dans le piège de la mythification. Pourtant, Bruce Lee était tout sauf un personnage lisse et sage. Sympathique mais paresseux en regard d'un destin aussi exceptionnel. On se rattrape avec un DVD assez bien garni qui enchaîne une longue featurette à une interview du Petit Dragon. Un tour d'horizon du matériel promo, d'extraits de storyboards et de photos de plateau, se termine par l'audition de Jason Scott Lee. Un prologue narré par la femme de Bruce Lee cède la place au commentaire de Rob Cohen, commentaire qui se poursuit sur les scènes supplémentaires présentées en annexe.
Cinémascope en 4/3. V.O en 5.1, V.F en 2.1 et plein d'autres langues rigolotes (on vous recommande la version polonaise, racontée mais non doublée). Sous-titres français sur le film et les suppléments.

CHANTONS SOUS LA PLUIE

(Warner)

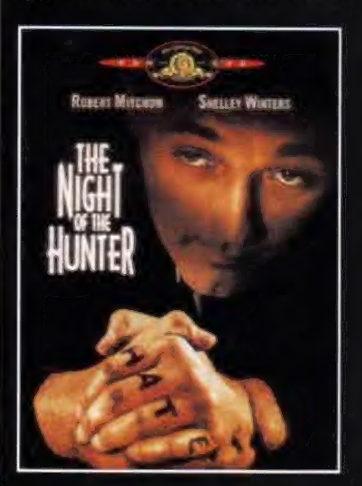
Quoi ? Non, non ! Stop ! Qu'est-ce qu'une comédie musicale vient faire dans les pages d'Impact ? Ça va pas, non ? Si si, très bien. C'était juste pour rappeler que le troisième acte de ce film authentiquement inspiré débute par la Broadway Melody, 12mn30 d'abstraction cinématographique démente qui annonce, avec quarante années d'avance, le meilleur du cinéma d'action contemporain. Sans Broadway Melody, pas de John Woo, pas de McTiernan, peut-être pas de Cameron, certainement pas de Scorsese. Rien de hasardeux à l'utilisation régulière dans nos colonnes du terme pourtant marqué de «chorégraphie». Stanley Donen explosait ici le travail déjà ambitieux de Busby Berkeley, préfigurait les explorations techniques de Minnelli, et libérait définitivement la caméra des contingences du réalisme inutile. Ah ! Si Tom Cruise avait la classe et la précision gestuelle d'un Gene Kelly, **Mission : Impossible 2** serait un chef-d'œuvre avant même d'avoir été projeté !
Copie somptueuse. VO et VF mono d'origine. Sous-titres français.

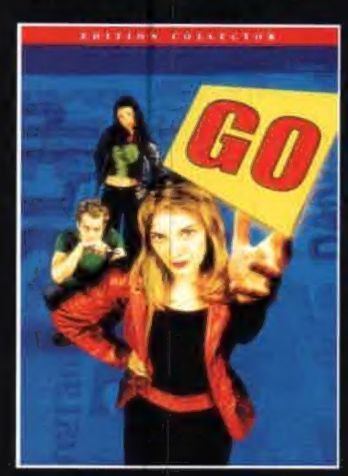
COLLECTION BUSTER KEATON

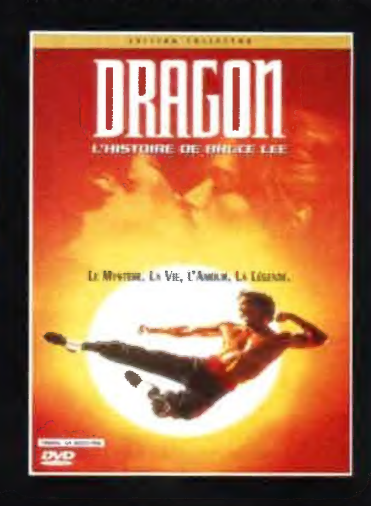
(FNAC Import Service)

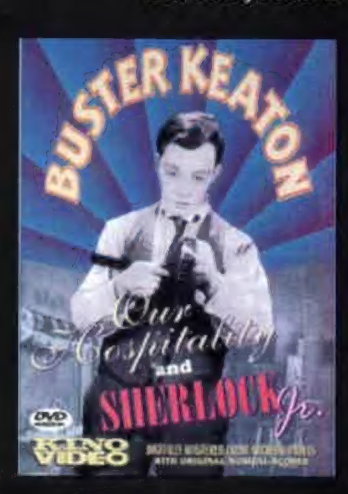
Dans le même ordre d'idée que précédemment, et en attendant l'intégrale de Jackie Chan, profitons-en pour aller revisiter l'univers du père fondateur. Comique et cascadeur sans équivalent, risquant sa vie à chaque bobine pour obtenir son effet, son gag, son geste beau et précis, Keaton a exploré pratiquement toutes les voies d'utilisation du corps en mouvement au cinéma, et découvert accessoirement l'importance centrale de l'angle de prise de vue. Intellectualisé à mort pour son aptitude à extraire le chaos de l'ordre mécanique, le cinéma de Keaton est déconcertant tant il demeure facile à appréhender. Un miracle de l'art-spectacle dont seul le cinéma de Hong-Kong, et bien sûr Jackie Chan, avaient conservé la formule.
A raison de trois films par disque, voici les titres disponibles : **La Croisière du Navigateur (The Navigator), Frigo Capitaine au Long Cours (The Boat), The Love Nest, Ma Vache et moi (Go West), Malec chez les Indiens (The Paleface), L'Epouvantail (The Scarecrow), Le Mécano de la Générale (The General), Frigo-Fregoli (The Playhouse), Frigo Déménageur (Cops), Cadet d'Eau-Douce (Steamboat Bill), Malec Champion de Golf (Convict 13), Grandeur et Décadence (Daydreams), Les Lois de l'Hospitalité (Our Hospitality), Sherlock Junior.**

■ **Rafik DJOUMI** ■









Pin-up

BLAKE PICKETT

«Parfois, j'ai un peu l'impression d'avoir raté ma carrière»

Blake Pickett n'est pas du genre très bavard. Surtout quand il s'agit de s'exprimer à propos de son premier film, la série Z **They Bite**, un nanar du spécialiste Brett Piper où se côtoient l'ex-hardeur Ron Jeremy, l'ancienne Playmate Susie Owens et une escouade de poissons mutants à la libido très développée. Calibré pour les érotomanes, **They Bite** obtient très rapidement son statut de film culte, grâce à une scène onirique dans laquelle une mâchoire castratrice se substitue au vagin d'une des actrices. Du grand art ! Un avis que ne partage pas forcément Blake Pickett, débauchée pour les besoins de la séquence pré-générique, dans laquelle elle se désappe sous l'oeil d'un réalisateur de films fauchés avant d'être attaquée par un monstre belliqueux. *«Je joue une des comédiennes d'**Invasion of the Fish Fuckers**, le film dans le film. Un titre-canular qui en dit déjà long sur les intentions des producteurs, vous ne trouvez pas ? Franchement, je ne m'attendais pas à ce qu'on me demande d'enlever mon bikini au bout de quelques secondes pour que je sois totalement nue. Mais bon, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même, puisque j'ai signé le contrat sans avoir lu la version définitive du script... s'il en existe une ! Et ils étaient tellement incompétents, incapables de réaliser la scène aquatique où la créature m'attire sous l'eau, qu'il a fallu quatre jours pour la tourner. Il faisait froid et nous n'avions aucun confort. L'équipe, très réduite, faisait preuve d'un tel amateurisme que je me suis même demandé s'ils ne prétextaient pas de faire un film pour voir des filles à poil !».* Virulente, Blake Pickett garde donc un très mauvais souvenir de **They Bite**, un sujet qu'il est préférable de ne pas évoquer en sa présence. Tout comme sa deuxième tentative, le slasher **Haunted Ween**, une ringardise bouclée en seulement quelques jours et qui se passe de commentaires. *«Il y a des films, que je considère comme des erreurs de jeunesse et dont je préfère ne pas parler. C'est un peu comme ma vie privée».* On ne sait donc pas grand-chose de son enfance, à part qu'elle quitte le Mississippi, où elle vit avec ses parents, à l'âge de 17 ans, pour suivre une carrière de mannequin. Après avoir voyagé à travers les Etats-Unis, ainsi qu'en Grèce et en Allemagne, elle s'installe à Nashville et devient hôtesse dans un jeu télévisé. *«C'était il y a sept ans. Je n'avais aucune envie de me présenter à cette audition parmi 200 autres filles, mais mon agent m'a convaincue d'y aller. J'ai été choisie, et comme je n'avais plus de travail, j'ai accepté. Quelques mois plus tard, je recevais l'appel d'un producteur qui voulait me proposer un rôle. Jamais je n'aurais imaginé que jouer les potiches à la télé me permettrait de devenir actrice !».* Et pourtant, elle se retrouve à incarner une braqueuse de banques psychopathe et nymphomane aux prises avec un vampire maladroit dans l'hilarant **Vampire Trailer Park**, puis une scientifique enquêtant sur le crash d'une navette transportant un monstre en carton-pâte dans **Dark Universe**, tous deux réalisés par Steve Latshaw. Des prestations qui lui valent le titre de «plus beaux seins de la profession», décerné par Joe Bob Briggs, le Pierre Tchernia du Z outre-Atlantique.

Femme d'action, Blake Pickett a également effectué quelques cascades à risque pour l'actrice Lorraine Bracco dans **Traces de Sang**, ainsi que pour Courteney Cox dans le premier **Ace Ventura**. Mais jouer les body-double ne la satisfait pas. Rapidement, elle se spécialise dans les thrillers et les films fantastiques à caractère érotique aux titres aussi évocateurs que **Strange Desire**, **Confessions of a Lapdancer**, **Lola's Game** ou **Digital Sex**. *«J'ai fait beaucoup de photos en Europe, où le nu et le sexe ne sont pas des sujets tabous. La nudité ne me dérange donc pas, à condition qu'elle soit justifiée. Il faut que je sois prévenue, que ça soit un choix conscient, ce qui n'était pas le cas avec **They Bite**. Quand je tourne un film, je n'aime pas qu'on me demande de me déshabiller au dernier moment, car j'ai alors l'impression d'avoir été piégée. Par contre, j'étais très nerveuse la première fois que j'ai dû faire l'amour devant une caméra. On croit que c'est simple, qu'il suffit d'être naturelle, de faire comme si on était au lit avec son copain, mais c'est bien plus impressionnant. Déjà parce qu'il y a plusieurs personnes qui vous regardent, et aussi parce que vous ne connaissez pas votre partenaire. Mais tout le monde était très professionnel. Aujourd'hui, je ne suis plus du tout intimidée».*





Une partie de jambes en l'air qu'elle effectue à l'occasion de **The Exotic House of Wax**, une production *Surrender Cinema*, la division «cul» de *Full Moon*, où une amulette donne vie aux mannequins de cire d'un musée qui s'empressent de copuler dans tous les coins. Propriétaire du musée, la belle Blake Pickett se joint volontiers à la petite sauterie et se fait filmer sous toutes les coutures. Elle dévoile également sans sourciller sa plastique dans **The Sexecutioner**, l'histoire d'une exécutrice qui exauce les derniers souhaits et fantasmes de quelques condamnés à mort avant de les faire griller sur la chaise électrique, et dans **The Alien Files** où une créature extraterrestre poursuivie par le FBI transforme ses servantes en nymphomanes donnant la mort à leurs partenaires masculins par overdose de sexe ! Des titres de gloire qu'elle tourne pour payer ses factures, dissimulée sous les pseudonymes de Emma Joones et Kyle Hunter. Faudrait pas non plus trop se mouiller...

■ *Blake Plickett (photo de droite : **They Bite**), «plus beaux seins de la profession» selon les spécialistes du Z mammaire* ■

■ **Damien GRANGER** ■

FACE AUX CRAIGNOS, LA PRESSE UNANIME !

Un texte joyeux, archi-documenté et méchamment instructif. Un excellent bouquin de cinéma (Charlie Hebdo).

Les Extraterrestres n'auront qu'une envie : vous le piquer (Aventuriers).

Rigolo et léger, plus kitsch, tu meurs (Le Figaro Etudiant).

Illustré par des quantités d'affiches hilarantes et de photos parfois saignantes, ce livre est un vrai régal (Le Matin, Suisse).

Le tome 3 de l'histoire du cinéma des effets spéciaux, plein d'illustrations étonnantes (Le Républicain Lorrain).

Une somme de photos infos et anecdotes sur le monde merveilleux du cinéma B, voire Z. Des centaines d'images gore, poétiques ou absurdes, mais toujours drôles (L'Affiche).

Un nouvel hommage aux monstres les plus délirants de l'histoire du cinéma (Ciné Live).

Réjouissant survol des grands nanars du cinéma fantastique, sous une pluie d'illustrations et un texte plein d'humour (Télé K7).

Tous les monstres super top moches dans ce troisième opus des Craignos Monsters (20 Ans).

On adore cette encyclopédie de l'horreur bidonnante. Monstrueusement drôle (Studio Multimédia).

Un bel hommage au cinéma fantastique de série B (Ouest France).

Monstres ringards en vedette où l'auteur explore avec humour la planète des séries Z (Paris Normandie).

Le livre qui dit tout sur les films de séries Z (Libération).

Le retour de tous les monstres du cinéma fantastique. Jubilatoire (L'Est Républicain).

Anthologie des créatures les plus Z, pleins d'infos et une icono très graphic. Un cadeau monstrueux (Première).

ZE CRAIGNOS MONSTERS
LE RE-RETOUR
LES GRANDS THEMES DU CINEMA FANTASTIQUE
Jean-Pierre PUTTERS
VENTS D'OUEST
MAD MOVIES

En vente dans toutes les bonnes librairies, FNAC, Virgin, maisons de la presse et autres lieux branchés.

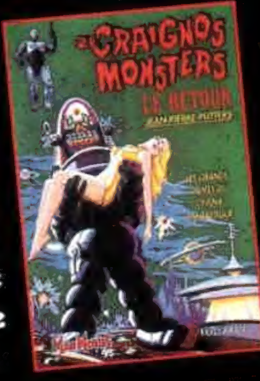
Disponible également à la Librairie du Cinéma

MOVIES 2000

49 rue de La Rochefoucauld
75009 Paris
(ouverte du mardi au samedi, de 14 h 30 à 19 h)



Si la dose prescrite ne remplit pas son office, n'hésitez pas à augmenter la posologie avec les tomes 1 et 2 des **CRAIGNOS MONSTERS**. Chaque volume : 240 F (port compris) à notre adresse : Mad Movies/ Impact, 4 rue Mansart, 75009 Paris.



Editions
VENTS D'OUEST
31/33 rue Ernest Renan
92130 Issy Les Moulineaux
Tél.: 01 41 46 11 46
Fax : 01 40 93 05 58

Diffusion
ILIADE
31 rue Ernest Renan
92130 Issy Les Moulineaux
Tél.: 01 41 46 11 41
Fax : 01 41 46 11 10

Distribution
HACHETTE
Avenue Gutenberg
78316 Maurepas Cédex

En vidéo et DVD VIDEO le 12 Avril

ON N'A PAS EU AUTANT LES JETONS AU CINÉMA DEPUIS "SHINING"

LE PROJET BLAIR WITCH

un film de Daniel Myrick et Eduardo Sanchez

Faites-vous PEUR...

et réalisez votre Projet Blair Witch !

A l'occasion de la sortie en vidéo et DVD le 12 Avril 2000 du film «Le projet Blair Witch», un terrible concours est lancé ! Inspirez-vous d'une légende, d'un fait divers ou de l'une de vos dernières mésaventures, et réalisez un court-métrage d'une durée de 6 à 12 minutes sur le thème de la PEUR. Puis envoyez nous votre film sur support vidéo magnétique ou numérique. Les 25 meilleurs films seront diffusés sur Internet dans le cadre d'un événement très spécial. Sélectionnés par le public et un jury de professionnels, les finalistes se partageront des prix d'une valeur globale de 50 000 francs ! Pour participer et connaître les modalités du concours, connectez-vous avant le 15 mai 2000 sur :

www.mcm.net/blairwitch







© 1999 BLAIR WITCH FILM PARTNERS, LTD. Tous droits réservés. © ARTISAN PICTURES INC. Tous droits réservés.